

SENATE



SÉNAT

CANADA

Second Session
Forty-first Parliament, 2013-14-15

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

OFFICIAL LANGUAGES

Chair:

The Honourable CLAUDETTE TARDIF

Monday, April 20, 2015
Monday, May 4, 2015
Monday, May 11, 2015

Issue No. 12

Consideration of a draft agenda (future business)

Ninth and tenth meetings:

Study on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality

First meeting:

Government Response, dated October 23, 2014, to the third report of Standing Senate Committee on Official Languages entitled: *CBC/Radio-Canada's Language Obligations, Communities Want to See Themselves and Be Heard Coast to Coast!*, tabled in the Senate on April 8, 2014

Fifth and sixth meetings:

Study on the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the Act

Seventh meeting:

Bill S-205, An Act to amend the Official Languages Act (communications with and services to the public)

INCLUDING:

THE FIFTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Special Study Budget — 2015-16 —
Second-language learning)

WITNESSES:

(*See back cover*)

Deuxième session de la
quarante et unième législature, 2013-2014-2015

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

LANGUES OFFICIELLES

Présidente :

L'honorable CLAUDETTE TARDIF

Le lundi 20 avril 2015
Le lundi 4 mai 2015
Le lundi 11 mai 2015

Fascicule n° 12

Étude d'un projet d'ordre du jour (travaux futurs)

Neuvième et dixième réunions :

Étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique

Première réunion :

Réponse du gouvernement, datée du 23 octobre 2014, au troisième rapport du Comité sénatorial permanent des langues officielles intitulé *Les obligations linguistiques de CBC/Radio-Canada, Les communautés veulent se voir et s'entendre d'un océan à l'autre!*, déposé au Sénat le 8 avril 2014

Cinquième et sixième réunions :

Étude sur l'application de la Loi sur les langues officielles ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi

Septième réunion :

Projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les langues officielles (communications et services destinés au public)

Y COMPRIS :

LE CINQUIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Budget pour étude spéciale — 2015-2016 —
Apprentissage d'une langue seconde)

TÉMOINS :

(*Voir à l'endos*)

STANDING SENATE COMMITTEE ON
OFFICIAL LANGUAGES

The Honourable Claudette Tardif, *Chair*

The Honourable Suzanne Fortin-Duplessis, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

- | | |
|---|-------------------------------|
| * Carignan, P.C.
(or Martin)
Chaput | Jaffer
Maltais
McIntyre |
| * Cowan
(or Fraser) | Poirier
Seidman |

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 12-5, membership of the committee was amended as follows:

The Honourable Senator Jaffer was added to the membership (*April 21, 2015*).

The Honourable Senator Charette-Poulin was removed from the membership of the committee, substitution pending (*April 17, 2015*).

COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
LANGUES OFFICIELLES

Présidente : L'honorable Claudette Tardif

Vice-présidente : L'honorable Suzanne Fortin-Duplessis

et

Les honorables sénateurs :

- | | |
|---|-------------------------------|
| * Carignan, C.P.
(ou Martin)
Chaput | Jaffer
Maltais
McIntyre |
| * Cowan
(ou Fraser) | Poirier
Seidman |

* Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 12-5 du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

L'honorable sénatrice Jaffer a été ajoutée à la liste des membres du comité (*le 21 avril 2015*).

L'honorable sénatrice Charette-Poulin a été retirée de la liste des membres du comité, remplacement à venir (*le 17 avril 2015*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate*, Thursday, October 23, 2014:

Reports deposited with the Clerk of the Senate pursuant to Rule 28(2):

Government Response, dated October 23, 2014, to the third report of Standing Senate Committee on Official Languages entitled: *CBC/Radio-Canada's Language Obligations, Communities Want to See Themselves and Be Heard Coast to Coast!*, tabled in the Senate on April 8, 2014.—Sessional Paper No. 2/41-905S.

(Pursuant to rule 12-24(4), the report and the response were deemed referred to the Standing Senate Committee on Official Languages)

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du jeudi 23 octobre 2014 :

Rapports déposés auprès du greffier du Sénat conformément à l'article 28(2) du Règlement :

Réponse du gouvernement, datée du 23 octobre 2014, au troisième rapport du Comité sénatorial permanent des langues officielles intitulé *Les obligations linguistiques de CBC/Radio-Canada, Les communautés veulent se voir et s'entendre d'un océan à l'autre!*, déposé au Sénat le 8 avril 2014.—Document parlementaire n° 2/41-905S.

(Conformément à l'article 12-24(4) du Règlement, le rapport et la réponse sont renvoyés d'office au Comité sénatorial permanent des langues officielles)

Le greffier du Sénat,

Gary W. O'Brien

Clerk of the Senate

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Monday, April 20, 2015
(35)

[*Translation*]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Claudette Tardif, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Fortin-Duplessis, Maltais, McIntyre, Poirier, Seidman and Tardif (7).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 21, 2013, the committee continued its study on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

WITNESSES:

French for Life:

Michael Hudon, Communications and Project Coordinator, Canadian Parents for French — Manitoba.

French for the Future:

Danielle Lamothe, Executive Director.

Society for Educational Visits and Exchanges in Canada:

Deborah Morrison, Executive Director.

The Conference Board of Canada:

Alan Arcand, Associate Director, Centre for Municipal Studies;

Pedro Antunes, Deputy Chief Economist and Executive Director, Forecasting and Analysis.

Mr. Hudon, Ms. Lamothe and Ms. Morrison made opening statements and answered questions.

At 6:09 p.m., the committee suspended.

At 6:13 p.m., the committee resumed.

Mr. Arcand and Mr. Antunes made an opening statement and answered questions.

At 6:56 p.m., pursuant to rule 12-16(1)(d), the committee continued in camera to consider a draft agenda (future business).

The committee considered a draft agenda.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le lundi 20 avril 2015
(35)

[*Français*]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria sous la présidence de l'honorable Claudette Tardif (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Fortin-Duplessis, Maltais, McIntyre, Poirier, Seidman et Tardif (7).

Aussi présente : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013, le comité poursuit son étude sur les meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

French for Life :

Michael Hudon, coordonnateur de projets et des communications, Canadian Parents for French — Manitoba.

Le français pour l'avenir :

Danielle Lamothe, directrice générale.

Société éducative de visites et d'échanges au Canada :

Deborah Morrison, directrice générale.

Le Conference Board du Canada :

Alan Arcand, codirecteur, Centre d'études municipales;

Pedro Antunes, économiste en chef adjoint et directeur général, Division des prévisions et de l'analyse.

M. Hudon, Mme Lamothe et Mme Morrison font des déclarations et répondent aux questions.

À 18 h 9, la séance est suspendue.

À 18 h 13, la séance reprend.

M. Arcand et M. Antunes font des déclarations et répondent aux questions.

À 18 h 56, conformément à l'article 12-16(1)(d) du Règlement, la séance se poursuit à huis clos pour que le comité étudie un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

Le comité examine un projet d'ordre du jour.

At 7:15 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, May 4, 2015
(36)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Claudette Tardif, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Fortin-Duplessis, Maltais, McIntyre, Poirier, Seidman and Tardif (7).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; Francine Pressault, Communications Officer, Communications Directorate.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, October 23, 2014, the committee undertook its study of the government response, dated October 23, 2014, to the third report of the Standing Senate Committee on Official Languages entitled *CBC/Radio-Canada's Language Obligations, Communities Want to See Themselves and Be Heard Coast to Coast!*, tabled in the Senate on April 8, 2014.

WITNESSES:

Canadian Broadcasting Corporation:

Louis Lalande, Executive Vice-President, French Services;

Patricia Pleszczynska, Executive Director, Regional Services and ICI Radio-Canada Première;

Shelagh Kinch, Managing Director, English Services in Québec.

Mr. Lalande made an opening statement and, with Ms. Pleszczynska and Ms. Kinch, answered questions.

At 6:10 p.m., the committee suspended.

At 6:15 p.m., the committee resumed.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 21, 2013, the committee continued its study on the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the Act. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

WITNESSES:

Société Santé en français:

Dr. Aurel Schofield, President;

Michel Tremblay, Executive Director.

À 19 h 15, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 4 mai 2015
(36)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria sous la présidence de l'honorable Claudette Tardif (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Fortin-Duplessis, Maltais, McIntyre, Poirier, Seidman et Tardif (7).

Aussi présente : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; Francine Pressault, agente des communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 23 octobre 2014, le comité entreprend son examen de la réponse du gouvernement, datée du 23 octobre 2014, au troisième rapport du Comité sénatorial permanent des langues officielles intitulé *Les obligations linguistiques de CBC/ Radio-Canada, Les communautés veulent se voir et s'entendre d'un océan à l'autre!*, déposé au Sénat le 8 avril 2014.

TÉMOINS :

Radio-Canada :

Louis Lalande, vice-président principal des Services français;

Patricia Pleszczynska, directrice générale, Services régionaux et ICI Radio-Canada Première;

Shelagh Kinch, directrice principale des Services anglais au Québec.

M. Lalande fait une déclaration puis, avec Mme Pleszczynska et Mme Kinch, répond aux questions.

À 18 h 10, la séance est suspendue.

À 18 h 15, la séance reprend.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013 le comité poursuit son étude sur l'application de la Loi sur les langues officielles ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Société Santé en français :

Dr Aurel Schofield, président;

Michel Tremblay, directeur général.

Dr. Schofield made an opening statement and, along with Mr. Tremblay, answered questions.

At 7:09 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

OTTAWA, Monday, May 11, 2015
(37)

[Translation]

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5 p.m., in room 9, Victoria Building, the chair, the Honourable Claudette Tardif, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chapat, Fortin-Duplessis, Jaffer, Maltais, McIntyre, Poirier, Seidman and Tardif (8).

In attendance: Marie-Ève Hudon, Analyst, Parliamentary Information and Research Service, Library of Parliament; Francine Pressault, Communications Officer, Communications Directorate.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Tuesday, November 19, 2013, the committee continued its study on the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the Act. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 1.*)

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 21, 2013, the committee continued its study on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

WITNESSES:

Office of the Commissioner of Official Languages:

Graham Fraser, Commissioner of Official Languages;

Mary Donaghy, Assistant Commissioner, Policy and Communications Branch;

Ghislaine Saikaley, Assistant Commissioner, Compliance Assurance Branch.

Mr. Fraser made an opening statement and answered questions.

At 6:12 p.m., the committee suspended.

At 6:15 p.m., the committee resumed.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, June 12, 2014, the committee continued its study of Bill S-205, An Act to amend the Official Languages Act

Le Dr Schofield fait une déclaration puis, avec M. Tremblay, répond aux questions.

À 19 h 9, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le lundi 11 mai 2015
(37)

[Français]

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria sous la présidence de l'honorable Claudette Tardif (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chapat, Fortin-Duplessis, Jaffer, Maltais, McIntyre, Poirier, Seidman et Tardif (8).

Aussi présente : Marie-Ève Hudon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement; Francine Pressault, agente des communications, Direction des communications.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 19 novembre, 2013, le comité poursuit son étude sur l'application de la Loi sur les langues officielles ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 1 des délibérations du comité.*)

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013, le comité poursuit son étude sur les meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Commissariat aux langues officielles :

Graham Fraser, commissaire aux langues officielles;

Mary Donaghy, commissaire adjointe, Direction générale des politiques et des communications;

Ghislaine Saikaley, commissaire adjointe, Direction générale de l'assurance de la conformité.

M. Fraser fait une déclaration et répond aux questions.

À 18 h 12, la séance est suspendue.

À 18 h 15, la séance reprend.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 12 juin 2014, le comité poursuit son étude du projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les langues officielles

(communications with and services to the public). (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 8.*)

WITNESSES:

Office of the Commissioner of Official Languages:

Graham Fraser, Commissioner of Official Languages;

Mary Donaghy, Assistant Commissioner, Policy and Communications Branch;

Johane Tremblay, Director and General Counsel.

Mr. Fraser made an opening statement and, with Ms. Tremblay, answered questions.

At 7:03 p.m., the committee suspended.

At 7:05 p.m., pursuant to rule 12-16(1)(d), the committee continued in camera to consider a draft agenda (future business).

At 7:13 p.m., the committee resumed in public.

Pursuant to the order of reference adopted by the Senate on Thursday, November 21, 2013, the committee continued its study on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. (*For complete text of the order of reference, see proceedings of the committee, Issue No. 4.*)

The committee reviewed a draft budget for the special study on best practices for language policies and second-language learning for the fiscal year ending March 31, 2016.

The Honourable Senator Fortin-Duplessis moved,

That, notwithstanding the approval by the committee on March 9, 2015 of the special study budget application in the amount of \$166,872 for the fiscal year ending March 31, 2016, the committee withdraw this application; and

That the following special study budget application for the fiscal year ending March 31, 2016, be approved for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration:

General Expenses:	\$	<u>500</u>
Total:	\$	<u>500</u>

The question being put on the motion, it was agreed.

At 7:15 p.m., the committee adjourned to the call of the chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Daniel Charbonneau

Clerk of the Committee

(communications et services destinés au public). (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 8 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Commissariat aux langues officielles :

Graham Fraser, commissaire aux langues officielles;

Mary Donaghy, commissaire adjointe, Direction générale des politiques et des communications;

Johane Tremblay, directrice et avocate générale.

M. Fraser fait une déclaration puis, avec Mme Tremblay, répond aux questions.

À 19 h 3, la séance est suspendue.

À 19 h 5, conformément à l'article 12-16(1)(d) du Règlement, la séance se poursuit à huis clos pour que le comité étudie un projet d'ordre du jour (travaux futurs).

À 19 h 13, la séance publique reprend.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013, le comité poursuit son étude sur les meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. (*Le texte intégral de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 4 des délibérations du comité.*)

Le comité examine une ébauche de budget pour l'étude spéciale sur les meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde pour l'exercice se terminant le 31 mars 2016.

L'honorable sénatrice Fortin-Duplessis propose :

Que, nonobstant l'approbation par le comité, le 9 mars 2015, d'une demande de budget d'étude spéciale de 166 872 \$, pour l'exercice se terminant le 31 mars 2016, le comité retire cette demande;

Que la demande de budget d'étude spéciale suivante, pour l'exercice se terminant le 31 mars 2016, soit approuvée en vue d'être soumise à l'examen du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration :

Dépenses générales :	<u>500 \$</u>
Total :	<u>500 \$</u>

La motion, mise aux voix, est adoptée.

À 19 h 15, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

REPORT OF THE COMMITTEE

Tuesday, May 26, 2015

The Standing Senate Committee on Official Languages has the honour to present its

FIFTH REPORT

Your committee, which was authorized by the Senate on Thursday, November 21, 2013, to examine and report on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality, respectfully requests funds for the fiscal year ending March 31, 2016.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget submitted to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration and the report thereon of that committee are appended to this report.

Respectfully submitted,

*La présidente,***CLAUDETTE TARDIF***Chair***APPENDIX (B) TO THE REPORT**

Thursday, May 14, 2015

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Official Languages for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2016, for the purpose of its special study on second-language learning, as authorized by the Senate on Thursday, November 21, 2013. The said budget is as follows:

Official Languages

General Expenses:	\$	<u>500</u>
Total:	\$	<u><u>500</u></u>

Respectfully submitted,

*Le président,***LEO HOUSAKOS***Chair***RAPPORT DU COMITÉ**

Le mardi 26 mai 2015

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles a l'honneur de présenter son

CINQUIÈME RAPPORT

Votre comité, qui a été autorisé par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013, à examiner, pour en faire rapport, les meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique, demande respectueusement des fonds pour l'exercice financier se terminant le 31 mars 2016.

Conformément au Chapitre 3:06, article 2(1)(c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté au Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration ainsi que le rapport s'y rapportant sont annexés au présent rapport.

Respectueusement soumis,

*La présidente,***CLAUDETTE TARDIF***Chair***ANNEXE (B) AU RAPPORT**

Le jeudi 14 mai 2015

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent des langues officielles concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2016 aux fins de son étude spéciale sur l'apprentissage de langues secondes, tel qu'autorisé par le Sénat le jeudi 21 novembre 2013. Ledit budget se lit comme suit:

Langues Officielles

Dépenses générales :	<u>500 \$</u>
Total :	<u><u>500 \$</u></u>

Respectueusement soumis,

*Le président,***LEO HOUSAKOS***Chair*

EVIDENCE

OTTAWA, Monday, April 20, 2015

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day, at 5 p.m., to continue its study on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality.

Senator Claudette Tardif (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Honourable senators, I call this meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages to order. I am Claudette Tardif, from Alberta, and I have the privilege to chair this committee.

Before we start, I will ask the senators to introduce themselves.

Senator Seidman: Judith Seidman from Montreal, Quebec.

Senator Fortin-Duplessis: Suzanne Fortin-Duplessis from Quebec City.

Senator Maltais: Ghislain Maltais from Quebec City.

Senator McIntyre: Paul McIntyre from New Brunswick.

Senator Chaput: Maria Chaput from Manitoba.

Senator Poirier: Rose-May Poirier from New Brunswick. Welcome.

The Chair: I want to welcome our guests. In this forty-first Parliament, the members of the committee are considering language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality.

The goal of the study is to examine current policies, challenges and best practices that promote second-language learning in countries with two or more official languages. In its study, the committee is examining both the Canadian perspective and the international perspective.

The witnesses in our first group will talk to us about the promotion of official languages in the Canadian context, and about language and cultural exchanges.

We are privileged to have with us Michael Hudon, Communications and Project Coordinator, Canadian Parents for French — Manitoba; Danielle Lamothe, Executive Director, French for the Future; and Deborah Morrison, Executive Director, Society for Educational Visits and Exchanges in Canada, SEVEC.

I now invite Mr. Hudon to make his presentation. He will be followed by Ms. Lamothe and Ms. Morrison. Afterwards, senators will ask their questions.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le lundi 20 avril 2015

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, pour poursuivre son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique.

La sénatrice Claudette Tardif (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare cette séance du Comité sénatorial permanent des langues officielles ouverte. Je m'appelle Claudette Tardif, je viens de l'Alberta, et j'ai le privilège d'être la présidente de ce comité.

Avant de débiter, je demanderais aux sénateurs de se présenter.

La sénatrice Seidman : Judith Seidman, de Montréal, au Québec.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Suzanne Fortin-Duplessis, de la ville de Québec.

Le sénateur Maltais : Ghislain Maltais, de Québec.

Le sénateur McIntyre : Paul McIntyre, du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Chaput : Maria Chaput, du Manitoba.

La sénatrice Poirier : Rose-May Poirier, du Nouveau-Brunswick. Bienvenue.

La présidente : Bienvenue à nos invités. Au cours de cette 41^e législature, les membres de ce comité examinent les politiques linguistiques et l'apprentissage d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique.

Le but de cette étude est d'examiner les politiques existantes, les défis et les bonnes pratiques qui favorisent l'apprentissage d'une deuxième langue dans les pays où il y a deux ou plusieurs langues officielles. Le comité, dans le cadre de son étude, examine à la fois la perspective canadienne et la perspective internationale.

Les témoins de notre premier groupe nous parleront de la promotion des langues officielles dans le contexte canadien et des échanges linguistiques et culturels.

Nous avons le privilège d'accueillir M. Michael Hudon, coordonnateur de projets et des communications de la section manitobaine de l'organisme Canadian Parents for French; Mme Danielle Lamothe, directrice générale de l'organisme Le français pour l'avenir; et Mme Deborah Morrison, directrice générale de la Société éducative de visites et d'échanges au Canada, la SEVEC.

J'inviterais M. Hudon à faire sa présentation. Il sera suivi de Mme Lamothe et de Mme Morrison. Par la suite, les sénateurs poseront leurs questions.

Michael Hudon, Communications and Project Coordinator, Canadian Parents for French — Manitoba, French for Life: Good afternoon. I want to begin by saying that I am very happy to be here this afternoon, and I hope that my testimony will meet your expectations. I have been following your committee's work, and I know that your questions will help me share the key parts of my experience.

I will begin by introducing myself. I will then tell you about my career path and about the French for Life project. Finally, I will bring up some ideas we can discuss as we go.

I am from Manitoba and I hold a French immersion diploma. My parents decided to enroll me in an immersion program — a very common decision. That was not important for me at the time, and I would not have made the decision myself. But over the years, I have often had an opportunity to use French — much more than I could have imagined when I was learning the language at school.

I would like to share a few of my experiences with you. When I was 18 years old, I went to France through a university exchange program. That was really an unexpected opportunity, and I was surprised to see that I could be successful and to what extent the program equipped me with basic skills to succeed. After that, the realization that I could be successful opened many doors to me.

[English]

I don't know if you guys had this, but does anybody remember your mid-20s life crisis where you just really don't know what you want to do? When I had mine, I took my Suzuki Sidekick and drove to the East Coast of Canada.

[Translation]

I stuck with my buddy until I completely ran out of money. On my way back home, I went through a small village called Mont-Tremblant. It was so beautiful! I parked my car and told myself that I would work there over the winter.

[English]

Like I said, I had no money, so there were no hotel rooms in my future. I was just camping in the bush on the side of the road.

[Translation]

It was November, and it was really cold. Since I had learned French, it took me two days to not only find a job, but also a place to live.

Michael Hudon, coordonnateur de projets et des communications, Canadian Parents for French — Manitoba, French for Life : Bonjour. D'abord et avant tout, j'aimerais dire que je suis très content d'être ici, ce soir, et j'espère que mon témoignage sera à la hauteur de vos attentes. Je suis le travail de votre comité, et je sais que grâce à vos questions, je pourrai partager avec vous l'essentiel de mon expérience.

Je vais tout d'abord me présenter; je vous ferai ensuite part de mon cheminement ainsi que du projet French for Life. Finalement, je suggérerai des idées dont nous pourrions discuter au fur et à mesure de mon témoignage.

Je viens du Manitoba et je suis diplômé en immersion française. Ce sont mes parents qui ont pris la décision de me placer en immersion, et c'est une décision qui est très courante. À l'époque, ce n'était pas important pour moi, je n'aurais pas pris cette décision par moi-même. Mais au cours des années, j'ai eu souvent l'occasion d'utiliser le français, beaucoup plus que je n'aurais pu l'imaginer lorsque j'étais à l'école et que j'apprenais la langue.

J'aimerais partager avec vous quelques-unes de mes expériences. Quand j'avais 18 ans, j'ai effectué un échange universitaire avec la France. C'était vraiment une occasion inattendue, et j'ai été surpris de constater que je pouvais réussir et jusqu'à quel point ce programme m'a donné des compétences de base pour réussir. Ensuite, le fait de voir que je pouvais réussir m'a ouvert beaucoup de portes.

[Traduction]

Je ne sais pas si cela vous concerne, mais vous rappelez-vous votre crise de la vingtaine au cours de laquelle vous ne saviez pas ce que vous vouliez faire? Lorsque j'ai eu la mienne, j'ai pris ma Suzuki Sidekick et je me suis rendu sur la côte Est du Canada.

[Français]

Je suis resté avec mon pote jusqu'à ce que j'aie dépensé tout mon argent. *Gone*. En revenant chez moi, j'ai traversé un petit village appelé « Mont-Tremblant ». Que c'était beau! J'ai stationné ma voiture et je me suis dit : « Moi, je vais travailler ici cet hiver. »

[Traduction]

Comme je l'ai dit, je n'avais pas un sou, je ne pouvais donc pas me permettre d'aller à l'hôtel. Je faisais du camping sauvage sur le bord de la route.

[Français]

C'était en novembre et il faisait vraiment très froid. Puisque j'avais appris le français, cela m'a pris deux jours, non seulement pour trouver un emploi, mais aussi pour trouver un endroit où vivre.

[English]

It wasn't just any job, either. I was bartending at the Fairmont Hotel, so it worked out really well. I got to meet some great people and got to snowboard just about every day. It was a huge fantasy for me.

[Translation]

When I went back to Manitoba, I started working for Canadian Parents for French. That job has provided me with a number of opportunities. I participated in a project of the Société franco-manitobaine called À vélo pour mon drapeau. A group of about 30 of us gathered to celebrate the 30th anniversary of the Franco-Manitoban flag. We rode our bikes from Winnipeg to Ottawa. It was a really great experience. I also had an opportunity to volunteer at the Jeux de la francophonie canadienne, and I took another bike trip as part of the Vélo Santé-Prairies event to promote access to health services in French.

Later on, I participated in the Odyssée program. I was a language monitor in Tracadie-Sheila, New Brunswick, where I helped young francophones learn English. I then returned to Manitoba to work at an immersion school — once again as a language monitor — and help young anglophones learn French.

I can now say that French is part of my daily life thanks to the opportunities I have had to use the language in real life, outside the classroom.

[English]

French for Life is a promotional tool for Manitoban students, parents and educators. It was created in 2007 with input from immersion and core French educational experts. It has three main facets. It has in-class presentations for students and parents. It has promotional videos and booklets, as well as a website.

It is facilitated by Canadian Parents for French, so it is a project of Canadian Parents for French that is made possible through funding from the French Second-Language Revitalization Fund, which is a federal-provincial agreement. It would not exist without that partnership. That is a very valuable tool for us in Manitoba in terms of French second-language education. In Manitoba alone, that fund funds over 100 projects, not just in the city but in communities throughout the province. It's really important in Manitoba to help rural and northern communities access quality programs.

In Manitoba, we're experiencing an all-time high in French immersion enrolment, and that is a very positive thing for us. I personally have delivered hundreds of presentations to thousands of French immersion and basic French students. These presentations are still in high demand. The goal of the presentations is, first of all, to encourage students to put effort

[Traduction]

Ce n'était pas non plus n'importe quel emploi. J'étais serveur au bar de l'hôtel Fairmont, les choses ont donc bien fonctionné pour moi. J'ai pu rencontrer des gens extraordinaires et faire de la planche à neige à peu près tous les jours. Pour moi, c'était un rêve.

[Français]

C'est en revenant au Manitoba que j'ai commencé à travailler pour l'organisme Canadian Parents for French. Cet emploi m'a offert plusieurs opportunités. J'ai participé à un projet de la Société franco-manitobaine appelé « À vélo pour mon drapeau ». Nous étions un groupe de 30 personnes rassemblées pour célébrer le 30^e anniversaire du drapeau franco-manitobain. On a voyagé à vélo de Winnipeg jusqu'à Ottawa. C'était vraiment bien. J'ai aussi eu l'occasion de faire du bénévolat aux Jeux de la francophonie canadienne, ainsi qu'un autre voyage à vélo dans le cadre de l'événement « Vélo Santé-Prairies », pour promouvoir l'accès à des services en santé en français.

Plus tard, j'ai participé au programme Odyssée. J'étais moniteur de langues, à Tracadie-Sheila, au Nouveau-Brunswick, où j'aidais les jeunes francophones à apprendre à parler l'anglais. Ensuite, je suis revenu au Manitoba pour travailler dans une école d'immersion, encore comme moniteur de langues, pour aider les jeunes anglophones à apprendre le français.

Je peux maintenant dire que le français fait partie de ma vie de tous les jours, et c'est grâce aux occasions qui m'ont été offertes d'utiliser cette langue dans la vraie vie, à l'extérieur de l'école.

[Traduction]

French for Life est un outil de promotion pour les étudiants manitobains, leurs parents et les enseignants. Il a été créé en 2007 à partir de renseignements fournis par des spécialistes de l'immersion et des cours de base en français. Il comporte trois volets principaux : des exposés en classe destinés aux élèves et aux parents, des vidéos et des brochures promotionnelles, de même qu'un site web.

Il est animé par Canadian Parents for French, c'est donc un projet de cette organisation qui est rendu possible grâce à du financement du French Second-Language Revitalization Fund, dans le cadre d'un accord fédéral-provincial. Il n'existerait pas sans ce partenariat. Pour nous, Manitobains, c'est un outil précieux pour l'enseignement du français langue seconde. Rien qu'au Manitoba, il permet de financer plus d'une centaine de projets, pas seulement en ville, mais dans des collectivités de partout dans la province. Il est vraiment important, au Manitoba, d'aider les communautés rurales et nordiques à avoir accès à des programmes de qualité.

Au Manitoba, le nombre d'inscriptions en immersion française connaît un record sans précédent, et c'est quelque chose de très positif pour nous. J'ai personnellement donné des centaines d'exposés à des milliers d'élèves inscrits à des programmes d'immersion française et de français de base. Ces exposés sont toujours très en demande. Ils visent tout d'abord à encourager les

into learning the language. It's not something that's just going to happen on its own. It's not enough to come to school and to fill a chair. These students need to make a decision that this is important for them, and then they need to go out into the real world and they need to pursue that dream.

It also highlights the real opportunities that exist in this world for those who make that choice, and it serves to connect those students with those opportunities throughout their lives.

Now, in this whole thing, French for Life also works with parents. The decision to educate your child in a language that you do not understand is very challenging for parents. They have questions. French for Life is an opportunity to work with parents, to answer those questions and to ensure that they are comfortable with that decision.

One thing that is important for us in Manitoba is ensuring that our students have access to quality programs. If parents and students do not believe that their educational experience is going to put them in a position to be able to participate in the culture of the language they are learning, then they are going to quit. It is very simple. In the words of John Ralston Saul, "Language is a bag filled with culture. Without culture, the bag is empty." That's important.

In Manitoba, we have recently been focusing on a communicative approach to language learning. That's where we put more emphasis on the ability to have authentic conversations than we maybe have had in the past. That is a priority for us because it allows the language to become real.

Promotion is important, and that's what French for Life is. The fact that these programs exist for students doesn't necessarily mean that they will participate in them. They might prefer to watch TV just because they're teenagers, and that's okay. But the idea of going and actually speaking to them and being real with them is very valuable and encouraging for them to really participate in these programs.

[Translation]

I will stop here, and we will continue this conversation. Thank you. I now yield the floor to you.

The Chair: Yes, we will be able to continue the conversation with some questions.

Danielle Lamothe, Executive Director, French for the Future: French for the Future is committed to promoting French among students in Grades 7 to 12. Up until Grade 7, parents make most of the decisions. From Grade 7 on, children start having a say in their education, and that is where we focus our effort.

We have four programs that reflect the objectives of French for the Future. Together, they reach more than 20,000 Canadian teenagers every year.

élèves à s'efforcer d'apprendre la langue. Ce n'est pas quelque chose qui se fait tout seul. Il ne suffit pas d'aller à l'école et de s'asseoir sur une chaise. Ces étudiants doivent décider que c'est important pour eux et prendre des mesures concrètes pour réaliser ce rêve.

Cela met aussi en relief les véritables occasions qui existent dans le monde pour ceux qui feront ce choix et permet à ces étudiants de saisir ces occasions tout au long de leur vie.

Maintenant, dans ce contexte, French for Life œuvre aussi auprès des parents. La décision de faire instruire votre enfant dans une langue que vous ne comprenez pas peut être très difficile pour les parents. Ils ont des questions. French for Life est une occasion de collaborer avec les parents, de répondre à leurs questions et de s'assurer qu'ils sont à l'aise avec cette décision.

Ce qui importe pour nous au Manitoba, c'est de nous assurer que nos élèves ont accès à des programmes de qualité. Si les parents et les élèves ne sont pas convaincus que leur enseignement va leur permettre de participer à la culture de la langue qu'ils apprennent, ils vont abandonner. C'est très simple. Selon John Ralston Saul : « La langue est un sac rempli de culture. Sans culture, le sac est vide. » C'est important.

Au Manitoba, depuis récemment, nous favorisons une approche de l'apprentissage de la langue axée sur la communication. Dans ce contexte, on met peut-être davantage l'accent sur la capacité d'entretenir des conversations authentiques qu'on le faisait auparavant. C'est pour nous une priorité, car cela donne à la langue une dimension réelle.

La promotion est importante et c'est ce que fait French for Life. Le fait que ces programmes soient offerts ne signifie pas forcément que les étudiants vont les suivre. Ils pourraient préférer regarder la télé tout simplement parce que ce sont des adolescents, et ce n'est pas un problème. Cependant, c'est une bonne idée d'aller leur parler et d'être authentiques avec eux; cela les incite à vraiment participer à ces programmes.

[Français]

Je vais m'arrêter là, et nous poursuivrons cette conversation. Merci. Je vous cède maintenant la parole.

La présidente : En effet, nous pourrions revenir avec des questions pour poursuivre la conversation.

Danielle Lamothe, directrice générale, Le français pour l'avenir : Le français pour l'avenir s'engage à faire la promotion de la langue française chez les jeunes de la septième à la douzième année. Avant le niveau de la septième année, ce sont surtout les parents qui prennent les décisions. À partir de la septième année, l'enfant commence à avoir un mot à dire dans son éducation, et c'est là que se concentrent nos efforts.

Nous avons quatre programmes qui incarnent les objectifs de l'organisme Le français pour l'avenir. Ensemble, ils touchent plus de 20 000 adolescents chaque année au Canada.

The first program is called Franconnexion Sessions. It consists of a tool kit that is available free of charge to teachers who commit to providing a Franconnexion Session to their students. The kit can be adapted to the students' level of French, and to the session length chosen by the teacher. A session can last an entire day or a quick 30 minutes.

A Franconnexion Session provides a number of options. The kit includes quizzes on a variety of topics, such as hockey or French expressions. It features first-hand accounts from bilingual individuals on their bilingualism projects, posters with a lesson plan, many suggested activities, and ideas to involve the community in the event taking place at the school.

In fiscal year 2014-2015, nearly 400 Franconnexion Sessions were held at Canadian schools. That number is divided between immersion and core French schools. Some sessions are held at francophone schools, but the program is not intended for francophones, it is rather intended for francophiles. We may be talking about an intimate group of 25 students or about very large sessions, such as the one held in the Durham region with hundreds of participants. It is a simple way for the teacher and the school to promote French and to use the language outside the classroom. It is a way to set grammar rules aside and celebrate French by living in it.

The second program I will tell you about involves local forums, which are held in 16 Canadian cities and have an average attendance of 200 students per forum. The forum is an all-day activity, conducted entirely in French. It brings together immersion students and their francophone peers, as well as students from core French programs. There are performances, workshops on a variety of topics, and improv competitions. Zumba classes have been provided in French, and bilingual individuals have given first-hand accounts.

The forum aims to create a francophone space where French is once again taken out of the classroom. The objectives are to build bridges between francophones and francophiles, to facilitate dialogue, and to encourage young people to continue their studies in French.

We also have a program called the National Essay Contest. Every year, we receive more than 400 essays on a specific topic, which changes yearly. The participants have to write an essay in order to share more than \$200,000 in scholarships awarded by eight Canadian universities. The scholarships are intended for French language programs or French immersion programs. Their value ranges from \$1,000 to \$12,000 over four years at the University of Ottawa. The objective is once again to encourage young people to continue their studies in French at the post-secondary level.

Le premier programme s'intitule Les sessions franconnexions. Il se compose d'une trousse d'outils offerte gratuitement aux professeurs qui s'engagent à offrir une session franconnexion à leurs élèves. La trousse peut être adaptée au niveau du français des élèves ainsi qu'à la durée désirée de la session déterminée par le professeur. La session peut durer une journée complète ou un petit bloc de 30 minutes.

Une session franconnexion offre plusieurs possibilités. La trousse comprend des jeux-questionnaires sur des thèmes variés, comme le hockey ou les expressions françaises. Elle contient les témoignages de personnes bilingues sur leur projet de bilinguisme, des affiches avec un plan de leçons, plein de suggestions d'activités et des idées pour impliquer la communauté dans l'événement qui se déroule à l'école.

Pendant l'exercice financier 2014-2015, près de 400 sessions franconnexions ont eu lieu dans les écoles canadiennes. Ce nombre est divisé entre les écoles d'immersion et de français cadre. Certaines sessions se déroulent dans des écoles francophones, mais ce programme ne vise pas les francophones autant que les francophiles. Il peut s'agir d'un groupe intime de 25 jeunes ou de mégasessions, comme celle qui s'est tenue dans la région de Durham à laquelle ont assisté des centaines de participants. C'est une façon simple pour le professeur et l'école de mettre en valeur le français et de sortir la langue de la salle de classe et, au-delà des règles de grammaire, de célébrer la langue française pour vivre un moment en français.

Le deuxième programme dont je vais vous parler est celui des forums locaux, qui se déroulent dans 16 villes canadiennes et accueillent en moyenne 200 élèves par forum. Le forum se déroule pendant une journée complète, entièrement en français. Il réunit des élèves en immersion et leurs pairs francophones ainsi que des jeunes des programmes de français-cadre. Il y a des spectacles, des ateliers divers sur une variété de sujets et des matchs d'impro. Des classes de Zumba ont été offertes en français, et on a entendu les témoignages de personnes bilingues.

Le but du forum est de créer un espace francophone où on sort le français, encore une fois, de la salle de classe. Les objectifs sont de bâtir des ponts entre les francophones et les francophiles, de faciliter le dialogue et d'encourager les jeunes à poursuivre leurs études en français.

Nous offrons aussi un programme que nous appelons le Concours national de rédaction. Chaque année, nous recevons plus de 400 rédactions sur un thème choisi. Le thème change d'année en année. Les participants doivent écrire une rédaction dans le but de se partager une bourse de plus de 200 000 \$ offerte par huit universités canadiennes. Les bourses visent des programmes de langue française ou d'immersion française. Elles sont d'une valeur de 1 000 \$ à 12 000 \$, à l'Université d'Ottawa, pour quatre ans. L'objectif, encore une fois, est d'encourager les jeunes à continuer leurs études en français au niveau postsecondaire.

Our smallest program, but one we feel has the biggest impact, is the National Ambassador Youth Forum, NAYF. It brings together 30 Grade 11 students and is held in a different city every year. The forum provides training in communication and leadership. All expenses are covered by French for the Future. The NAYF is a five-day forum, and its goal is to train ambassadors of the French language. The students are francophones and francophiles enrolled in immersion and core French programs. They come from across the country and represent the Canadian mosaic. In 2014, 30 per cent of our participants had French as a third or fourth language.

Together, the students experience a jam-packed week of workshops, recreation and cultural activities. Throughout the week, they have training in communication and public speaking. They discuss official bilingualism issues in Canada, attend a simulated session of Parliament and truly immerse themselves in the francophone culture of their host community. Everything is done in French. This summer, the program will be held in Moncton, New Brunswick, from August 12 to 17.

Before leaving the NAYF, each participant must commit to organize at least three activities in their own community to promote French. So far, former ambassadors have organized Franconnexion Sessions at their schools and made classroom presentations on their personal experiences. They have written articles that have been published in their local newspapers and sent letters to their MPs. An ambassador from 2012 even organized a francophone quidditch league in Alberta. Those activities truly reflect their passions and their own communities.

We believe that those students are the best people to promote French. When a 17-year-old ambassador goes into a classroom to talk about bilingualism, the message is received differently by his or her peers than when it comes from a teacher or an adult encouraging them to keep up the good work.

Through those four unique and distinct programs, French for the Future manages to reach many young Canadians. However, despite the successes, communication with teachers and students who qualify for our programs is not easy. The rules and challenges vary from one province to another, and even from one community to another.

Thanks to key partnerships with other associations, such as the Canadian Association of Immersion Teachers, the Canadian Association of Second Language Teachers and Canadian Parents for French, we can extend our reach, but we still have a lot of work to do to ensure that the entire country knows about our message and the opportunities we can provide.

Notre programme le plus petit, mais celui dont nous croyons qu'il a le plus grand impact, est celui du Forum national des jeunes ambassadeurs (FNJA). Ce programme rassemble 30 jeunes de la 11^e année et se tient dans une ville différente chaque été. Ce forum offre une formation en communication et en leadership. Toutes les dépenses sont assumées par Le français pour l'avenir. Le FNJA se déroule sur cinq jours et a pour but de former des ambassadeurs de la langue française. Les jeunes sont des francophones et des francophiles issus de programmes d'immersion et de français cadre. Ils viennent de tous les coins du pays et représentent la mosaïque canadienne. En 2014, 30 p. 100 de nos participants parlait le français comme troisième ou quatrième langue.

Ensemble, ces jeunes vivent une semaine intense remplie d'ateliers, de détente et d'activités culturelles. Au cours de la semaine, ils suivent des formations en communication et en art oratoire. Ils discutent des enjeux du bilinguisme officiel au Canada, ils assistent à une simulation parlementaire et goûtent vraiment à la culture francophone de la communauté qui les accueille. Le tout se vit en français. Cet été, le programme se tiendra à Moncton, au Nouveau-Brunswick, du 12 au 17 août.

Avant de quitter le FNJA, chaque participant doit s'engager à au moins trois activités qu'il ou elle organisera dans sa propre communauté pour promouvoir la langue française. À ce jour, les anciens ambassadeurs ont organisé des sessions franconnexions dans leurs écoles et ont fait des présentations en salle de classe au sujet de leur propre expérience. Ils ont rédigé des articles qui ont été publiés dans leurs journaux locaux et écrit des lettres à leurs députés. Un ambassadeur de 2012, en Alberta, a même organisé une ligue francophone de quidditch. Ces activités sont vraiment liées à leurs passions et au contexte de leurs propres communautés.

Nous sommes convaincus que ces jeunes sont les meilleures personnes pour faire la promotion de la langue française. Quand un jeune ambassadeur de 17 ans entre dans une salle de classe et parle du bilinguisme, le message est reçu différemment par les jeunes que lorsqu'il vient d'un professeur ou d'un adulte qui les encourage à continuer leurs efforts.

Avec ces quatre programmes uniques et distincts, Le français pour l'avenir réussit à rejoindre un grand nombre de jeunes Canadiens. Cependant, malgré ses succès, la communication avec les professeurs et les jeunes qui se qualifient pour nos programmes n'est pas facile. Les règles et les défis changent d'une province à l'autre, et même d'une communauté à l'autre.

Grâce à des partenariats importants avec d'autres associations, tels l'Association canadienne des professeurs d'immersion, l'Association canadienne des professeurs de langues secondes et Canadian Parents for French, nous pouvons améliorer notre portée, mais il nous reste beaucoup de travail à faire pour nous assurer que notre message et les opportunités que nous pouvons offrir sont bien communiqués à travers le pays.

Deborah Morrison, Executive Director, Society for Educational Visits and Exchanges in Canada: Thank you for giving me an opportunity to tell you about the work SEVEC does, and more particularly about the role it plays by supporting and encouraging second-language learning in Canada.

[English]

SEVEC was formed in 1981 as a result of a merger of two longer-standing exchange organizations, the oldest of which began in 1936. Today, although SEVEC is not the only domestic youth exchange provider, it is the largest one, “travelling” up to 4,500 youth and their chaperones and has the largest focus on linguistic exchanges. Roughly 45 per cent of our groups and 60 per cent of the total number of youth participants are involved with bilingual exchanges. Travel to Quebec City during the two weeks of Carnival is the third highest travel period for us, with an average of one third of all SEVEC participants gathering there in any given year.

Demand for exchange opportunities and the ratio of those seeking linguistic exchanges has remained constant. In any given year, SEVEC receives between 35 to 40 per cent more applicants than it can accommodate. I will come back shortly to the issue of groups that aren't accommodated.

Unlike many exchange programs, SEVEC focuses on pairing groups of youth together for a reciprocal exchange, meaning two groups of 10 or more agree to host their twin for one week and travel to be hosted by the same group at some other time. Typically, these exchanges are organized by teachers, although we also work with community organizations, notably Canadian Parents for French. You can see how important they are to linguistic duality in Canada.

Albert Einstein is attributed as saying, “Learning is experience. Everything else is just information.” You have heard many presenters over the course of your proceedings talk about the need to give second-language students applied purpose to motivate them to continue with their studies and about the need to create authentic learning environments where they can build on their language competency, especially oral competencies. SEVEC provides the essential immersive experience, not just for one week but for two, in a relationship that builds and grows over many months leading up to their weeks together. These exchanges create powerful emotional connections that change youth attitudes not just about the value of learning a second language but also fostering a deep understanding and affinity to the values and needs of the second-language communities they visit.

Deborah Morrison, directrice générale, Société éducative de visites et d'échanges au Canada : Merci de me donner l'occasion de vous présenter le travail de la SEVEC, tout particulièrement le rôle qu'elle joue en soutenant et en favorisant l'apprentissage d'une langue seconde au Canada.

[Traduction]

La SEVEC a été formée en 1981 par suite de la fusion de deux organismes d'échange de longue date, dont le plus ancien a vu le jour en 1936. Aujourd'hui, bien que la SEVEC ne soit pas le seul organisme d'échange national pour les jeunes, c'est le plus important, sachant qu'il fait voyager jusqu'à 4 500 jeunes et leurs accompagnateurs et que c'est celui qui met le plus l'accent sur les échanges linguistiques. Environ 45 p. 100 de nos groupes et 60 p. 100 du nombre total de jeunes participants prennent part à des échanges bilingues. Les voyages à Québec pendant les deux semaines du carnaval représentent la troisième période la plus active pour notre organisation, sachant qu'en moyenne un tiers de tous les participants de la SEVEC s'y rassemblent chaque année.

La proportion de ceux qui sont intéressés par les échanges linguistiques et les demandes pour y participer sont demeurées stables. Tous les ans, la SEVEC reçoit un nombre de demandes de 35 à 40 p. 100 supérieur au nombre de places qu'elle a à offrir. Je reviendrai sous peu à la question des groupes aux besoins desquels il est impossible de répondre.

Contrairement à beaucoup de programmes d'échange, la SEVEC favorise l'appariement de groupes de jeunes pour des échanges réciproques, ce qui suppose que deux groupes de 10 participants ou plus doivent recevoir leurs groupes associés pendant une semaine et être reçus par l'autre groupe à un autre moment. Généralement, ces échanges sont organisés par des enseignants, bien que nous collaborions aussi avec des organisations communautaires, notamment Canadian Parents for French. Vous pouvez en mesurer toute l'importance pour la dualité linguistique au Canada.

On attribue à Albert Einstein la citation suivante : « L'apprentissage est l'expérience. Tout le reste est juste de l'information. » Au cours de vos audiences, vous avez entendu un grand nombre de témoins vous parler de la nécessité de donner aux apprenants d'une langue seconde un objectif appliqué afin de les motiver à poursuivre leurs études. Vous avez aussi entendu parler de la nécessité de créer un environnement d'apprentissage authentique où ils peuvent améliorer leurs compétences linguistiques, plus particulièrement à l'oral. La SEVEC offre une immersion de base, pendant deux semaines au lieu d'une seule, dans le cadre d'une relation qui évolue et se développe sur plusieurs mois avant l'échange en tant que tel. Ces échanges permettent de tisser des liens affectifs forts qui changent non seulement la perception de l'importance de l'apprentissage d'une deuxième langue, mais qui favorisent aussi une profonde compréhension et une profonde affinité avec les valeurs et les besoins des collectivités de langue seconde auxquels ils se joignent.

What is interesting about the SEVEC experience is that it doesn't just benefit the youth learner but has a much broader community impact involving the families hosting students, other students in classrooms in their schools and oftentimes the employees and volunteers working to support the activities they undertake in communities. Everyone becomes a participant in testing their second-language skills and everyone learns something. For the youth, they become surrounded by people committed to encouraging second-language education. They see others being understood in their second language, however awkwardly spoken, inspiring them to have more courage and more confidence to keep trying themselves. Over time, the two groups and all that support them stop being the anglophone and the francophone group and become one exchange group.

[Translation]

In recent years, the emergence of social media has added an important aspect to communications before, during and after the exchanges. We all know that English dominates social media, but we feel that social media communications are informal enough for our young participants to feel comfortable getting involved. The relationships they forge would motivate them to continue to learn their second language long after the exchange.

[English]

SEVEC provides a successful model and strong support for language education. I have provided you with some data on long-term impacts in my briefing to the committee. The biggest problem that SEVEC faces is that we aren't doing more exchanges and we aren't reaching everyone. As an organization, we recently looked at trends and can confirm that many of our obstacles parallel those cited by other presenters here.

First, exchanges, particularly at the high school level, are declining. School boards are becoming more stringent about many issues, but most difficult to overcome is their need for students to spend the requisite hours inside the classroom to meet provincial standards. Even when we have school boards keen to support exchanges, it takes a special kind of teacher willing to undertake the extra administrative work and supervisory responsibilities. SEVEC is seeking to expand its capacity to offer more training and support for newer, less experienced teachers through videos, webinars and mentorships.

[Translation]

At times, even when we have groups that are motivated and ready to go, it is difficult for us to find groups to pair them with. More specifically, SEVEC has difficulty serving official language

Ce qui est intéressant au sujet de l'expérience qu'offre la SEVEC, c'est qu'elle ne bénéficie pas seulement aux jeunes apprenants : elle a des répercussions plus générales sur la collectivité, les familles qui reçoivent les élèves, les autres élèves de leurs écoles, et souvent les employés et bénévoles qui appuient les activités entreprises dans les collectivités. Tout le monde a donc l'occasion de mettre ses compétences en langue seconde à l'épreuve et tout le monde en tire quelque chose. Les jeunes sont entourés de gens motivés à favoriser l'enseignement d'une langue seconde. Ils voient d'autres jeunes se faire comprendre dans leur deuxième langue, et ce, même s'ils s'expriment de façon malhabile, ce qui leur donne le courage et la confiance de continuer à essayer eux-mêmes. Au fil du temps, les deux groupes et ceux qui les appuient cessent d'être un groupe anglophone et un groupe francophone et fusionnent pour devenir un seul groupe d'échange.

[Français]

Depuis quelques années, l'émergence des médias sociaux ajoute un élément important aux communications avant, durant et après les échanges. Nous savons tous que l'anglais est la langue dominante dans les médias sociaux, mais, selon nos observations, les communications dans les médias sociaux sont suffisamment informelles pour que nos jeunes participants se sentent à l'aise de les essayer. Les liens ainsi établis, et durant une longue période après l'échange, leur donneraient la motivation de poursuivre l'apprentissage de leur langue seconde.

[Traduction]

La SEVEC offre un modèle et un outil efficaces en enseignement linguistique. Je vous ai donné certaines données sur ses répercussions à long terme dans le mémoire que je vous ai transmis. Le plus important problème que connaît la SEVEC est que nous ne faisons pas plus d'échanges et que nous n'entrons pas en contact avec tout le monde. À titre d'organisation, nous avons récemment examiné les tendances et pouvons confirmer qu'un grand nombre des obstacles que nous connaissons reflètent ceux qui ont été cités par d'autres témoins ici.

Tout d'abord, les échanges, particulièrement au niveau de l'école secondaire, connaissent une diminution. Les commissions scolaires sont de plus en plus strictes concernant un grand nombre de questions, mais l'obstacle le plus difficile à surmonter est la nécessité pour les élèves de passer le nombre d'heures requis en classe afin de répondre aux normes provinciales. Même dans le cas de commissions scolaires qui sont prêtes à appuyer les échanges, il faut un enseignant disposé à effectuer des tâches administratives supplémentaires et à s'acquitter de responsabilités de supervision. La SEVEC cherche à élargir sa capacité de fournir plus de formation et d'aide aux nouveaux enseignants, ceux qui ont moins d'expérience, par l'entremise de vidéos, de webinaires et de mentorats.

[Français]

Parfois, même si nous avons des groupes motivés et prêts à partir, nous avons de la difficulté à leur trouver des groupes avec lesquels les jumeler. Plus précisément, la SEVEC a de la difficulté

minority communities. Many of our francophone communities are looking for exchange opportunities with francophone schools in Quebec, but most of those schools are only interested in pairing with anglophone institutions. We might have an opportunity to help strengthen our official language minority communities and to encourage more bilingual exchanges with francophone communities outside Quebec. However, we are seeing some resistance from the organizers, as they are concerned that the level of French in French immersion programs may not be of the same calibre because of how dominant English is, even within those communities.

[English]

SEVEC is also exploring the potential of virtual exchanges, particularly for younger students in Grades 3 to 7 who are not yet eligible for subsidized travel through our program. Here, students could be connected via Skype, smartboards or other technologies available in their classrooms to work on projects that share information about their communities and cultures and then collaborate on a project related to a common curriculum outcome. This type of program could provide significant benefits to second-language teachers seeking to provide an added authentic cultural experience within their classroom program.

As you've heard many times, Grades 9 and 10 are indeed the critical times when students are going to decide whether or not to continue pursuing their second language or take other courses. This is also the time when they are presented with literally a whole world of other travel and exchange opportunities. It is a challenge even to convince their teachers that an experience within Canada should top their priority list.

SEVEC's response here has been to begin working towards a strategy that would create more thematic exchanges that focus on exploring global issues, like social justice, the environment and community development, within a Canadian context. I see this as a doubly effective strategy for our linguistic exchanges and an excellent opportunity for immersion students who are studying multiple courses in their second language. Students would be meeting and exchanging around a shared interest or theme, likely linked to another course besides their language course.

Finally, the value of having a second language as an essential part of becoming better global citizens would be reinforced and perhaps be another tipping point in encouraging them to continue with their second-language studies.

à servir les communautés de langue officielle en situation minoritaire. Un bon nombre de nos communautés francophones cherchent des occasions de faire un échange avec des écoles francophones du Québec, mais la majorité de ces écoles veulent seulement être jumelées avec des écoles anglophones. On aurait l'occasion d'aider à renforcer nos communautés de langues officielles en situation minoritaire et d'encourager un plus grand nombre d'échanges bilingues avec des communautés francophones situées à l'extérieur du Québec. Nous constatons cependant une certaine résistance chez les organisateurs, car ils ont peur que le niveau du français au sein de l'immersion française ne soit pas du même calibre en raison de la prédominance de l'anglais, même au sein de ces communautés.

[Traduction]

La SEVEC se penche aussi sur la possibilité d'offrir des échanges virtuels, surtout aux jeunes élèves de la troisième à la septième année qui ne sont pas encore admissibles à un voyage subventionné par notre programme. Cela permettrait aux élèves d'être connectés par Skype, tableaux blancs électroniques ou d'autres technologies disponibles en classe afin de participer à des projets qui leur permettent d'échanger des renseignements concernant leurs collectivités et leurs cultures et de collaborer à des projets qui ont trait à un objectif commun de leur programme. Ce type de programme pourrait donner des avantages considérables aux enseignants d'une deuxième langue qui cherchent à ajouter une dimension culturelle authentique à leur programme d'enseignement en classe.

Comme vous l'avez entendu à maintes reprises, les neuvième et dixième années marquent un point tournant où les étudiants vont devoir décider entre poursuivre l'apprentissage de leur deuxième langue ou suivre d'autres cours. C'est aussi le moment auquel on leur présente littéralement un monde d'autres possibilités de voyages et d'échanges. C'est parfois même un défi de convaincre leurs enseignants qu'une expérience au sein du Canada même devrait être en tête de liste.

Pour s'adapter à cette situation, la SEVEC a commencé à élaborer une stratégie pour créer des échanges plus thématiques axés sur l'exploration de questions mondiales, comme la justice sociale, l'environnement et le développement communautaire, dans un contexte canadien. Je vois cela comme une stratégie doublement efficace pour nos échanges linguistiques et une excellente occasion pour les élèves en immersion de suivre différents cours dans leur langue seconde. Les élèves pourraient se rencontrer et discuter d'intérêts ou de thèmes communs, qui pourraient être associés à un cours distinct de leur cours de langue.

Enfin, cela renforcerait l'idée que la connaissance d'une deuxième langue fait de nous de meilleurs citoyens du monde, ce qui pourrait être un autre argument déterminant pour encourager les élèves à poursuivre l'apprentissage de leur langue seconde.

[Translation]

In closing, we feel that language exchanges provide a unique learning experience that helps change young people's perspective on second-language learning, so that they no longer see it as just a school obligation, but as something they want to do for themselves.

[English]

We know federal investments in these types of initiatives would be welcomed by Canadians. In a survey conducted earlier this year by SEVEC exploring Canadian attitudes towards youth travel and exchanges, over 95 per cent were supportive of any efforts that assisted youth in travelling and experiencing more of their country, with 87 per cent believing it was a good way to learn another language and 71 per cent believing that travel to another part of the country should be a requirement of their formal education. It's interesting to note that Quebecers were even more emphatic on this last point: 93 per cent felt it should be a requirement. Half of all respondents believed that the federal government should be the largest contributor.

Although it would be wonderful to think we could provide that experience to every Canadian child at some point in their educational life, we know it is more practical to explore other ways of replicating this type of experience in more localized and affordable ways. The best way to improve second-language education in our view is to make it more relevant, providing authentic experiences where they can see its value and importance in understanding their own communities and being more engaged as citizens. I believe the federal government can play a key role in facilitating this by providing support to these types of cross-community immersive activities through resource development, online network development, teacher training and a continued commitment to travel and exchange programming.

The Chair: Thank you very much.

[Translation]

We will begin the question period with the committee's deputy chair, Senator Fortin-Duplessis, followed by Senator Poirier.

Senator Fortin-Duplessis: I want to welcome all three of you. Your briefs are very informative about the important work you are doing. My first question is for Michael Hudon from French for Life.

[Français]

En conclusion, nous croyons que les échanges linguistiques offrent une expérience d'apprentissage unique qui permet de transformer l'optique des jeunes par rapport à l'apprentissage d'une langue seconde afin qu'ils ne considèrent plus cet apprentissage simplement comme une chose qu'ils doivent faire pour l'école, mais comme une chose qu'ils ont envie de faire pour eux-mêmes.

[Traduction]

Nous savons que les investissements fédéraux dans ce type d'initiatives seraient accueillis à bras ouverts par les Canadiens. Dans une étude menée plus tôt cette année par la SEVEC en vue de mieux comprendre ce que pensent les Canadiens des voyages et des échanges pour les jeunes, plus de 95 p. 100 des répondants se sont dits favorables à tout effort destiné à aider les jeunes à voyager et à mieux découvrir leur pays, 87 p. 100 des répondants croyaient que c'était une bonne façon d'apprendre une autre langue et 71 p. 100 des répondants affirmaient que le fait de voyager ailleurs au pays devrait faire partie des exigences de leur éducation formelle. Il est intéressant de constater que les Québécois étaient particulièrement favorables à ce dernier point : 93 p. 100 d'entre eux se sont dits d'avis que cela devrait être une exigence. La moitié de tous les répondants estimaient que le gouvernement fédéral devrait être le principal bailleur de fonds.

Bien que ce serait extraordinaire de penser que l'on pourrait offrir cette expérience à chaque enfant canadien au cours de son éducation, nous savons qu'il est plus pratique d'explorer d'autres manières de reproduire ce type d'expérience de façon plus localisée et abordable. La meilleure façon d'améliorer l'enseignement d'une langue seconde, selon nous, est de rendre cette langue plus pertinente, en offrant des expériences authentiques qui illustrent l'importance de comprendre sa propre collectivité et d'être plus engagé comme citoyen. Je pense que le gouvernement fédéral peut jouer un rôle clé à ce chapitre en appuyant ce type d'activités d'immersion intercommunautaire en créant des outils, en développant des réseaux en ligne, en formant les enseignants et en s'engageant à appuyer les programmes de voyage et d'échange.

La présidente : Merci beaucoup.

[Français]

Nous allons commencer la période des questions avec la vice-présidente du comité, la sénatrice Fortin-Duplessis, suivie de la sénatrice Poirier.

La sénatrice Fortin-Duplessis : À tous les trois, je vous souhaite la bienvenue. Vos mémoires sont très intéressants en ce qui concerne le travail important que vous faites. Je vais poser une première question à M. Michael Hudon, de French for Life.

Your organization promotes the teaching of French as a second language across Manitoba, both in immersion and core French programs. Do you feel that French as a second language programs have enough visibility? Have a lot of students enrolled in French programs recently?

Mr. Hudon: I think we are making a major effort to ensure that all parents know about the programs available in Manitoba. At French for Life, we even produce posters through an outreach program. People are referred to the website, where they can find information about the programs available to their children. That is an important aspect of program promotion.

We are happy that the participation rate is currently very high — the highest it has been in Manitoba's history in terms of French as a second language programs. We are now mostly focusing on new Canadians. We want to make sure they feel comfortable enrolling their children in a French as a second language program.

Senator Fortin-Duplessis: I have another quick question for you. What tools do teachers need to make French as second language programs effective and stimulating?

Mr. Hudon: As previously mentioned, it is important for them to provide their students with authentic experiences. It is often necessary to leave the classroom behind, so that students can enjoy some wonderful experiences. In Manitoba, the Festival du Voyageur is the biggest francophone festival in Western Canada. That is a unique opportunity for teachers to have their students participate in an extremely valuable activity.

There is also the Cercle Molière, a troupe of francophone actors. Those kinds of experiences make French more real for the students. It is not just a matter of academics, but also of culture and life.

Senator Fortin-Duplessis: Madam Chair, I have a quick question for Ms. Morrison. May I ask it?

The Chair: Yes, go ahead.

Senator Fortin-Duplessis: Ms. Morrison, I listened carefully when you explained how your two main programs work. Have you set up any mechanisms to assess the skills and competencies students develop through the exchanges?

Ms. Morrison: Unfortunately, we have not. We conduct surveys and, immediately afterwards, we have exchanges. The students say that their French has improved, but we do not have a formal method. I submitted to you the long-term survey we carried out. I think it is important to implement mechanisms to

Votre organisme fait la promotion de l'enseignement du français langue seconde partout au Manitoba, tant pour les programmes d'immersion que pour les programmes de français de base. Selon vous, les programmes de français langue seconde sont-ils suffisamment visibles? Y a-t-il eu beaucoup d'inscriptions aux programmes de français ces derniers temps?

M. Hudon : Je pense que nous faisons un grand effort pour veiller à ce que tous les parents soient au courant des programmes qui existent au Manitoba. Avec French for Life, en particulier, nous avons un programme de promotion dans le cadre duquel nous produisons même des affiches. Cela dirige les gens vers le site web où ils peuvent s'informer quant aux programmes disponibles pour leurs enfants. Cet aspect est important dans le cadre de la promotion des programmes.

Nous sommes heureux que le taux de participation à l'heure actuelle soit très élevé, le plus élevé de l'histoire du Manitoba en ce qui a trait aux programmes de français langue seconde. Maintenant, nous nous tournons surtout vers les nouveaux Canadiens. Nous voulons faire en sorte que ceux-ci se sentent à l'aise d'inscrire leurs enfants dans un programme de français langue seconde.

La sénatrice Fortin-Duplessis : J'ai une autre brève question à vous poser. Quels sont les outils dont ont besoin les professeurs pour offrir des programmes de français langue seconde de façon efficace et stimulante?

M. Hudon : Il est important pour eux, comme on l'a mentionné, de donner à leurs enfants des expériences authentiques. Souvent, il faut aller à l'extérieur de la salle de classe pour faire vivre aux étudiants de belles expériences. Au Manitoba, le Festival du Voyageur est le plus grand festival francophone de l'Ouest canadien. C'est une occasion unique pour les professeurs de faire participer leurs étudiants à cette activité de grande valeur.

Il y a aussi le Cercle Molière, qui est une troupe de comédiens francophones. Lorsque les élèves vivent de telles expériences, la langue française devient plus vraie. Ce n'est pas seulement une question académique, mais aussi une question de culture et de vie.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Madame la présidente, j'aurais une brève question pour Mme Morrison. Puis-je la poser?

La présidente : Oui, allez-y.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Madame Morrison, j'ai écouté avec attention la façon dont vous fonctionnez au sein de vos deux principaux programmes. Est-ce que vous avez mis des mécanismes en place pour évaluer les habiletés et les compétences acquises par les étudiants lors de ces échanges?

Mme Morrison : Malheureusement, non. Nous effectuons des sondages et, immédiatement après, nous avons des échanges. Les élèves ont mentionné que j'ai amélioré mon français, mais il ne s'agit pas d'une méthode formelle. Je vous ai remis le sondage à long terme que nous avons réalisé. À mon avis, il est important

measure the program's success following the exchange in terms of whether the students decide to continue their post-secondary education. We currently do not have any such mechanisms.

Senator Fortin-Duplessis: Thank you.

Senator Poirier: My first question is for Michael Hudon. You talked about the challenge of promoting French among young people, so that they understand the importance and the benefits of learning a second language, as you did. You also talked about parents and students. Do your efforts mostly focus on parents — so that they enroll their children in French immersion as soon as they start school — or on students when they must decide whether or not to continue learning a second language?

Mr. Hudon: We focus on parents as much as we do on students. We inform parents about the available programs as soon as their children enter kindergarten.

However, we feel that children can make their own decisions around Grade 7. A few years ago, we made a documentary with Manitobans entitled *French for Opportunities and Careers*, which explains the usefulness of French in their everyday lives. The documentary was aimed at students in Grades 7 to 9 to encourage them to continue learning French in high school.

That is a very important transition period. The documentary's objective was to encourage students to continue learning French throughout their lives. It is an important transition phase.

Senator Poirier: That brings me to my second question, which is for Ms. Lamothe. You said that parents decide whether or not to enrol their children in a French immersion school from Grade 1 to Grade 7. Students decide whether or not they want to continue with the program once they reach Grade 7. Do students who have never been in a French immersion program have the option to learn French once they get to Grade 7?

Ms. Lamothe: That depends on the province or the school board. Second-language learning is a matter that varies from one province to another — be it Alberta, Ontario or another province. We have no influence on programs provided by school boards and ministries of education. Our mission is to support students and teachers. A young woman, a new Canadian, who was an ambassador last year comes to mind. She arrived in Canada in Grade 8. She attended an English school in Toronto, but she was passionate about French. She started a French club at her school, and she spoke French incredibly well. When students are passionate, they will work as hard as they need to.

d'instaurer des mécanismes pour mesurer les résultats du programme après l'échange, à savoir si les élèves font le choix de poursuivre leurs études postsecondaires. À l'heure actuelle, nous n'avons pas de tels mécanismes en place.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Je vous remercie.

La sénatrice Poirier : Ma première question s'adresse à M. Michael Hudon. Vous avez parlé du défi de s'assurer de faire la promotion de la langue française auprès des jeunes pour qu'ils comprennent l'importance et les avantages d'apprendre cette deuxième langue, comme vous l'avez fait. Vous avez aussi parlé des parents et des étudiants. Est-ce que vos efforts sont surtout axés sur les parents, afin qu'ils inscrivent leurs enfants en immersion française dès leur entrée à l'école, ou sur les étudiants au moment où ils doivent choisir ou non de continuer l'apprentissage d'une deuxième langue?

M. Hudon : Nous accordons la priorité autant aux parents qu'aux étudiants. Nous informons les parents au sujet des programmes dès que leurs enfants entrent à la maternelle.

Cependant, nous croyons que vers la septième année, les enfants sont capables de prendre leurs propres décisions. Il y a quelques années, nous avons réalisé un documentaire avec des Manitobains intitulé *French for Opportunities and Careers*, qui explique l'utilité du français dans leur vie quotidienne. Ce documentaire s'adressait aux élèves de la septième à la neuvième année pour les encourager à continuer l'apprentissage du français au niveau secondaire.

Il s'agit d'une période de transition très importante. Ce documentaire visait à encourager les élèves à continuer l'apprentissage du français pendant toute leur vie. Il s'agit d'une étape de transition importante.

La sénatrice Poirier : Cela m'amène à ma deuxième question, qui s'adresse à Mme Lamothe. Vous avez dit que de la première à la septième année, ce sont les parents qui choisissent ou non d'inscrire leurs enfants dans une école d'immersion française. Lorsque l'étudiant arrive en septième année, c'est lui qui choisit ou non de continuer. Les étudiants qui n'ont jamais été inscrits en immersion française ont-ils la possibilité d'apprendre le français une fois qu'ils ont atteint la septième année?

Mme Lamothe : Cela dépend de la province ou de la commission scolaire. L'apprentissage d'une langue seconde représente un défi qui est différent d'une province à l'autre, que ce soit en Alberta ou en Ontario, et cetera. Nous n'avons pas d'influence sur les programmes offerts par les commissions scolaires et les ministères de l'Éducation. Nous avons comme mission d'appuyer les jeunes et les professeurs. Je me souviens d'une jeune femme, une nouvelle Canadienne, qui a été ambassadrice l'an dernier. Elle est arrivée au Canada lorsqu'elle était en huitième année. Elle a fréquenté une école anglaise à Toronto. Or, elle est passionnée du français. Elle a créé un club de français dans son école, et elle parle incroyablement bien. Quand un jeune est passionné, il fournira tous les efforts demandés.

Of course, she is a remarkable girl with a passion for French, and we have no influence on the programs provided by school boards.

Senator Poirier: I imagine that students in immersion throughout their high school years would speak French as well as Mr. Hudon does once they graduate. Do you have any statistics that show how many students continue to learn French in college or university and that indicate if they did well at school or had difficulties?

Ms. Lamothe: That is really something we discuss with our partner associations, as it is very difficult to gather data. Even school boards cannot tell us how many students, of those who were in immersion, have chosen immersion programs for their postsecondary education.

Students are under no obligation to inform their high school of their post-secondary education choices. We often talk to our partners from the French as a second language network about finding a way to obtain more information. How can we find out what the students ended up doing? Did they start a career in French? Was it useful for them or not? The only way for us to know is through surveys. It is clear that speaking two languages has never hurt anyone, but some statistics would be useful.

Senator Poirier: Do you have any statistics showing that students attending an immersion school or parents who decide to enrol their child in an immersion school do so because of similar experiences in their community? Do francophone family ties, relationships with native francophones and similar things have an influence?

Ms. Lamothe: I know that Canadian Parents for French has done research in Alberta and British Columbia, which have the highest French immersion rates, and that those rates continue to rise. New Canadians are often the ones who choose immersion, and probably not because they have had a francophone experience. They came to a country with two official languages and decided that their children would speak both of them. It is very difficult for us to obtain that information.

Senator Poirier: Thank you very much.

The Chair: Mr. Hudon, would you like to add anything in response to the senator's question?

Mr. Hudon: We have a late immersion program in Manitoba. Students can enrol in the program in Grade 7, but it is not very well developed. I was involved in a late immersion program when I worked at the school, but I think there is only one in Manitoba. Some schools also try to accommodate students as much as possible. Encouraging school boards to make the late immersion program available would be a more effective way to truly

Évidemment, il s'agit d'une jeune fille exceptionnelle qui est animée d'une passion pour le français, et nous n'avons pas d'influence sur les programmes offerts par les commissions scolaires.

La sénatrice Poirier : Je présume qu'un étudiant qui a été en immersion pendant toute la durée de son secondaire doit, une fois son diplôme en main, maîtriser la langue française aussi bien que M. Hudon. Avez-vous des statistiques qui montrent combien d'étudiants poursuivent l'apprentissage du français au collège ou à l'université et qui indiquent si ceux-ci ont bien réussi ou s'ils ont eu des difficultés?

Mme Lamothe : Il s'agit vraiment d'une question dont nous discutons avec les autres associations avec lesquelles nous avons des partenariats, parce qu'il est très difficile de recueillir des données. Même les conseils scolaires ont de la difficulté à nous dire combien de jeunes, parmi ceux qui étaient en immersion, ont choisi des programmes d'immersion dans le cadre de leurs études postsecondaires.

Le jeune n'a pas l'obligation de dire à son ancienne école secondaire où il est allé faire ses études postsecondaires. C'est l'une des questions dont on discute souvent avec le réseau français langue seconde, à savoir comment faire pour obtenir plus de renseignements. Comment peut-on savoir ce que font les jeunes? Ont-ils entamé une carrière en français? Cela a-t-il été utile pour eux ou non? On ne le sait que lorsqu'on fait des sondages. Il est clair que le fait de parler deux langues n'a jamais fait de tort à personne, mais il serait utile d'avoir des statistiques.

La sénatrice Poirier : Avez-vous des statistiques qui montrent qu'un élève qui fréquente une école d'immersion ou qu'un parent qui décide d'inscrire son enfant dans une école d'immersion le fait parce qu'il a connu une expérience similaire dans son entourage? Y avait-il un côté familial francophone, des relations avec des personnes francophones de naissance, et cetera?

Mme Lamothe : Je sais que Canadian Parents for French a fait des analyses en Alberta et en Colombie-Britannique, où se trouvent les taux les plus élevés d'immersion française, et que ces taux continuent d'augmenter. Ce sont souvent les nouveaux Canadiens qui font ce choix. Ce n'est probablement pas parce que ces personnes ont eu une expérience francophone. Ils sont venus dans un pays où il y avait deux langues officielles et ils ont décidé que leurs enfants parleraient les deux langues. On a beaucoup de difficulté à obtenir ces renseignements.

La sénatrice Poirier : Merci beaucoup.

La présidente : Voulez-vous ajouter quelque chose en réponse à la question de la sénatrice, monsieur Hudon?

M. Hudon : Au Manitoba, nous avons un programme d'immersion tardif. Les élèves peuvent entrer dans le programme en septième année. Cela n'existe pas de façon développée. Lorsque je travaillais à l'école, c'était dans un programme d'immersion tardif, mais il n'y en a qu'un seul au Manitoba, je crois. Il y a aussi des écoles qui essaieront d'accueillir les élèves dans la mesure du possible. Si on veut

integrate new Canadians into French immersion. It's important because newcomers want to participate in the program, but it is already too late if their children are 10 years old, and that is a real pity.

Senator McIntyre: I want to thank all three of you for your presentations.

Mr. Hudon, I understand that your organization's promotional activities focus on students, parents, teachers and immigrants at the same time. Tell us a bit about those promotional activities. Are they all similar, or do they differ from one another?

Mr. Hudon: At French for Life, we do not necessarily create our own programs for students, but we want to ensure that students participate in existing programs. Our role mainly consists in encouraging people to participate by ensuring that everyone has the information they need.

We tell students about exchange programs available to them and about educational workloads. For instance, in Manitoba, we have a six-month exchange program between Manitoba and Quebec. A student visits Quebec for three months, and then a Quebec student goes to Manitoba for three months.

The interesting thing is that, after three years, the degree of improvement is really amazing. We worked with the Government of Manitoba on promoting that exchange and, after two years, the participation levels increased from 4 students to 23 students. That shows how important promotion is for participation. That's ultimately what we want to do with students. It is a good example.

When it comes to immigration, we created the document *LIFE (Linking Immigrants to French and English) in Manitoba*. The idea was to give newcomers an overview of programs available in Manitoba. We created that document in English and in French. Perhaps the document should be available in Chinese, Portuguese and Spanish. In your study, it may be worthwhile to look into whether the way funding is requested for these types of projects overly emphasizes English or French, so as not to miss the target we are really trying to reach with newcomers to Canada. I encourage you to explore that idea.

Senator McIntyre: Thank you, Mr. Hudon. Ms. Lamothe, I understand that two programs have been created by your organization — Local Forums and the National Ambassador Youth Forum. Are you satisfied with the results achieved by those two initiatives your organization launched?

vraiment intégrer les nouveaux Canadiens dans le programme d'immersion française, le fait d'encourager les commissions scolaires à offrir le programme d'immersion tardif serait une façon plus efficace. C'est important, parce que ce sont les nouveaux arrivants qui veulent participer à ce programme, mais si leurs enfants ont déjà 10 ans, c'est trop tard pour eux, et c'est bien dommage.

Le sénateur McIntyre : Merci à vous trois pour vos présentations.

Monsieur Hudon, je comprends que les activités de promotion de votre organisme s'adressent à la fois aux élèves, aux parents, aux enseignants et aux immigrants. Parlez-nous un peu de ces activités de promotion. Est-ce que ces activités sont toutes semblables ou existe-t-il une différence entre une activité par rapport à une autre?

M. Hudon : Chez French for Life, nous ne créons pas forcément nos propres programmes pour les élèves, mais nous voulons nous assurer que les élèves participent aux programmes qui existent. Nous sommes surtout là pour nous assurer que tout le monde a l'information nécessaire afin d'encourager leur participation.

Nous informons les élèves au sujet des programmes d'échange qui existent pour eux et des charges éducatives et de travail. Par exemple, au Manitoba, nous avons un programme d'échange d'une durée de six mois entre le Manitoba et le Québec. Un élève visite le Québec pendant trois mois et ensuite un élève du Québec vient au Manitoba pendant trois mois.

Ce qui est intéressant, c'est que, après trois ans, le degré d'amélioration est vraiment incroyable. Nous avons travaillé avec le gouvernement du Manitoba pour faire la promotion de cet échange et, après deux ans, le niveau de participation a augmenté de 4 à 23 élèves. Cela démontre à quel point l'idée de la promotion est importante pour la participation. Au bout du compte, c'est ce que l'on veut faire avec les élèves. C'est un bel exemple.

En ce qui a trait à l'immigration, nous avons créé le document *LIFE (Linking Immigrants to French and English) in Manitoba*. L'idée était de donner aux nouveaux arrivants un aperçu des programmes qui existent au Manitoba. On a créé ce document en anglais et en français. On pourrait peut-être dire qu'il devrait être en chinois, en portugais et en espagnol. Dans le cadre de vos travaux, il vaudrait peut-être la peine d'examiner si la méthode liée à la demande de fonds pour ce genre de projet accorde trop d'importance à l'anglais ou au français, pour ne pas rater la cible que l'on veut vraiment atteindre avec les nouveaux arrivants au Canada. Je vous encourage à explorer cette idée.

Le sénateur McIntyre : Merci, monsieur Hudon. Madame Lamothe, je comprends que deux programmes ont été mis sur pied par votre organisme : les Forums locaux et le Forum national des jeunes ambassadeurs. Êtes-vous satisfaite des résultats atteints par ces deux initiatives mises sur pied par votre organisme?

Ms. Lamothe: We always want to accommodate more young people and reach more participants. Local Forums gave rise to French for the Future. Its founders, including John Ralston Saul, came up with the idea. A forum in Toronto was held first, and other forums were later added. However, when we host 200 students, we have to feed them and have a room to accommodate them. That's very expensive. We would like to host more and more forums. We organized 16 of them this year. But if we are unable to convince private sector companies that it is really in their interest to support this kind of organization, we will never be able to provide the experience to more students.

That is a bit disappointing because we know there are cities where we could bring together 200 students. Some places have plenty of young people in immersion programs. We have a forum in Vancouver, and we now have three in Alberta. It's a wonderful experience for those who can participate. The teachers are very satisfied. All the feedback we receive tells us the experience is a good one, but how can we make it available to more students? The same goes for the National Ambassador Youth Forum. Thirty students participate, but we pay for everything: travel, accommodation and meals. We would like to be able to do that for more than 30 kids. It would be great to be able to bring together 60 students who could promote French all over the country as a result of this activity, but that is expensive. Canadian Heritage is very supportive of us, and that is really nice, but there is a limit to what we can do. It is really difficult to encourage the private sector to support these kinds of efforts.

Senator McIntyre: Ms. Morrison, does your society work in partnership with other organizations? Are there any exchange programs for second-language teachers?

Ms. Morrison: Not at this time, but I think that is a good idea. We would like to work with teachers to make them aware of the exchange process. The best way to do that is by creating an exchange for teachers.

[English]

Senator McIntyre: Do you work with other organizations?

Ms. Morrison: Yes.

Senator McIntyre: Such as?

Ms. Morrison: Canadian Parents for French organizes groups all the time. We work with Girl Guides, Scouts, Cadets.

[Translation]

Most of the organizers are teachers.

Mme Lamothe : On voudrait toujours accueillir plus de jeunes et rejoindre toujours un plus grand nombre de participants. C'est dans le cadre des forums locaux qu'a pris naissance Le français pour l'avenir. C'était l'idée des fondateurs, dont John Ralston Saul. Il y a eu tout d'abord un forum à Toronto, puis on a commencé ensuite à en rajouter. Cependant, lorsqu'on accueille 200 jeunes, on doit les nourrir et avoir une salle pour les recevoir. Cela coûte très cher. On aimerait en faire encore et encore. Cette année, on en a organisé 16. Cependant, si on ne peut convaincre les compagnies du secteur privé qu'ils ont vraiment intérêt à appuyer ce genre d'organisme, on ne pourra jamais offrir cette expérience à plus de jeunes.

C'est un peu décevant, parce qu'on sait qu'il y a des villes où on pourrait rassembler 200 jeunes. Il y a des endroits où il y a plein de jeunes dans les programmes d'immersion. On en a un à Vancouver, et maintenant trois en Alberta. L'expérience est très belle pour ceux qui peuvent y assister. Les professeurs sont vraiment satisfaits. Toute la rétroaction que nous recevons nous indique que c'était une belle expérience, mais comment l'offrir à un plus grand nombre? C'est la même chose dans le cas du Forum national des jeunes ambassadeurs. Il y a 30 jeunes, mais nous payons pour tout : les déplacements, l'hébergement, les repas. Nous aimerions pouvoir le faire pour plus de 30 jeunes. Il serait génial de pouvoir rassembler 60 jeunes qui pourraient faire la promotion du français partout au pays dans le cadre de cette activité, mais cela coûte cher. Patrimoine canadien nous appuie énormément, et c'est vraiment bien, mais il y a une limite à ce qu'on peut faire. Il est vraiment difficile d'encourager le secteur privé à appuyer de tels efforts.

Le sénateur McIntyre : Madame Morrison, votre société travaille-t-elle en partenariat avec d'autres organismes? Existe-t-il des programmes d'échange destinés aux enseignants de langue seconde?

Mme Morrison : Non, pas en ce moment, mais je crois que c'est une bonne idée. On voudrait travailler avec les enseignants pour les sensibiliser au processus d'échange. La meilleure façon pour ce faire est de créer un échange pour les enseignants.

[Traduction]

Le sénateur McIntyre : Collaborez-vous avec d'autres organisations?

Mme Morrison : Oui.

Le sénateur McIntyre : Lesquelles?

Mme Morrison : Canadian Parents for French organise constamment des groupes. Nous collaborons avec les Guides, les Scouts et les Cadets.

[Français]

La plupart du temps, la majorité des organisateurs sont des enseignants.

Senator Chaput: My first question is for Michael Hudon. You answered a question from one of my colleagues earlier, and you said that it would be a good idea for the committee to look into promotion in other languages as part of its study. We are currently considering best practices in second-language learning, and we are obviously talking about Canada's two official languages.

When you mentioned other languages, such as Mandarin, was the idea to reach out to immigrant parents who speak Mandarin and who would be informed, in their language, of what is involved for their children to learn French? Is that what you meant?

Mr. Hudon: Exactly. The idea is just to make sure that parents understand the issues related to a bilingual education for their children. If we communicate only in English or in French with those parents, they obviously won't be able to understand what is available. Basically, it is important for those parents to be comfortable with the decision. It is not just a matter of enrolling their children in a program. Parents support their children throughout the process, and they can pull them out of the program at any time. For the program to be successful, it is important to make sure that the parents are well informed and, yes, perhaps we could communicate with them in their language.

Senator Chaput: My next question is for Ms. Lamothe. Ms. Lamothe, I am very interested in your National Ambassador Youth Forum. You were already asked about it. What happens after the forum ends, when the students are excited and full of enthusiasm? Can you keep in touch with them? Do they become volunteers for your organization?

Ms. Lamothe: As I mentioned, the students always commit to at least three activities. They go through the training during the summer and, once the school year starts, they become ambassadors for French for the Future.

During that first year, we're in constant contact with them; they tell us about the session they have planned and ask us for materials. They have to send us the details once they've completed their activity, and then we also follow up to see where they are with the activities they have committed to organizing. So, in that first year, we're basically communicating with them all the time. We have a small Facebook group where young people share their ideas, success stories and challenges. They're quite active, especially after the first semester, before they start applying to university.

We also have a youth advisory committee made up of former ambassadors, so we are in contact with a group of ambassadors every year. We ask them what they think about different topics

La sénatrice Chaput : Ma première question s'adresse à Michael Hudon. Vous avez répondu tout à l'heure à la question de l'un de mes collègues, et vous avez dit qu'il serait bon que le comité, dans le cadre de son étude, se penche sur la question de la promotion dans d'autres langues. Nous étudions présentement les meilleures pratiques en matière d'apprentissage d'une langue seconde et, évidemment, nous parlons des deux langues officielles du Canada.

Lorsque vous avez mentionné d'autres langues, par exemple le mandarin, était-ce pour faire de la promotion auprès des parents nouveaux arrivants qui parlent le mandarin et qui pourraient ainsi, dans leur langue, être au courant de ce qui se passe en termes d'apprentissage du français pour leurs enfants? Est-ce là ce que vous vouliez dire?

M. Hudon : C'est tout à fait cela. Il s'agit simplement de veiller à ce que les parents comprennent bien les enjeux liés à la question d'une éducation bilingue pour leurs enfants. Si on communique uniquement en anglais ou en français avec ces parents-là, ils ne pourront pas forcément bien comprendre, bien saisir ce qui est offert. Finalement, il est important que ces parents soient à l'aise avec cette décision. Il ne s'agit pas simplement d'inscrire leurs enfants dans un programme. Les parents appuient leurs enfants tout au long du processus, et ils peuvent retirer leurs enfants du programme n'importe quand. S'assurer que les parents sont bien informés est très important pour le succès du programme et, oui, peut-être que nous pourrions communiquer avec eux dans leur langue.

La sénatrice Chaput : Ma prochaine question s'adresse à Mme Lamothe. Madame Lamothe, je me suis fort intéressée à votre Forum national des jeunes ambassadeurs. Vous avez déjà été interrogée à ce sujet. Qu'arrive-t-il une fois que le forum est terminé, alors que ces jeunes sont emballés et pleins d'enthousiasme? Pouvez-vous garder contact avec eux? Deviennent-ils des bénévoles pour votre organisme?

Mme Lamothe : Comme je l'ai mentionné, en tout temps, les jeunes s'engagent à au moins trois activités. Pendant l'été, les jeunes suivent la formation et, par la suite, pendant l'année scolaire qui suit la tenue du forum, ils sont ambassadeurs pour Le français pour l'avenir.

Au cours de cette première année, nous sommes en contact constant avec eux, parce qu'ils nous parlent de la séance qu'ils vont faire et qu'ils ont besoin de matériel. Ils doivent nous transmettre les détails une fois qu'ils ont réussi leur activité et, ensuite, on doit assurer un suivi auprès d'eux pour leur demander où ils en sont avec leurs engagements. Alors, lors de la première année, il y a une communication presque constante. On a un petit groupe Facebook où les jeunes partagent leurs idées, leurs succès et leurs défis. Ils sont assez actifs, surtout après le premier semestre, avant qu'ils commencent à faire leur demande d'admission à l'université.

Il y a aussi un comité consultatif de jeunes qui est formé d'anciens ambassadeurs. Il y a donc un certain groupe d'ambassadeurs avec lequel on mène une communication

for the essay contest, for instance, and they tell us their views. And, every year, we always have five or six facilitators who help us organize activities, and we try to have at least two former ambassadors as facilitators.

From surveying former ambassadors, we know that at least 60 per cent of them take French in university. After the first year, though, it is really up to them, and we do lose some.

Senator Chaput: You aren't able to reach them because they are no longer in the picture?

Ms. Lamothe: Exactly. We have email addresses, but young people don't use them. Some are glad to help us however they can, and others, not so much.

Senator Chaput: My last question is for Ms. Morrison.

[English]

You have talked about virtual exchanges. I believe it is a new program, if I understood correctly.

[Translation]

Is it for students, or is it also for teachers and perhaps, eventually, parents?

Ms. Morrison: It's primarily for students who are younger than the ones we work with. Some children begin learning a second language in Grade 3. So there may be some opportunity there, and we already receive requests from teachers. They want to know whether we can arrange virtual exchange pairings because they don't have the time or the know-how to organize a real exchange. In addition, with respect to teacher challenges, we would like to develop online activities to build a stronger network for teachers and program mentors to make things easier for all exchange organizers. This year, we created a portal for parents.

When I joined SEVEC last year, I noticed that contact with parents was a bit light. As my colleagues mentioned, that's a very important component. Access to parents gives us an opportunity to learn more about children's experiences. And we only started doing that this year.

Senator Chaput: Would that be one of your recommendations?

Ms. Morrison: Yes, absolutely.

Senator Fortin-Duplessis: My question is for all three witnesses and picks up on what they said earlier, as well as on Senator Chaput's question.

Are you aware of any second-language learning requests for a language other than English or French?

annuelle. On demande à ces jeunes ce qu'ils pensent d'un thème pour le concours de rédaction, par exemple, et ils nous donnent leurs idées. Aussi, chaque année, parmi les animateurs, il y a toujours cinq à six animateurs qui nous aident à organiser les activités, et on essaie d'avoir au moins deux anciens ambassadeurs qui jouent le rôle d'animateur.

On a fait des sondages parmi les anciens ambassadeurs. On sait qu'au moins 60 p. 100 des anciens ambassadeurs ont suivi des cours en français à l'université. Cependant, après la première année, cela demeure vraiment leur choix, et il y en a qui disparaissent.

La sénatrice Chaput : Vous n'êtes pas en mesure de les joindre, parce qu'ils disparaissent du portrait?

Mme Lamothe : Oui. On a des adresses courriel, mais les jeunes ne s'en servent pas. Certains sont heureux de nous aider dans toute activité, et d'autres, non.

La sénatrice Chaput : Ma dernière question s'adresse à Mme Morrison.

[Traduction]

Vous avez parlé des échanges virtuels. Je pense que c'est un nouveau programme, si je vous ai bien compris.

[Français]

Est-ce pour les élèves ou est-ce aussi pour les professeurs et, peut-être à un moment donné, pour les parents?

Mme Morrison : Cela s'adresse d'abord aux élèves plus jeunes que ceux de notre groupe. Nous savons qu'il y a des enfants qui amorcent leur apprentissage d'une langue seconde en troisième année. Il y a peut-être là des opportunités, et nous recevons déjà des demandes de la part des enseignants. Peut-on trouver une jumelle pour faire un échange virtuel, parce qu'on n'a pas le temps ou la compétence de créer un échange réel? Aussi, dans le cadre des défis vécus avec les enseignants, nous voudrions créer des activités en ligne pour créer un réseau plus fort pour les enseignants et les mentors de nos programmes dans le but de faciliter le travail pour tous les organisateurs d'échange. Cette année, nous avons créé un portail pour les parents.

Lorsque j'ai intégré la SEVEC l'année dernière, j'ai constaté qu'il n'y avait pas beaucoup de communications avec les parents. Comme mes collègues l'ont mentionné, c'est vraiment important. Si nous avons accès aux parents, nous pouvons en apprendre davantage sur l'expérience des enfants. Nous avons commencé ces activités seulement cette année.

La sénatrice Chaput : Ce serait l'une de vos recommandations?

Mme Morrison : Oui, absolument.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Ma question s'adresse à nos trois témoins et fait suite aux commentaires qu'ils ont faits tout à l'heure, et aussi à la question posée par la sénatrice Chaput.

Savez-vous s'il y a des demandes pour l'apprentissage d'une autre langue que les deux langues officielles du Canada?

Mr. Hudon: From an educational standpoint, maintaining the first language is very important to second-language learning. As far as newcomers are concerned, learning a second language is not just a matter of forgetting the first. In Manitoba, students can earn what is called a heritage language credit, to show that they are maintaining their first language.

Manitoba also offers bilingual programs in German and Ukrainian, in communities where those language populations are sizable. We also have second-language learning programs for Japanese and Spanish. So, to answer your question, yes, that demand does exist.

Senator Maltais: I'd like to say two things, first, and then, I'll have a question for the three of you.

Mr. Hudon, I have a hard time believing that you studied French in France, since you don't use any anglicisms even though the French use them all the time. Anyone who's been to France can attest to that. And the proof is that, right now, there is a young man from Saint-Raymond-de-Portneuf by the name of David Thibault — you don't get any more French than that — appearing on the most popular TV talent show in France — in Paris, excuse me. What show, you ask. None other than “The Voice.” We have a similar show in Quebec but we call it “La Voix.” So we use the native language here, as opposed to the language of Molière.

Ms. Morrison, you talked about how challenging it is for schools to offer exchanges, and I understand what you're saying. Organizing an exchange is work. It doesn't appear on page 27 of the collective agreement. We have exchanges in Quebec. Like Senator Fortin-Duplessis, I live in Quebec City. All you have to do is go down to Old Quebec in the summertime to see groups of schoolchildren paired up with francophones, whether guides or scouts, and they are all between the ages of 12 and 16. Don't talk to the schools but, rather, to parent committees, Kiwanis clubs and Richelieu clubs for the support you need. School, don't forget, ends on June 23, so the discussion stops there. Once January hits, don't ask them to do any extra work to organize exchanges; it's way too much work for them.

I'm going to wrap up with a question for all three witnesses. Today is April 20, 2015. What would motivate a 14-year-old in each of your cities to enrol in a French-language school? What would you say to encourage them?

The Chair: Please specify whether you're talking about French-as-a-first-language immersion programs or French-as-a-second-language immersion programs.

M. Hudon : Sur le plan de la pédagogie, maintenir sa langue première est vraiment important à l'apprentissage d'une langue seconde. Pour les nouveaux arrivants, il ne s'agit pas simplement d'oublier la langue maternelle. Au Manitoba, un crédit peut être obtenu dans le cadre du programme de crédit des langues ancestrales, qu'on appelle un « *heritage language credit* », pour démontrer que l'on conserve sa première langue.

J'aimerais rajouter qu'au Manitoba, nous offrons également des programmes bilingues en allemand et en ukrainien, là où ces communautés sont en grand nombre. Il y a aussi des programmes de langue seconde pour le japonais et l'espagnol. Donc, oui, cela existe.

Le sénateur Maltais : Je vais tout d'abord faire deux commentaires, et j'aurai ensuite une question qui s'adressera à vous trois.

Monsieur Hudon, il est difficile de croire que vous avez fait des études en français en France, puisque vous n'utilisez pas d'anglicismes, alors que les Français en utilisent beaucoup. Tous ceux qui ont voyagé en France peuvent le confirmer. La preuve, aujourd'hui, c'est qu'il y a un petit gars de Saint-Raymond-de-Portneuf, David Thibault — il n'y a pas plus francophone —, qui participe à la plus grande émission de découvertes françaises — à Paris, s'il vous plaît —, et qui s'appelle comment? *The Voice*. Au Québec, on a une émission semblable, mais elle s'appelle *La Voix*. Donc, on utilise chez nous la langue indigène, comparée à la langue de Molière.

Madame Morrison, vous avez parlé de la difficulté qu'éprouvent les écoles de faire des échanges, et je vous comprends. Vous savez, préparer les échanges, c'est du travail. Ce n'est pas indiqué à la page 27 de la convention collective. Au Québec, il y a des échanges. Tout comme la sénatrice Fortin-Duplessis, je demeure dans la ville de Québec. On n'a qu'à se promener dans le Vieux-Québec, pendant la saison estivale, pour voir des classes de jeunes jumelés avec des francophones, qu'il s'agisse de guides ou de scouts, ce sont tous des jeunes âgés de 12 à 16 ans. Ne vous adressez pas à l'école, mais plutôt aux comités de parents, aux clubs Kiwanis ou aux clubs Richelieu, dont vous obtiendrez des réponses positives. L'école, ne l'oubliez pas, ferme le 23 juin, et après, on n'en parle plus. À compter du mois de janvier, ne leur demandez pas de faire du travail supplémentaire pour organiser des échanges, car c'est beaucoup trop de travail pour eux.

Je vais terminer avec une question qui s'adresse aux trois témoins. On est le 20 avril 2015. Dans chacune de vos villes respectives, quelle serait la motivation pour un jeune de 14 ans de s'inscrire à une école française? Qu'est-ce que vous lui diriez pour le motiver?

La présidente : Veuillez préciser si vous parlez d'un programme d'immersion de français langue première ou de français langue seconde.

Senator Maltais: I call all of it French. I'd like to ask the witness what she has to say to a young person to get them to enrol in an immersion or other program to learn a second language, which, in her case, is French.

Ms. Morrison: I can answer that, because I did my studies in French but attended English-language schools my whole life. I took French in school, but it wasn't until I got a job in Montreal's cultural sector — where I had to use French to understand culture, history and the like — that I learned French as an adult.

I had a 4-year-old at the time, and it was with her, that I started taking French classes. I didn't want her to have the same trouble I did.

Senator Maltais: I'm going to stop you there. I'm not asking about what motivated you —

Ms. Morrison: No, you're interested in what motivates my daughter. That's what I was getting to. She didn't have a choice when she was younger, but she did when we moved from Manitoba to Ottawa. That's when she made the choice. As I said, the reason was simply that she looked at life from a global perspective. She was well aware that being fluent in two languages was only the first step. She knew she had to learn a third and a fourth. She understood that it was better for her to keep taking French and Spanish classes, because she really wanted to be able to communicate anywhere in the world.

Senator Maltais: She's a citizen of the world. And what reasons do young people give you, Ms. Lamothe, for taking French immersion?

Ms. Lamothe: I met a 14-year-old at the Canada Club of Toronto. I was sitting next to him. His name was Michael and he had done his schooling in French, through immersion. When he got to Grade 9, he wanted to register for a French-language school so he could speak French with his friends. Obviously, he'd never attended a French-language school in Toronto, but he made the decision to go to French school. He went through tests and interviews and was accepted. What motivated him was a desire to be in a French-speaking environment. He wanted that experience.

Young people have different reasons. For one, it may be a movie that they saw, and for someone else, it may be a trip they took or someone they admire. Everyone's motivation is different.

And that's why it's in our best interest to give them a good understanding of what's available here, in Canada, as far as their options go. There are essay contests. A lot of young people want to go to the University of Ottawa or Université Sainte-Anne who don't even know that they can get a scholarship, because we aren't able to get the message out to everyone. It's really important to

Le sénateur Maltais : J'appelle cela « français tout court », et je demande à madame quelle motivation elle doit fournir à un jeune pour qu'il s'inscrive à un programme d'immersion ou autre pour apprendre une langue seconde, qui est le français, dans son cas.

Mme Morrison : Je peux répondre, parce que j'ai étudié en français, mais j'ai fréquenté des écoles anglophones toute ma vie. J'ai suivi des cours, mais c'est seulement quand j'ai trouvé du travail à Montréal, dans le secteur culturel, où il fallait que je parle français pour comprendre la culture, l'histoire, et tout cela, que j'ai appris le français en tant qu'adulte.

J'avais à l'époque une enfant de 4 ans, et c'est avec elle que j'ai commencé à suivre des cours de français, parce que je ne voulais pas qu'elle ait les mêmes difficultés que moi.

Le sénateur Maltais : Je vous arrête. Je ne veux pas connaître votre motivation à vous...

Mme Morrison : Oui, vous voulez savoir quelle est la motivation de ma fille. C'est là où je veux en arriver. Ce n'était pas un choix qu'elle a fait, quand elle était jeune, mais c'est devenu un choix quand nous avons déménagé du Manitoba à Ottawa. C'est à ce moment qu'elle a pris sa décision. Comme je l'ai dit, la raison était simplement qu'elle voyait dorénavant la vie à l'échelle mondiale, globale. Elle savait bien que le fait de maîtriser deux langues n'était que la première étape; il fallait qu'elle apprenne ensuite une troisième et une quatrième langue. Elle a compris qu'il était préférable de continuer à suivre des cours en français et en espagnol, parce qu'elle voulait vraiment être capable de communiquer partout dans le monde.

Le sénateur Maltais : C'est une citoyenne du monde. Et vous, madame Lamothe, qu'est-ce que les jeunes vous donnent comme motivation pour suivre des cours de français en immersion?

Mme Lamothe : J'ai rencontré un jeune garçon de 14 ans au Club canadien de Toronto. J'étais assise à ses côtés. Il s'appelait Michael et avait fait son éducation en immersion française. Lorsqu'il est arrivé en neuvième année, il a voulu s'inscrire à l'école française, parce qu'il voulait parler français avec ses amis. Il n'avait évidemment jamais fréquenté une école française à Toronto. Il avait donc pris la décision de fréquenter une école française. Il a dû passer des tests et des entrevues, et il a été accepté. Sa motivation était qu'il voulait se retrouver dans un milieu francophone. Il voulait vivre cette expérience.

Les jeunes ont des motivations différentes. Pour un, c'est un film qu'il a vu, pour un autre, c'est un voyage qu'il a fait, ou c'est une personne qu'il admire. La motivation est différente pour tout le monde.

C'est pour cette raison qu'il est de notre intérêt de leur donner un bel aperçu de tout ce qui est disponible au Canada, de ce qu'ils peuvent faire comme choix. Il y a des concours de rédaction. Il y a plein de jeunes qui veulent aller à l'Université d'Ottawa ou à l'Université Sainte-Anne, mais ils ne savent même pas qu'ils peuvent obtenir une bourse, parce qu'on ne réussit pas à

give them all the information they need to make an informed choice.

Senator Maltais: Mr. Hudon, not all young people have your drive. What is motivating the young people you work with to learn French today?

Mr. Hudon: Young people are motivated by the fact that an entire world is theirs to discover and that learning French opens up that world to them.

Specifically, it has to do with friendship. That's what matters. They want to be able to communicate with people, build lifelong friendships. I would say that, for them, beyond career aspirations, beyond the desire to study people's cognitive skills, friendship is what drives young people to learn French as a second language.

Senator Maltais: I'd like to end by congratulating all three of you because what you're doing isn't easy. Motivating young people is a daily challenge. You may want to consider changing the name of your organization from French for Manitoba's to French for the World, because French around the world isn't faring as well as we think. And the best example of that is Molière's own country.

The Chair: On behalf of the committee, I'd like to thank the three of you for your participation today. Your organizations work incredibly hard to promote both of Canada's official languages. Thank you for all that you do to enhance the French-speaking community for young Canadians.

Honourable senators, during our second hour, we will be discussing the economic benefits of bilingualism, and we are pleased to welcome representatives from the Conference Board of Canada. Joining us is Alan Arcand, Associate Director for Municipal Studies; and Pedro Antunes, Deputy Chief Economist and Executive Director of Forecasting and Analysis. Welcome to both of you.

In June 2013, the Conference Board of Canada put out a report entitled *Canada, Bilingualism and Trade*. I will now ask Mr. Arcand to give his presentation, after which, senators will ask questions.

[English]

Alan Arcand, Associate Director, Centre for Municipal Studies, The Conference Board of Canada: First of all, thanks for the opportunity to come here today. I'm going to briefly talk about the study you just mentioned, but beforehand I want to acknowledge the people we prepared the report for, the funders of the study. The three organizations are RDÉE Canada, the Community Economic Development and Employability Corporation, CEDEC, and Industry Canada.

communiquer cela à tout le monde. Il faut vraiment leur donner toute l'information nécessaire afin qu'ils puissent faire leurs choix par la suite.

Le sénateur Maltais : Monsieur Hudon, les jeunes n'ont pas tous la même détermination que vous avez eue. Aujourd'hui, quelle est la motivation des jeunes qui s'adressent à vous pour apprendre le français?

M. Hudon : Les jeunes sont motivés par le fait qu'il y a le monde entier à explorer, et que le fait d'apprendre cette langue ouvre les portes sur ce monde.

Plus spécifiquement, on parle de l'amitié, ici. C'est ce qui est important. Ils veulent pouvoir parler avec les gens, nouer des amitiés qui vont durer toute leur vie. Je pense que, pour eux, au-delà de la carrière, au-delà d'une étude sur les habiletés cognitives des gens, c'est l'amitié qui inspire les jeunes à s'engager en ce sens.

Le sénateur Maltais : En terminant, je voudrais vous féliciter tous les trois, parce que ce n'est pas un travail facile que celui que vous faites. Motiver les jeunes est un défi quotidien. Vous devriez peut-être changer le nom de votre organisme pour l'appeler « French for the World » au lieu de « French for Manitoba », parce que le français dans le monde ne se porte pas aussi bien qu'on ne le croie. Le plus mauvais exemple que l'on a nous vient du pays de Molière.

La présidente : Au nom des membres du comité, j'aimerais vous remercier tous les trois pour votre participation aujourd'hui. Les organismes que vous représentez font un énorme travail pour la promotion des deux langues officielles de notre pays. Merci pour le travail que vous faites pour agrandir l'espace francophone pour nos jeunes Canadiens et Canadiennes.

Honorables sénateurs, dans le cadre de la deuxième partie de notre réunion, nous discuterons des avantages économiques du bilinguisme. Nous avons le plaisir d'accueillir des représentants du Conference Board du Canada. Nous recevons M. Alan Arcand, codirecteur du Centre d'études municipales, et M. Pedro Antunes, économiste en chef adjoint et directeur général de la Division des prévisions et de l'analyse. Bienvenue à vous deux.

En juin 2013, le Conference Board a publié une étude intitulée *Le Canada, le bilinguisme et le commerce*. J'inviterais M. Arcand à faire sa présentation, après quoi les sénateurs poseront des questions.

[Traduction]

Alan Arcand, codirecteur, Centre d'études municipales, Le Conference Board du Canada : Tout d'abord, merci de m'avoir donné la possibilité d'être ici aujourd'hui. Je vais vous parler brièvement de l'étude que vous venez de mentionner, mais avant cela, je tiens à mentionner ceux pour qui nous avons préparé ce rapport, les bailleurs de fonds de l'étude. Les trois organisations sont RDÉE Canada, la Corporation d'employabilité et de développement économique communautaire, le CEDEC, et Industrie Canada.

The key question that the study tried to answer was: What are the main benefits of bilingualism? Our paper argues that one of the main benefits is increased trade.

If you look at economic theory going back hundreds of years, it's widely agreed among all economists that there are gains from trade. Countries that engage in trade are more prosperous than countries that do not engage in trade. Moreover, the literature also shows countries that share a common language are more likely to trade with one another than countries that don't.

Basically, there's a cost in trying to make a transaction with another country where you don't share a language. You have to do one of three things. You need to learn the other language, the other person needs to learn the language, or you need to hire a translator. All those costs, everything else being equal, would reduce trade.

In essence, our paper focuses on this relationship between trade and language. Through empirical analysis, we wanted to see if knowledge of the French language in Canada boosts bilateral trade between Canada and other French-speaking countries.

For the purposes of this study, we divided the country into groups: provinces where at least 30 per cent of the population knows both English and French, and provinces and territories that don't meet the threshold. In essence, two provinces meet the threshold of 30 per cent knowledge of both official languages — Quebec and New Brunswick. The rest of the provinces are grouped into the other group. We have a bilingual Canada and what we refer to in the report as a less bilingual Canada.

If you look at the trade data, it shows very clearly that bilingual Canada trades more with French-speaking countries than less bilingual Canada. In fact, in 2011, 3.4 per cent of bilingual Canada's exports — that's Quebec and New Brunswick — went to French-speaking countries. That compares to 1.7 per cent for Canada as a whole. Likewise, in terms of imports, 10.6 per cent of bilingual Canada's imports originated from French-speaking countries. That compares to 4 per cent for the country as a whole. In other words, bilingual Canada's exports to French-speaking countries are two times higher than the national average, and bilingual Canada's imports from French-speaking countries are 2.5 times larger than the national average. So it definitely bears out in the data.

Based on these numbers, you might come up with the hypothesis that knowledge of the French language boosts trade between bilingual Canada and other French-speaking countries. In order to test this hypothesis, we used a tool that's very common in the international trade literature. It's called the gravity model. It's named as such because it draws its inspiration

La question clé examinée par l'étude était la suivante : quels sont les principaux avantages du bilinguisme? Notre article avance l'argument que le principal avantage du bilinguisme est l'accroissement du commerce.

Si vous examinez la théorie économique au cours des derniers siècles, il est communément admis chez les économistes que des avantages découlent du commerce. Les pays qui font du commerce sont plus prospères que ceux qui n'en font pas. En outre, la documentation montre aussi que les pays qui ont une langue commune sont plus susceptibles d'entretenir des échanges commerciaux entre eux que les pays pour lesquels cela n'est pas le cas.

En gros, si vous tentez de faire une transaction avec un pays dont vous ne parlez pas la langue, vous avez trois possibilités. Vous devez apprendre l'autre langue, l'autre doit apprendre votre langue, ou vous devez embaucher un traducteur. Tous ces coûts, si l'on considère le reste équivalent, tendent à réduire le commerce.

Essentiellement, notre article s'intéresse au lien entre le commerce et la langue. Grâce à une analyse empirique, nous voulions déterminer si la connaissance de la langue française au Canada favorise le commerce bilatéral entre le Canada et d'autres pays francophones.

Aux fins de cette étude, nous avons divisé le pays en groupes : les provinces où au moins 30 p. 100 de la population parlent l'anglais et le français, et les provinces et les territoires qui ne respectent pas ce seuil. Essentiellement, deux provinces respectent le seuil de 30 p. 100 pour ce qui est de la connaissance des deux langues officielles : le Québec et le Nouveau-Brunswick. Le reste des provinces forme l'autre groupe. Nous avons un Canada bilingue et ce à quoi nous faisons référence dans le rapport est un Canada moins bilingue.

Les données commerciales montrent clairement que le Canada bilingue fait davantage de commerce avec les pays francophones que le Canada moins bilingue. En effet, en 2011, 3,4 p. 100 des exportations du Canada bilingue — c'est-à-dire le Québec et le Nouveau-Brunswick — étaient dirigées vers des pays francophones, et ce, par rapport à 1,7 p. 100 pour le Canada dans son ensemble. Même chose pour les importations, 10,6 p. 100 des importations du Canada bilingue provenaient de pays francophones, et ce, par rapport à 4 p. 100 pour le pays dans son ensemble. En d'autres mots, les exportations du Canada bilingue vers les pays francophones sont deux fois plus élevées que la moyenne nationale et les importations du Canada bilingue provenant de pays francophones sont 2,5 fois plus élevées que la moyenne nationale. Les données permettent de tirer ces conclusions claires.

En fonction de ces chiffres, on pourrait formuler l'hypothèse suivante : la connaissance du français stimule le commerce entre le Canada bilingue et d'autres pays francophones. Nous avons mis à l'épreuve cette hypothèse en utilisant un outil auquel on a souvent recours dans la documentation sur le commerce international : le modèle de gravité. On l'appelle ainsi parce

from the actual gravity equation. I'm not going to give you the equation right now, but two factors determine the force of gravity: the size of objects and the distance between the two objects. What's interesting is that if you replace these data with international trade data, you get a similar relationship. So the level of trade between two countries is determined largely by the size of the two countries' economies and the distance between them. The bigger the countries, the more trade you get, and the closer they are in distance, the more trade you get.

However, the literature has also shown other variables affect trade between countries, and one of those other variables common in literature is spoken language. The literature has shown time and time again that spoken language is positively related to trade. Countries that speak the same language trade more with one another than countries that don't.

In essence, there are two main barriers to trade — distance and language.

Looking at our gravity equation, we find the same exact thing. For bilingual Canada, the variable in our equation for French as a spoken language is statistically significant, whereas for the rest of Canada it is not. Our equation agrees with the literature that French language plays an important role for bilingual Canada and its relationship with other French-speaking countries.

In essence, our gravity equation says that bilingual Canada's trade with French-speaking countries is about 65 per cent higher because of proficiency in French. The knowledge of French boosts trade with French-speaking countries by 65 per cent.

If you look at a meta-analysis of the literature, it's very similar. The literature finds on average that sharing a common language boosts trade by 44 per cent. In level terms, this shows that in 2011, for example, exports and imports between bilingual Canada — Quebec and New Brunswick — and other French-speaking countries were, on average, \$3.3 billion higher because of the knowledge of French.

Of course, these results shouldn't be much of a surprise because it's pretty clear in the literature that common language plays an important role in determining the level of trade between countries. It shows that bilingual trade is one mechanism through which the country can benefit from Canada's status as a bilingual country.

The Chair: Thank you very much.

Mr. Antunes, do you wish to add anything?

Pedro Antunes, Deputy Chief Economist and Executive Director, Forecasting and Analysis, The Conference Board of Canada: Maybe a couple of points. At the Conference Board of Canada, Alan and I work together.

qu'il s'inspire de l'équation de gravité. Je ne vous décrirai pas ici l'équation, mais deux facteurs déterminent la force de gravité : la taille des objets et la distance entre les deux objets. Quand on remplace ces données par des données de commerce international, il est intéressant de constater qu'on obtient une relation semblable. Le niveau de commerce entre deux pays est donc très lié à la taille des économies des deux pays et à la distance qui les sépare. Plus les économies des pays sont grandes, plus on y fera de commerce, et plus les pays sont rapprochés, plus le commerce sera élevé.

Toutefois, la documentation a aussi démontré que d'autres variables ont des répercussions sur le commerce entre les pays. Une autre de ces variables qui revient souvent dans la documentation, c'est la langue. La documentation a démontré à maintes reprises que la langue parlée entraîne des répercussions positives sur le commerce. Les pays où l'on parle la même langue font davantage le commerce entre eux que les pays où ce n'est pas le cas.

Il existe essentiellement deux barrières au commerce : la distance et la langue.

L'équation de gravité révèle exactement la même chose. Pour un Canada bilingue, la variable de l'équation correspondant au français comme langue parlée est statistiquement considérable, tandis qu'elle ne l'est pas pour le reste du Canada. Notre équation concorde avec la documentation selon laquelle la langue française joue un rôle important dans un Canada bilingue et dans le cadre de sa relation avec d'autres pays francophones.

L'équation de gravité démontre que le commerce d'un Canada bilingue avec les pays où l'on parle français est d'environ 65 p. 100 plus élevé en raison de l'utilisation du français. La connaissance du français fait bondir de 65 p. 100 le commerce avec les pays francophones.

Une méta-analyse de la documentation révèle des conclusions semblables. Elle permet de conclure qu'en moyenne, une langue commune entre deux pays fait croître le commerce de 44 p. 100. Pour ramener ces données en chiffres en prenant l'exemple de 2011, les exportations et importations entre le Canada bilingue — le Québec et le Nouveau-Brunswick — et d'autres pays francophones étaient, en moyenne, de 3,3 milliards de dollars plus élevées en raison de la connaissance du français.

Ces résultats ne sont bien sûr pas étonnants. La documentation est claire : la langue commune constitue un facteur déterminant du niveau de commerce entre les pays. Le commerce bilingue constitue un mécanisme dont un pays peut tirer profit comme c'est le cas pour le bilinguisme canadien.

Le président : Merci beaucoup.

Monsieur Antunes, vous voulez ajouter quelque chose?

Pedro Antunes, économiste en chef adjoint et directeur général, Division des prévisions et de l'analyse, Le Conference Board du Canada : Oui, j'aimerais ajouter quelques points. Alan et moi travaillons ensemble au Conference Board du Canada.

[*Translation*]

I can speak French. We work together. We've done a number of studies on bilingualism and the economic contribution of the French language. That's a very important point. It's a clear advantage that we can see in bilingual provinces, provinces that are able to increase their trade with those countries. That's just one benefit of bilingualism, of course. I'd say that another way to look at that relationship is to view human capital in what we call the production function. Bilingualism, the ability to speak both languages, increases human capital. A number of statistical linkages are apparent: we see that bilingual people are more educated. But if we consider strictly bilingualism, we see that it adds to human capital, enhances economic potential, and the result is greater prosperity than in a non-bilingual region.

The Chair: Thank you very much. That was very informative. You've certainly given the committee another perspective to think about.

Senator Fortin-Duplessis: Welcome to both of you. I see that you do a lot more than just economic forecasting. In your research and reports, you examine all the socio-economic factors that make a community dynamic, prosperous and attractive as far as new opportunities and skilled workers are concerned. What did you observe in municipalities with a large bilingual population? Did you see any specific trends in those regions? Does it have a significant impact on job creation, average income and job stability?

[*English*]

Mr. Arcand: Of course, our paper focused on the benefits of increased trade. It's also pretty clear in the literature that on an individual basis, as Pedro was alluding to earlier, learning a second language is part of a human capital accumulation. It's pretty clear in the literature that people in Canada who speak both languages tend to earn a higher salary.

As for the attractiveness, it reminds me of another paper showing that one of the benefits of bilingualism in New Brunswick has been the attraction of certain industries to the province. For instance, the customer contact centre industry has done really well in New Brunswick because of its bilingual status. That's one area where you can see a benefit.

[*Translation*]

Mr. Antunes: When we look at economic growth — you talked about municipalities — that's very important. The drivers of economic growth are now in cities, and it's very important to examine that aspect. If we look at the sectors and industries that have done well over the past 10 years — I know we hear a lot about the manufacturing sector and the goods sector — but it's really the service sector where we've seen economic growth happening for the past decade or more. Further to restructuring,

[*Français*]

Je peux parler en français. On travaille ensemble; on a fait plusieurs recherches sur le bilinguisme, sur l'apport de la langue française à l'économie. C'est un aspect qui est très important. C'est un gain définitif que l'on voit pour les provinces qui sont bilingues, qui sont capables d'augmenter leur commerce avec ces pays. Ce n'est qu'un avantage du bilinguisme, bien sûr. Je dirais qu'une autre façon d'examiner cette relation, c'est de voir le capital humain dans ce qu'on appelle la fonction de production. Le capital humain, en parlant les deux langues, est augmenté grâce au bilinguisme. Il y a plusieurs liens statistiques : on voit que les gens bilingues ont un niveau d'éducation plus élevé. Cependant, si on prend simplement le bilinguisme, c'est un ajout au capital humain, au potentiel de l'économie, et cela amène une prospérité plus grande comparée à une région qui ne serait pas bilingue.

La présidente : Merci beaucoup. C'est fort intéressant. C'est certainement une perspective qui vient apporter une autre perspective aux travaux du comité.

La sénatrice Fortin-Duplessis : À tous les deux, soyez les bienvenus. Je constate que vous faites beaucoup plus que des prévisions économiques. Dans vos recherches et publications, vous englobez tous les facteurs socioéconomiques nécessaires pour qu'une ville devienne dynamique, prospère et attrayante pour attirer les nouveaux débouchés et la main-d'œuvre qualifiée. Qu'est-ce que vous avez remarqué chez les municipalités qui avaient une forte population bilingue; est-ce qu'il y avait des tendances particulières dans leur région? Y a-t-il un impact important sur les emplois qui sont créés, la moyenne des revenus et la stabilité des emplois?

[*Traduction*]

M. Arcand : Bien entendu, notre article portait sur les avantages d'un commerce accru. Il est aussi clair dans la documentation qu'au niveau individuel, comme le disait Pedro, l'apprentissage d'une langue seconde fait partie de l'accumulation de capital humain. Il est évident que les Canadiens qui parlent les deux langues ont tendance à gagner des salaires plus élevés.

Pour ce qui est de l'attrait, cela me rappelle un autre rapport qui illustre que l'un des avantages du bilinguisme au Nouveau-Brunswick est qu'il attirait certaines industries dans la province. Par exemple, le secteur des centres d'appels a très bien fonctionné au Nouveau-Brunswick grâce à son statut bilingue. C'est un domaine concret dans lequel on voit de réels avantages.

[*Français*]

M. Antunes : Quand on examine la croissance économique — vous avez parlé des villes —, c'est très important. Le moteur de la croissance économique se situe maintenant dans la ville. Il est très important d'examiner cet aspect. Si on s'arrête aussi aux secteurs et aux industries qui ont réussi au cours des 10 dernières années, je sais qu'on mentionne souvent le secteur manufacturier et le secteur des biens, mais c'est vraiment dans le secteur des services que se situe la croissance économique depuis 10 ans et plus. On a

the manufacturing sector has lost 500,000 to 600,000 jobs, but we've seen nearly equivalent gains in Canada's professional services sector. Those are well-paying jobs in what we call the knowledge economy. It comes back to the human capital component, and that includes French.

We examine the gains made in another document that we were asked to analyze, the one prepared by David Campbell and Pierre-Marcel Desjardins. They talk about the financial and insurance industries that have become established in New Brunswick thanks to bilingualism. The initiative came from entrepreneurs, themselves, who wanted access to that kind of skilled workforce in order to provide their services to the public. Where insurance companies made gains was in the external market, and the same is true of the financial sectors. This is a key economic driver for Canada. This is where we are competitive and where we have seen prosperity in recent years. It's important to make that clear and to be aware of that impact.

Senator Fortin-Duplessis: Thank you.

Senator Poirier: Thank you both for being here.

[English]

My first question is for Mr. Arcand. I'm curious: In the whole study we've heard a lot about French immersion, teaching our students and encouraging a second language or French to make sure that we can answer to a lot of the needs of Canadians in the workforce in the future. I'm from New Brunswick, so I'm from a province that's officially bilingual. I want to look more at the business industry sector. In your study, you mentioned the importance of it in trade and higher salaries. You mentioned three or four initiatives that would be key factors for people to encourage them to want to take that second language. Within government in New Brunswick, there is a lot within the system such that adults in the workforce have programs available to help them learn that second language.

Do you know if there has been any increase in the last 10 years or so within business and industry for companies to be able to offer that same initiative to their adult employees, specifically for going into more of a service sector than a manufacturing sector, like you were mentioning a while ago, to give another opportunity for an adult, maybe the second time around, to learn that second language?

Mr. Arcand: Our study didn't specifically go into that detail. From doing the study, I'm aware of research that shows that. Pedro mentioned that in the services sector, when you break down the data by industry, the importance of a common language increases as you move into a more complex industry. One thing we talk about at the Conference Board of Canada is that we

perdu de 500 000 à 600 000 emplois dans le secteur manufacturier dans le cadre de la restructuration, mais on a fait des gains presque équivalents au Canada dans le domaine des services professionnels. Ce sont des emplois bien payés et qui sont liés à ce qu'on appelle la « *knowledge economy* », ou l'économie du savoir. Pardonnez mon anglicisme, vous allez me prendre pour un Français. Cela revient à la capacité du capital humain, qui inclut le français.

Nous abordons les gains dans un autre document que l'on nous a demandé d'examiner, celui de MM. David Campbell et Pierre-Marcel Desjardins. Ils y parlent des industries de la finance et de l'assurance qui ont pris pied au Nouveau-Brunswick grâce au bilinguisme. L'initiative provient des entrepreneurs eux-mêmes qui désirent avoir accès à cette main-d'œuvre pour pouvoir offrir leurs services au public. Là où il y a eu des gains dans le cas des compagnies d'assurance, c'est dans le marché externe, de même que pour les secteurs financiers. Cela est très important comme moteur économique pour le Canada; c'est là que nous sommes compétitifs, que nous avons eu de la prospérité au cours des dernières années. Il faut clarifier cela, il faut être conscient de ces impacts.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Merci.

La sénatrice Poirier : Merci d'être ici tous les deux.

[Traduction]

Ma première question s'adresse à M. Arcand. Je suis curieux : tout au long de notre étude, nous avons longuement parlé de l'immersion française, de l'enseignement et de l'apprentissage d'une langue seconde ou du français pour nous assurer de pouvoir répondre à une bonne partie des besoins des Canadiens à l'avenir. Je viens du Nouveau-Brunswick, province qui est officiellement bilingue. Je souhaite me tourner vers le secteur des entreprises. Dans votre étude, vous parlez de son importance pour le commerce et pour gagner des salaires plus élevés. Vous avez parlé de trois ou quatre initiatives qui pourraient encourager les gens à apprendre une langue seconde. Or, au Nouveau-Brunswick, le gouvernement offre toutes sortes de programmes pour que les adultes sur le marché du travail puissent apprendre une langue seconde.

Savez-vous s'il y a eu une augmentation, ces 10 dernières années, dans le milieu des affaires ou de l'industrie pour permettre aux entreprises d'être en mesure d'offrir ce même genre d'initiative à leurs employés adultes, notamment ceux qui voudraient s'orienter vers le secteur des services plutôt que celui de la fabrication — comme vous l'avez mentionné plus tôt — afin de leur donner une deuxième chance d'acquérir une langue seconde?

M. Arcand : Notre étude n'entre pas dans ce niveau de détail. Je sais que des recherches donnent ce genre de chiffre. Pedro a dit que dans le secteur des services, lorsqu'on ventile les données par secteur, l'importance d'une langue commune augmente au fur et à mesure que le secteur gagne en complexité. Un des sujets dont on discute au Conference Board du Canada est qu'il faudrait se

should focus more on exporting services going forward. The empirical literature shows that the common language is even more important for the services sector. Communicating in a common language with another country becomes more important in the services sector than in the goods sector in our traditional industries. In that sense, yes, it's important; and it's going to be more important going forward that a bilingual workforce is there.

Senator Poirier: You're not aware if any of the companies or industries are doing it more today than they were 10 years ago or offering that.

Mr. Arcand: No, I do not.

Mr. Antunes: In general terms, I don't think we have been very good at guiding youth as to where the opportunities are in terms of employment prospects, et cetera. We have a workforce that is constrained in some parts of the country, in some regions and in some industries, yet we have an excess workforce of youth that aren't fitting into the labour market. Language may be part of that.

We listened a bit to the earlier panel. There was a lot of discussion about what motivates youth to do this. I'm not quite sure we're educating the youth in many ways, including their language skills.

In terms of professional language development for adults, I'm not sure if anything has changed there.

Senator Poirier: Is there anything that business or industry can do to help motivate youth to become bilingual by giving them information like you just gave us about salaries? Is there anything industry can do in the role of promoting it?

Mr. Antunes: I hate to pin this on industry. It is hard to know where the responsibility lies. I think industry would be motivated by the fact that they have a workforce that is restrained in terms of its growth. It's not because there are no new people coming into the workforce. It is because it is hard to replace the number of people retiring.

We know that 1.2 per cent of the workforce is retiring now on an annual basis. When we look at employment statistics saying that employment is growing by 1 per cent, behind that, another 1.2 per cent are leaving and have to be replaced.

Business is motivated to find qualified workers, but whether they're motivated on the language issue, I'm not sure. That would be part of that quality of the workforce piece.

The other question is this: Is business willing to invest today and wait three or four years for the worker to be qualified and to then be competing with other businesses to bring that worker in?

concentrer davantage sur l'exportation des services. Or, la documentation disponible montre que la langue commune est encore plus importante dans le secteur des services. La communication dans une langue commune avec un autre pays prend encore plus d'importance dans le secteur des services que dans le secteur des biens dans nos industries traditionnelles. En ce sens, certes, la langue commune est importante; et il sera encore plus important à l'avenir d'avoir une main-d'œuvre bilingue.

La sénatrice Poirier : Mais vous ne savez pas si les entreprises ou les industries offrent plus de cours de langue qu'il y a 10 ans.

M. Arcand : Non.

M. Antunes : En général, je crois que nous n'avons pas été très forts pour orienter les jeunes vers les perspectives d'emploi, et cetera. Nous avons une main-d'œuvre trop rare dans certaines parties du pays, dans certaines régions et dans certains secteurs, tandis que nous avons trop de jeunes qui n'arrivent pas à trouver leur place sur le marché du travail. C'est peut-être un problème de langue.

Nous avons entendu une partie du panel précédent. On a longuement discuté des motivations des jeunes. Je crois que nous négligeons l'éducation des jeunes de toutes sortes de façons, y compris en ce qui touche leurs compétences linguistiques.

En ce qui concerne le développement linguistique des adultes, je ne crois pas que la situation ait changé.

La sénatrice Poirier : Les employeurs ou le secteur privé peuvent-ils faire quoi que ce soit pour motiver les jeunes à devenir bilingues, par exemple en leur donnant de l'information sur la différence salariale? Y a-t-il quoi que ce soit que le secteur privé puisse faire pour promouvoir le bilinguisme?

M. Antunes : Je ne pense pas que l'industrie devrait être tenue responsable. Il est vraiment difficile de savoir qui devrait en être responsable. Je pense que le secteur privé devrait être motivé par le fait que sa main-d'œuvre est mal préparée pour la croissance. Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de nouveaux entrants dans le marché du travail, mais parce qu'il est difficile de remplacer le nombre de personnes qui partent à la retraite.

Nous savons que 1,2 p. 100 de la main-d'œuvre part à la retraite chaque année. Lorsqu'on regarde les statistiques sur l'emploi, on constate que l'emploi croît de 1 p. 100, et à cela s'ajoutent les 1,2 p. 100 de personnes qui doivent être remplacées pour cause de départ à la retraite.

Le secteur privé est motivé à trouver des travailleurs qualifiés, et je ne sais pas s'ils sont particulièrement motivés par le bilinguisme. Cela ferait partie de l'étude sur la qualité de la main-d'œuvre.

Autre question : les employeurs sont-ils disposés à investir aujourd'hui pour un retour sur l'investissement dans trois ou quatre ans seulement, le temps que leur employé se qualifie, et

It is a big investment for a company, and I'm not quite sure that they're willing to do that.

Senator Poirier: On your comments regarding the number of people leaving the industry, in recent months it was reported that for the first time in the history of New Brunswick there were more deaths than births last year. It's scary.

Mr. Antunes: In all the Atlantic provinces, that's the natural rate of increase. That is the other very real factor for the Atlantic provinces.

[*Translation*]

Senator Maltais: Good evening, gentlemen. Canada and the business community pay close attention to what the Conference Board of Canada has to say. I come from the business community and I know full well that, when the Conference Board of Canada issues an opinion, it means something.

I want to talk specifically about Quebec. It's the only province where the official language is French and the only province where more than 40 per cent of the population is bilingual. And the reason is quite simple. If people want to do business, they aren't going to do it with Saint-Pierre and Miquelon. They're going to deal with Ontario, the Maritime provinces, the New England border states, which are mostly English-speaking, even though it's always surprising to learn that French is spoken in those areas.

Business is changing. And the fact that the manufacturing sector has shed 500,000 to 600,000 jobs, as you mentioned, isn't unusual. Eventually, big industry has to modernize, and the population isn't decreasing; it's increasing.

The types of services you mentioned are the way of the future. Quebec, among others, provides services that are world renowned, such as aerospace, pharmacology, artistic creation and marketing.

The younger generations are increasingly moving towards the new markets opening up to them. We're getting ready to sign a free-trade agreement with the European Union. That doesn't really help us, though, since the language of the European Union is English. Although he is brilliant, the president will probably end up going crazy given the number of languages he has to deal with. I think the vast majority of Quebec's young people have understood that, despite the fact that reluctance persists in small pockets where nationalist ideology is strong, which we shouldn't even mention, because that isn't where the future lies.

Do you think that, over the next decade, the service industry will have to expand, potentially becoming an asset for the entire country?

ensuite faire concurrence à d'autres entreprises pour embaucher cet employé? C'est un lourd investissement pour une entreprise, et je ne crois pas qu'elle soit disposée à le faire.

La sénatrice Poirier : Concernant le nombre de personnes qui quittent le marché du travail, ces derniers mois, il a été dit que, pour la première fois de l'histoire du Nouveau-Brunswick, il y a eu plus de décès que de naissances l'année dernière. C'est effrayant.

M. Antunes : C'est le taux d'augmentation naturel pour l'ensemble des provinces de l'Atlantique. C'est l'autre facteur très réel pour les provinces de l'Atlantique.

[*Français*]

Le sénateur Maltais : Bienvenue, messieurs. Le Conference Board du Canada est un organisme très écouté au Canada et dans le monde des affaires. Je viens du monde des affaires, et je sais fort bien que, lorsque le Conference Board du Canada donne un avis, ce n'est pas négligeable.

Je vais parler particulièrement du Québec. C'est la seule province où la langue officielle est le français, mais c'est aussi la seule province dont au-delà de 40 p. 100 de la population est bilingue. La raison en est bien simple, si on veut faire du commerce, on ne le fera pas avec Saint-Pierre et Miquelon. On va le faire avec l'Ontario, avec les provinces maritimes, avec les États limitrophes de la Nouvelle-Angleterre, qui sont anglophones en très grande partie, quoique dans ces endroits, on est toujours surpris.

Le monde des affaires est un monde en ébullition et, lorsque vous avez dit plus tôt que nous avons perdu de 500 000 à 600 000 emplois dans le secteur des produits manufacturiers, je crois que c'est normal. La grande industrie doit un jour se moderniser, et la population ne diminue pas pour autant, elle augmente.

L'avenir se situe plutôt dans les types de services que vous avez nommés. Au Québec, entre autres, nous offrons des services reconnus à l'échelle internationale, comme l'aéronautique, la pharmacologie, la création artistique et le marketing.

Les nouvelles générations se dirigent de plus en plus vers les nouveaux créneaux qui s'offrent à eux. Nous nous apprêtons à signer un accord de libre-échange avec l'Union européenne. Cela ne nous aide pas vraiment, puisque la langue de l'Union européenne est l'anglais. Le président deviendra fou en raison du nombre de langues, malgré le fait qu'il soit brillant. Je crois que les jeunes du Québec l'ont compris dans une grande majorité, quoiqu'il y ait toujours des réticences au sein de petits bastions de nationalisme aigu dont on ne devrait même pas parler, parce que ce n'est pas là l'avenir.

Croyez-vous que, au cours des 10 prochaines années, l'industrie des services sera appelée à croître et qu'elle puisse devenir un atout pour le Canada?

Mr. Antunes: Absolutely. In fact, we believe it's a trend that will continue. It affects not just the sectors you mentioned, but also areas such as engineering, architecture, infrastructure and mining. We have a lot of skilled capacity in some traditional sectors. People often think of traditional industries such as mining and forestry as "old tech." But that isn't true. Those sectors attract considerable capital and are, in fact, "high-tech." The same goes for the manufacturing sector. Keep in mind that we can compete in the manufacturing sector. The sector doesn't have a huge workforce but, rather, one made up of experts in robotics and statistics who analyze production lines. That's the knowledge economy I was talking about.

Yes, that's where we can be competitive. You mentioned free trade with Europe. That agreement is different from the rest, because it's no longer a matter of removing and dismantling tariff barriers on goods; instead, the focus is on knowledge and opportunities to transfer knowledge and skills, having people whose skills are recognized in both regions so that they can work on service contracts in Europe. That's really the way of the future for Canada.

Senator Maltais: As far as Canada's free trade agreements with Europe, the U.S. and other countries are concerned, do you think it's an asset for Quebec when European multinationals set up offices in Montreal or Toronto, when French or German companies like ABB choose Quebec because they can work on cutting-edge technology in both languages?

Mr. Antunes: Yes, absolutely. Again, that isn't something we looked at specifically in our report.

As far as what you just said, there are many details we can add. That's actually what we call direct investment, and it's very important. We've done a lot of research on that showing linkages with Canadian productivity. When investment takes place, we learn from those investors from other countries. We, too, bring our knowledge to countries we do business with, enhancing our companies' competitiveness and productivity. The problem of productivity is well-known in Canada. We don't rank very high when it comes to productivity as compared with certain regions, the U.S., in particular. Those linkages are very important, and, yes, there are benefits there. Mr. Arcand spoke earlier about the importance of language and having a solid grasp of the language in high-tech, advanced and technical sectors. That is increasingly difficult. When you trade oil or wheat, it may not be that complicated, but when you're dealing with computers and aerospace, sharing a common language is important.

M. Antunes : Absolument. En fait, nous croyons que c'est une tendance qui se poursuivra. Il s'agit des secteurs que vous avez mentionnés, et d'autres secteurs comme l'ingénierie, l'architecture, les projets d'infrastructure et le secteur minier. Il y a des secteurs traditionnels dans lesquels nous sommes très compétents. Souvent, les gens pensent que ces anciens secteurs, comme le secteur minier et la foresterie, sont du « vieux-tech », mais ce n'est pas vrai. Ce sont des secteurs qui attirent beaucoup de capital et ce sont des secteurs « high-tech ». Il en est de même pour le secteur manufacturier. Il ne faut pas oublier qu'on peut concurrencer dans le secteur manufacturier. Cependant, ce n'est pas le secteur manufacturier qui est dense en matière de main-d'œuvre, mais plutôt le secteur manufacturier dont la main-d'œuvre est composée d'experts en robotique ou en statistique qui examinent les lignes de production. C'est l'économie du savoir, comme je l'ai mentionné.

Oui, c'est là qu'on peut concurrencer. Vous avez mentionné le libre-échange avec l'Europe. Cette entente de libre-échange est différente des autres, parce qu'il ne s'agit plus de barrières tarifaires sur les biens qui s'ouvrent et qui se démantèlent, mais bien des connaissances, de la possibilité de transférer le savoir-faire, des compétences des gens, d'avoir des gens dont les compétences sont reconnues dans les deux régions de sorte qu'on puisse travailler sur des contrats de service en Europe. C'est vraiment la voie de l'avenir pour le Canada.

Le sénateur Maltais : Avec l'entente de libre-échange Canada-Europe ou Canada-États-Unis ou avec d'autres pays, lorsqu'on voit arriver des bureaux de multinationales européennes qui s'installent soit à Montréal ou à Toronto, des entreprises françaises, des entreprises allemandes comme ABB, entre autres, qui choisissent le Québec, parce que la technologie de pointe peut se faire dans les deux langues, croyez-vous que ce soit un atout pour le Québec?

M. Antunes : Oui, absolument. Encore une fois, ce n'est pas une question qu'on a examinée précisément dans le rapport qu'on a fait.

Il y a beaucoup de nuances à faire dans vos propos. C'est en fait ce qu'on appelle l'investissement direct, et c'est très important. On a fait beaucoup de recherches à ce sujet qui démontrent les liens avec la productivité canadienne. Quand il y a de l'investissement, on apprend des investisseurs qui viennent d'autres pays. Nous apportons aussi nos connaissances dans d'autres pays de commerce, et nous sommes en mesure d'augmenter la compétitivité et la productivité de nos entreprises. Le problème de productivité est un problème qui est bien connu au Canada. Nous ne sommes pas très forts en matière de productivité par rapport à certaines régions, surtout les États-Unis. Ces liens sont très importants et, oui, il y a des bénéfices à dégager. M. Arcand a parlé tantôt de l'importance de la langue, de bien comprendre la langue dans des secteurs qui sont pointus, compliqués, techniques, et cetera. Cela devient de plus en plus difficile. Lorsqu'on échange du pétrole et du blé, peut-être que ce n'est pas aussi complexe, mais lorsqu'on parle d'informatique et d'aérospatial, il est important d'avoir une langue commune.

Senator Maltais: Thank you. That's very nice.

Senator Chapat: It's important to recognize French's contribution to Canada's economy. It's more than just significant; it's inevitable.

Gentlemen, how did you choose the indicators to measure the economic contribution of French to Canada? How did you determine which factors were more important? Then, I'd like to know how you went about your work. I find it fascinating.

Mr. Antunes: We examined different aspects, one of which being trade. That's the report Mr. Arcand spoke to you about.

Senator Chapat: Yes.

Mr. Antunes: In the past, we've done other studies on the contribution of francophone businesses and SMEs run by a francophone. The report really focuses on trade, and that's important. Mr. Arcand talked about a contribution that can be calculated in a variety of ways. It is clearly visible in the trade sector of bilingual provinces; the figure was \$3.3 billion.

We are able to measure that impact in quantitative terms, meaning, in a virtual world without bilingualism, we can estimate what the loss would be for a given region. It's very tough to compare a bilingual region with a unilingual region today. The analysis has to take all the other variables into account. We consider economics to be very science-based, a little less so than pure science, but it is still possible to control certain variables, as Mr. Arcand discussed, to isolate the impact of bilingualism.

Senator Chapat: First, you took into account small and medium-sized businesses, and second, you looked at small and medium-sized business success stories in French-speaking Canada, if you will. Was that the basis you used for your study?

Mr. Antunes: Yes. Another study was done as well. I don't have all the details with me, but, yes, it was more or less looking at those elements.

[English]

If you want to jump in, please do so.

[Translation]

That was another study that compared the economic strength of Canada's francophone community, domestically. The study looked at businesses and the people who work there to measure their contribution to Canada's economy.

Senator Chapat: Did you make any recommendations?

Mr. Antunes: In that case, a very analytical and quantitative approach was used. In the document we presented to you today, we identified the positive impact of bilingualism. The Conference

Le sénateur Maltais : Je vous remercie. C'est très gentil.

La sénatrice Chapat : Il est important de reconnaître la contribution économique du français au Canada. C'est plus qu'important. On ne peut pas faire autrement que d'y arriver.

Messieurs, comment avez-vous choisi les indicateurs pour mesurer la contribution économique du français au Canada? Comment êtes-vous arrivés à accorder la priorité à certains de ces indicateurs? Par la suite, comment avez-vous accompli votre travail? Cette question me fascine.

M. Antunes : Nous nous sommes penchés sur différents aspects. L'un d'eux concerne le commerce. C'est le rapport que M. Arcand vous a présenté.

La sénatrice Chapat : Oui.

M. Antunes : Nous avons aussi fait d'autres études, dans le passé, sur la contribution des entreprises francophones et des PME gérées par une personne francophone. Ce rapport porte vraiment sur le commerce, et c'est important. M. Arcand a parlé d'une contribution qu'on peut calculer selon différentes méthodes. On le voit clairement dans le secteur du commerce des provinces bilingues, le chiffre mentionné était de 3,3 milliards.

Nous sommes en mesure de quantifier ces impacts, à savoir dans un monde virtuel où il n'y aurait pas de bilinguisme, quelle serait la perte pour une région donnée. Il est très difficile de comparer une région bilingue à une région unilingue aujourd'hui. Il faut faire l'analyse en considérant toutes les autres variables. On se croit très scientifique en économie, et on l'est un peu moins qu'en sciences pures, mais il y a encore moyen de contrôler certaines variantes, comme M. Arcand l'a présenté, pour isoler l'impact du bilinguisme.

La sénatrice Chapat : Vous avez pris en considération les petites et moyennes entreprises et, deuxièmement, ces petites et moyennes entreprises qui ont été des histoires à succès en français au Canada, si je puis employer ce terme. Est-ce bien sur cette base que vous avez élaboré votre étude?

M. Antunes : Oui. Il y a aussi une autre étude. Je n'ai pas tous les détails avec moi, mais, effectivement, il s'agissait d'examiner un peu ces aspects.

[Traduction]

Si vous souhaitez intervenir, allez-y.

[Français]

C'était une autre étude qui comparait, en fait, la force économique domestique de la francophonie au Canada. Dans cette étude, on a examiné les entreprises et les gens qui y travaillent pour mesurer leur contribution à l'économie canadienne.

La sénatrice Chapat : Avez-vous fait des recommandations?

M. Antunes : Dans ce cas, on est très analytique et quantitatif. Dans le document que nous vous avons présenté aujourd'hui, nous constatons l'impact positif du bilinguisme. Le Conference

Board of Canada examines a domestic economy that isn't as strong as it was in the past. We look for ways to keep raising our quality of life and revenues. And one of the ways to keep growing our economy, wealth and revenues is through trade. Trade opens up a number of avenues. It also provides other opportunities. Some developing countries are experiencing very rapid growth, and they shouldn't be overlooked, regardless of whether they are French-speaking or not. It may be advisable to consider those countries with rapidly growing economies. Bilingualism is a significant part of that global opportunity.

Senator Chaput: If I were to ask you to identify a tangible measure to increase economic spinoff, would you be able to? A measure targeting youth, for example. Would you be able to give me a tangible measure?

Mr. Antunes: Growing bilingualism isn't easy, but if it could be done overnight, it would generate positive economic spinoff. Perhaps a faster or easier way to increase bilingualism and trade would be through immigration. We need workers and skills.

As far as bilingualism goes, it's hard to see the direct relationship because it's a long-term process. Earlier, we talked about the investment needed to encourage someone to speak French. It brings economic benefits, but it takes time and patience.

The Chair: I have a question that follows up on Senator Chaput's. Do you think employers are sufficiently aware of the findings of your study?

Mr. Antunes: Most of our clients are large businesses in Canada. We have good relationships with them and we keep them informed.

When it comes to trade, an area where we see a lot of spinoff, growth and potential is small and medium-sized businesses. Those entrepreneurs are usually in a race to stay in business, and they have a hard time. Do they have the time to stay as informed as large businesses? I wouldn't say so. Are they as aware of Mr. Arcand's recent report? I wouldn't say so. That's why we go to great lengths to raise awareness through media and committees. A number of our reports are available on our website for free. Our goal is to improve Canada by enhancing its ability to compete. We want our businesses to be successful on the world stage.

The Chair: I certainly encourage you to do more to get that information out there. The new Express Entry immigration system, for instance, places a lot of importance on the role of the employer in finding workers. If a bilingual workforce is deemed as having more value, small and medium-sized employers need to be made aware of that.

Board se penche sur une économie domestique qui est moins forte qu'elle ne l'a été dans le passé. Nous cherchons à trouver des moyens de continuer à augmenter notre qualité de vie et notre revenu. L'une des façons de continuer à faire croître notre économie, notre richesse et notre revenu, c'est le commerce. Il y a beaucoup d'avenues dans le commerce. D'autres opportunités se présentent aussi grâce au commerce. Certains pays en voie de développement connaissent une croissance très rapide, et il ne faut pas ignorer ces régions, qu'elles soient francophones ou non. Peut-être aurait-on avantage à considérer ces pays à forte croissance économique. Le bilinguisme est une partie importante de cette opportunité globale.

La sénatrice Chaput : Si je vous demandais de cerner une mesure concrète justement pour accroître les retombées économiques, serait-ce possible? Disons que l'on vise nos jeunes. Vous serait-il possible de me donner une mesure concrète?

M. Antunes : Augmenter le bilinguisme n'est pas facile à faire, mais si on le faisait, du jour au lendemain, on aurait des retombées économiques positives. Une façon peut-être plus rapide ou plus facile d'augmenter le bilinguisme et le commerce serait au moyen de l'immigration. On a besoin de travailleurs et de compétences.

En termes de bilinguisme, il est difficile de voir le lien direct, car la démarche est à long terme. On a parlé tantôt de l'investissement pour amener quelqu'un à parler français. Il y a des retombées, mais il faut du temps et de la patience.

La présidente : J'aurais une question complémentaire à celle de la sénatrice Chaput. Croyez-vous que les employeurs sont suffisamment informés, par exemple, des constatations de votre étude?

M. Antunes : La plupart de nos clients sont de grandes entreprises au Canada. Nos liens avec ces grosses entreprises sont bons, et nous les informons très bien.

En ce qui concerne le commerce, un secteur où l'on voit beaucoup de retombées, de croissance et de potentiel est celui des petites et moyennes entreprises. Ces entrepreneurs sont, en général, dans une course pour rester en affaires, et c'est très difficile. Ont-ils le temps de s'informer autant que les grosses entreprises? Je ne le crois pas. Sont-ils aussi informés quant au rapport que M. Arcand vient de produire? Je crois que non. C'est pourquoi nous déployons beaucoup d'efforts auprès des médias et des comités. Plusieurs de nos rapports sont disponibles gratuitement sur notre site web. Notre objectif est d'améliorer le Canada afin qu'il soit plus completif. Nous voulons que nos entreprises soient gagnantes à l'échelle mondiale.

La présidente : Je vous encourage certainement à faire davantage la promotion de ce type d'information. Par exemple, avec le nouveau système d'immigration Entrée express, on accorde beaucoup d'importance au rôle que devront jouer les employeurs pour trouver de la main-d'œuvre. Si on valorise davantage une main-d'œuvre bilingue pour le pays, il faut sensibiliser les employeurs des petites et moyennes entreprises.

Senator Chaput: I have a follow-up question. The study was commissioned by organizations, was it not? Or was it on your own initiative? I was under the impression that RDÉE Canada was connected to the study. Am I right?

[English]

Mr. Arcand: It was requested by three organizations, funded by three organizations, RDÉE Canada —

Senator Chaput: The report was given to them?

Mr. Arcand: Yes, they have it.

Senator Chaput: To me, they would or should have a responsibility to make the report known to their members or whatever, right?

Mr. Arcand: I assume they did that.

[Translation]

The Chair: I see that a similar study was also done in New Brunswick showing that proficiency in both languages benefits business. I believe that report, by New Brunswick's official languages commissioner, is more or less consistent with your report.

[English]

Senator McIntyre: First of all, I think it is important to note that the Conference Board of Canada has acknowledged the economic contribution of Canada's official languages in a number of ways over the years.

Mr. Arcand, you are the author of the study *Canada, Bilingualism and Trade*. Two years ago, the Conference Board of Canada presented your study to Industry Canada, RDÉE and so on. My question is a follow-up to Senator Chaput's question. Was your study well received?

Mr. Arcand: It appeared to be well received, yes.

Senator McIntyre: Have you had any feedback following the receipt of your study?

Mr. Arcand: Not specific feedback, but we had a launch event two years ago. It seemed to be well received, from what I gather. The report has been cited in other studies, even in a big economic report in France recently. It was good news, I guess. The funders would have a better idea about the life of the study after we presented it to them.

La sénatrice Chaput : J'ai une question supplémentaire. Cette étude a été commandée par des organismes, n'est-ce pas? Ou bien est-ce vous qui avez décidé de l'entamer? Je croyais que le Réseau de développement économique et d'employabilité du Canada avait un lien avec cette étude. Ai-je raison?

[Traduction]

M. Arcand : Cette étude a été demandée et financée par trois organisations, RDÉE Canada...

La sénatrice Chaput : Ce rapport leur a été remis?

M. Arcand : Oui, ils l'ont reçu.

La sénatrice Chaput : Il me semble qu'ils ont ou qu'ils devraient avoir la responsabilité de faire connaître le rapport à leurs membres, n'est-ce pas?

M. Arcand : Je présume que c'est ce qu'ils ont fait.

[Français]

La présidente : Je note qu'une étude a été faite également au Nouveau-Brunswick à cet effet, dans laquelle on a déterminé que la connaissance de deux langues est bonne pour les affaires. Je crois que ce rapport de la commissaire aux langues officielles du Nouveau-Brunswick va un peu dans le même sens que votre rapport.

[Traduction]

Le sénateur McIntyre : Premièrement, je pense qu'il est important de faire remarquer que le Conference Board du Canada a reconnu l'apport économique des deux langues officielles du Canada d'un certain nombre de façons au fil des ans.

Monsieur Arcand, vous êtes l'auteur de l'étude intitulée *Le Canada, le bilinguisme et le commerce*. Il y a deux ans, le Conference Board du Canada avait présenté votre étude à Industrie Canada, au RDÉE, et cetera. Ma question donne suite à celle de la sénatrice Chaput : votre étude a-t-elle été bien accueillie?

M. Arcand : Elle semble avoir été bien accueillie, oui.

Le sénateur McIntyre : Avez-vous eu de la rétroaction après l'avoir publiée?

M. Arcand : Non, pas de rétroaction précise, mais nous avons organisé un événement de lancement voilà deux ans. Le rapport semble avoir été bien accueilli, d'après les échos que j'en ai eus. Il a même été cité dans d'autres études, dont un rapport économique important en France dernièrement. C'était une bonne nouvelle, j'imagine. Les bailleurs de fonds auraient une meilleure idée de la durée de vie de cette étude après que nous la leur aurions présentée.

[Translation]

Senator McIntyre: It is true that for my province, New Brunswick, and for Quebec, for instance, French stimulates trade with French-language countries. Bilingualism increases bilateral trade. It is true that speaking the same language stimulates trade.

However, beyond all that, it seems to me that the economic contribution of French spills over beyond the borders of the francophone space. From that perspective, would you agree that French also contributes to our national and cultural identity, Mr. Antunes?

Mr. Antunes: Yes, of course. Our science — I always refer to it as a science — is very imperfect, as we capture and quantify what we can. The results are always expressed in dollars, and often this exposes us to criticism. In most of our studies we mention that there are other benefits beyond what can be captured in our models and analyses.

Of course, French is a part of our identity and our culture and we are proud of it. Economists attempt to measure what we call “utility”, that is to say the well-being of the consumer. There are a lot of intangible variables that come into play. In my experience I think that French and pride in the two languages are very important to those who have taken the time and made the effort to learn the second language.

The Chair: Are there any other questions from senators? Gentlemen, did you want to add other comments that have not been expressed as questions?

Mr. Antunes: I might mention something. In other meetings the attraction the two languages hold for students was discussed. We examined the impact on what we call the export of services, that is to say what occurs when a student from another country comes to Canada to study in our universities, who lack for students. Perhaps you are aware of this: most universities are looking for students. So their arrival has that impact; they fill a space in one of our educational institutions and this is very advantageous.

However, there are also other important indirect spinoffs from these events. That is something else we did not discuss. The economic spinoffs generated by international students have very strong multipliers that are very important for our country.

Senator McIntyre: With your permission, I would have one more question. Last month another study was published in New Brunswick entitled *Two Languages: It's Good for Business*. The study was carried out for the Commissioner of Official Languages for New Brunswick. The study showed the economic advantages of bilingualism in New Brunswick. Are you aware of that study?

Mr. Antunes: Yes, in fact, I often worked with Mr. David Campbell. Yes, we are aware of this study.

[Français]

Le sénateur McIntyre : Il est vrai que la connaissance du français stimule le commerce avec les pays francophones, par exemple au Nouveau-Brunswick, ma province, et au Québec. Le bilinguisme accroît les échanges commerciaux bilatéraux. Il est vrai que parler la même langue stimule le commerce.

Cependant, au-delà de tout cela, il me semble que la contribution économique du français dépasse les frontières de l'espace francophone. Gardant cela en tête, seriez-vous d'accord avec moi pour dire que le français contribue aussi à notre identité culturelle et nationale, monsieur Antunes?

M. Antunes : Oui, bien sûr. On a une science — j'y réfère toujours comme étant une science —, qui est très imparfaite, car on capte et on quantifie ce qu'on peut. Les résultats sont toujours présentés en dollars et, souvent, on se prête à des critiques. Dans la plupart de nos études, nous mentionnons qu'il y a d'autres bénéfices au-delà de ce qu'on peut capter dans nos modèles et dans nos analyses.

Bien sûr, le français fait partie de notre identité et de notre culture, et je pense que nous en tirons une certaine fierté. En économique, on essaie de mesurer ce qu'on appelle « *utility* », c'est-à-dire le bien-être du consommateur. Il y a beaucoup de variables intangibles qui jouent là-dedans. D'après mon expérience, je pense que le français et la fierté des deux langues sont très importants pour ceux qui ont pris le temps et ont fait l'effort de l'apprendre.

La présidente : Est-ce qu'il y a d'autres questions de la part des sénateurs? Messieurs, voudriez-vous ajouter d'autres commentaires qui n'ont pas été posés en tant que question?

M. Antunes : Je pourrais mentionner quelque chose. Dans les autres réunions, on a parlé de l'attrait des deux langues pour les étudiants. On a examiné l'impact sur ce qu'on appelle une exportation de services, c'est-à-dire lorsqu'un étudiant d'un autre pays vient au Canada pour étudier dans nos universités, qui manquent d'étudiants. Vous en êtes peut-être au courant : la plupart des universités cherchent des étudiants. Il y a cet impact de combler une place dans l'une de nos institutions éducatives qui est très avantageux.

Cependant, il y a aussi des retombées indirectes importantes de ces échanges-là. C'est une autre chose dont on n'a pas discuté. Les retombées économiques générées par les étudiants internationaux ont des multiplicateurs très forts, très importants pour le pays.

Le sénateur McIntyre : Avec votre permission, j'aurais une autre question. Le mois dernier, une autre étude a paru au Nouveau-Brunswick, intitulée *Deux langues, c'est bon pour les affaires*, une étude réalisée pour la commissaire aux langues officielles du Nouveau-Brunswick. L'étude a illustré les avantages économiques du bilinguisme au Nouveau-Brunswick. Est-ce que vous êtes au courant de cette étude?

M. Antunes : Oui, en fait, j'ai souvent travaillé avec monsieur David Campbell. Oui, on est au courant de l'étude.

Senator McIntyre: That study follows in the footsteps of your study to some extent.

Mr. Antunes: It does not quantify all of the aspects, but it sheds some light on other areas besides trade. In that study they do discuss trade, as well as the interprovincial benefits — not only international trade, but interprovincial trade as well. Moreover, they discuss the intangibles, such as like the potential effects of the presence of foreign students, and the immigration potential. That is similar to Mr. Arcand's work as well. A city or a region that is diverse tends to attract immigration and that is important.

We agree. The matter involves aspects that have not necessarily been quantified but which provide a broader perspective. This adds to the debate.

Senator McIntyre: The study shows that bilingualism facilitates trade links and tourist activities.

Mr. Antunes: Absolutely, yes. The study discusses Quebec tourism at length. It must be understood that even if we increase bilingualism everywhere, Quebec can only provide so many tourists per year. If we can attract tourists from other countries such as France, I think that Quebec and New Brunswick also have these links.

The Chair: Finally, on behalf of the committee, I want to thank Mr. Arcand and Mr. Antunes. Thank you for having shared your expertise and your experience with us, and for having carried out this very important study. Honourable senators, we are going to meet in camera for just a few minutes.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Monday, May 4, 2015

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5:00 p.m. to consider the government response, dated October 23, 2014, to the third report of the Standing Senate Committee on Official Languages entitled: *CBC/Radio-Canada's Language Obligations, Communities Want to See Themselves and Be Heard Coast to Coast!*, tabled in the Senate on April 8, 2014. The committee is also meeting in order to continue its study on the application of the Official Languages Act and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the act.

Senator Claudette Tardif (Chair) in the chair.

[Translation]

The Chair: Honourable senators, I now call this meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages to order. My name is Claudette Tardif, I am a senator from Alberta, and I am the chair of this committee. I would ask the senators to introduce themselves, beginning to my left.

Senator Seidman: Good evening; Judith Seidman, Montreal, Quebec.

Le sénateur McIntyre : Donc, l'étude emboîte un peu le pas à votre étude.

M. Antunes : Elle ne quantifie pas tous les aspects, mais elle en illumine d'autres que le commerce. Dans cette étude, on parle effectivement du commerce. On parle aussi du bénéfice interprovincial; non seulement du commerce international, mais du commerce interprovincial également. De plus, il est question aussi de ces intangibles, comme les étudiants qui viennent étudier ici, et le potentiel d'immigration. C'est un peu le travail que M. Arcand a fait aussi. Une ville ou une région qui est diverse a tendance à être attrayante pour l'immigration. Cela est important.

On est d'accord. La question touche à des aspects qu'on n'a pas nécessairement quantifiés, mais qui donnent une perspective plus large. Cela ajoute au débat.

Le sénateur McIntyre : L'étude a démontré que le bilinguisme facilite les liens commerciaux et les activités touristiques.

M. Antunes : Absolument, oui. L'étude parle beaucoup du tourisme avec le Québec. Il faut comprendre que si on augmente le bilinguisme un peu partout, le Québec ne peut que fournir tant de touristes par année. Si on est en mesure d'aller chercher des touristes d'autres pays, telle la France, je pense qu'au Québec et au Nouveau-Brunswick, on a aussi ces liens.

La présidente : Enfin, je tiens, au nom du comité, à remercier MM. Arcand et Antunes. Merci d'avoir partagé votre expertise et votre expérience avec nous et d'avoir réalisé cette étude si importante. Honorables sénateurs, nous allons nous réunir à huis clos pendant quelques minutes seulement.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le lundi 4 mai 2015

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, pour étudier la réponse du gouvernement, datée du 23 octobre 2014, au troisième rapport du Comité sénatorial permanent des langues officielles intitulé *Les obligations linguistiques de CBC/Radio-Canada, Les communautés veulent se voir et s'entendre d'un océan à l'autre!*, déposé au Sénat le 8 avril 2014. Le comité se réunit également pour poursuivre son étude sur l'application de la Loi sur les langues officielles ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi.

La sénatrice Claudette Tardif (présidente) occupe le fauteuil.

[Français]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare cette séance du Comité sénatorial permanent des langues officielles ouverte. Je m'appelle Claudette Tardif, sénatrice de l'Alberta, et je suis la présidente de ce comité. Je demanderais aux sénateurs de se présenter, en commençant à ma gauche.

La sénatrice Seidman : Bonjour, Judith Seidman, de Montréal, au Québec.

Senator Fortin-Duplessis: Good evening; Suzanne Fortin-Duplessis, Quebec City, deputy chair of the committee.

Senator McIntyre: Good evening, Paul McIntyre, New Brunswick.

Senator Maltais: Good evening; my name is Ghislain Maltais, and I am a senator from Quebec.

Senator Chaput: Good evening, Maria Chaput from Manitoba.

The Chair: The purpose of today's meeting is to follow up with senior executives from CBC/Radio-Canada on the report tabled by this committee last year, entitled: *CBC/Radio-Canada's Language Obligations, Communities Want to See Themselves and Be Heard Coast to Coast!*

This study took place over approximately two years and contains 12 recommendations. The Government of Canada tabled its response to the report in the Senate on October 23, 2014 and CBC/Radio-Canada's board sent us its response on December 30, 2014.

Our witnesses during the first half of this meeting are from the Canadian Broadcasting Corporation. I would like to welcome Louis Lalande, Executive Vice-President, French Services, and Patricia Pleszczynska, Executive Director, Regional Services and ICI Radio-Canada Première, and Shelagh Kinch, Managing Director of English Services in Quebec.

I would ask Mr. Lalande to make his opening remarks. Following that, senators will ask their questions.

Louis Lalande, Executive Vice-President, French Services, Canadian Broadcasting Corporation: Thank you, senators, and good evening. I would like to begin by thanking you for your invitation.

We read the committee's report and its recommendations on CBC/Radio-Canada's services to official language minorities in this country very closely.

Official language minority communities want to see themselves, hear themselves, and read about themselves, over the public broadcaster's airwaves. That was one of the conclusions your study reached. It is also something we firmly believe in, and we work very hard on a daily basis in order to meet our viewers' expectations.

[English]

Of course, as an arm's-length Crown corporation, we must pursue those goals in accordance with our mandate under the Broadcasting Act and in consultation with the broadcast regulator, the CRTC.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Bonjour, Suzanne Fortin-Duplessis, de la ville de Québec, vice-présidente du comité.

Le sénateur McIntyre : Bonjour, Paul McIntyre, du Nouveau-Brunswick.

Le sénateur Maltais : Bonjour, je m'appelle Ghislain Maltais, sénateur du Québec.

La sénatrice Chaput : Bonjour, Maria Chaput, du Manitoba.

La présidente : La réunion d'aujourd'hui vise à effectuer un suivi auprès de membres de la haute direction de Radio-Canada quant au rapport déposé l'an dernier par notre comité, intitulé *Les obligations linguistiques de CBC/Radio-Canada, Les communautés veulent se voir et s'entendre d'un océan à l'autre!*

Cette étude s'est échelonnée sur environ deux ans et contient 12 recommandations. Le gouvernement du Canada a déposé au Sénat ses commentaires sur le rapport le 23 octobre 2014, et le Conseil d'administration de la SRC nous a envoyé ses commentaires le 30 décembre 2014.

Nos témoins, pour la première partie de la réunion, proviennent de la Société Radio-Canada. J'aimerais souhaiter la bienvenue à M. Louis Lalande, vice-président principal des Services français, à Mme Patricia Pleszczynska, directrice générale des Services régionaux et d'ICI Radio-Canada Première, et Mme Shelagh Kinch, directrice principale des Services anglais au Québec.

J'aimerais inviter M. Lalande à faire sa présentation. Par la suite, les sénateurs vous poseront des questions.

Louis Lalande, vice-président principal des Services français, Radio-Canada : Mesdames les sénatrices, messieurs les sénateurs, bonjour. Je voudrais tout d'abord vous remercier de votre invitation.

Nous avons lu avec beaucoup d'attention le rapport du comité et ses recommandations sur les services offerts par CBC/Radio-Canada aux minorités de langues officielles au pays.

Les communautés de langue officielle en situation minoritaire veulent se voir, s'entendre et se lire sur les ondes du radiodiffuseur public. C'est l'une des conclusions tirées de votre étude. C'est aussi une chose à laquelle nous croyons fermement, et nous travaillons très fort quotidiennement pour répondre aux attentes de nos auditoires.

[Traduction]

Bien entendu, à titre de société d'État indépendante, nous devons atteindre ces objectifs conformément au mandat qui est le nôtre en vertu de la Loi sur la radiodiffusion et en consultation avec le CRTC, l'organisme de réglementation de la radiodiffusion.

[Translation]

This arm's length nature is at the heart of our DNA as a public broadcaster. In your report, you also paid close attention to the consultations we have held with communities. Before answering your questions, we thought it would be relevant and interesting to share our experience to date with you.

Since September 1, 2013, we have been holding consultations with the anglophone community in Quebec and francophone communities in Western and northern Canadian regions, Ontario and, last Wednesday, in the Maritimes. The public meetings alone involved approximately 440 individuals in the west and the north, 200 in Ontario and 500 in the Maritimes, the vast majority of whom participated online.

Among French-speaking communities, the concerns raised during these consultations are similar to those heard in other fora. People are aware of Radio-Canada's financial situation and the limitations that it imposes, and they continue to express serious concerns about this.

They also recognize the need for Radio-Canada to adapt to francophones' emerging media consumption habits. What is more, many people are encouraging us to further expand our digital offering, especially in the regions. Digital is seen as one of the vehicles for reaching young francophones — an audience, we were told, that needs to be among our priorities as a public broadcaster.

Finally, they reiterated their desire to see and hear themselves more often on our network programming.

Based on what we heard during these consultations, and also during the many formal and informal discussions held over the years with community representatives, we have adjusted our offering in a variety of ways.

Let's start with our *Raconter le pays* approach, which Michel Cormier, our executive director of news and current affairs, spoke to you about during our appearance in December 2013. You will recall that this is about giving greater national resonance to local stories and showing how national issues play out in communities across the country. Over two years, we produced many reports and special features that fulfil these objectives. Our in-depth multiplatform feature on retirement in Canada, comparing the situations in Alberta, Ontario, Quebec and New Brunswick, is one example. "La semaine verte" also reported on the free market and farm land in Saskatchewan, by comparing their situation with other provinces.

[Français]

Cette indépendance est au cœur de notre ADN de diffuseur public. Dans votre rapport, vous accordez aussi un intérêt marqué aux consultations que nous menons auprès des communautés. Avant de répondre à vos questions, nous avons pensé qu'il serait pertinent et intéressant de vous faire part de notre expérience jusqu'à maintenant.

Depuis le 1^{er} septembre 2013, nous avons mené des consultations auprès de la communauté anglophone du Québec et des communautés francophones dans les régions de l'Ouest canadien et du Nord, de l'Ontario et, mercredi dernier, de l'Atlantique. Les assemblées publiques à elles seules ont réuni près de 440 personnes dans l'Ouest et le Nord, 200 personnes pour l'Ontario et 500 personnes pour l'Atlantique, dont la très grande majorité a participé en ligne.

Du côté francophone, les préoccupations qui ressortent de ces consultations rejoignent sur plusieurs points ce que nous avons entendu dans d'autres instances. On reconnaît la situation financière de Radio-Canada et les contraintes que cela impose, ce qui continue d'ailleurs de soulever de vives inquiétudes.

On reconnaît également la nécessité pour Radio-Canada de s'adapter aux nouvelles habitudes de consommation média des francophones. D'ailleurs, plusieurs personnes nous incitent à développer davantage notre offre numérique, particulièrement au niveau régional. Le numérique est également présenté comme l'une des pistes pour rejoindre les jeunes francophones, qui regroupent l'un des publics qui doivent faire partie des priorités du diffuseur public, selon les participants.

Enfin, ils ont réitéré leur volonté de se voir et de s'entendre davantage au sein de nos programmations nationales.

À la lumière de ce que nous avons entendu lors de ces consultations, mais aussi dans le cadre des nombreux échanges formels et informels que nous avons avec les représentants des communautés depuis plusieurs années, nous avons ajusté notre offre de différentes façons.

Prenons notre approche *Raconter le pays*, dont Michel Cormier, notre directeur général de l'information, vous a parlé lors de notre comparution en décembre 2013. Vous vous souviendrez que cette approche vise à donner une plus grande résonance nationale à des sujets locaux et à démontrer comment les enjeux nationaux peuvent s'incarner dans les différentes régions du pays. En deux ans, nous avons produit de nombreux reportages et dossiers spéciaux qui répondent à ces objectifs. Par exemple, nous avons présenté un grand dossier multiplateforme sur les retraites au Canada, en comparant les situations de l'Alberta, de l'Ontario, du Québec et du Nouveau-Brunswick. *La semaine verte* a aussi traité du libre-échange et de la propriété agricole en Saskatchewan, en comparant, entre autres, la situation en Saskatchewan avec celle des autres provinces.

These are just two examples, but they illustrate the tangible benefits of this approach. In addition, our “De bonjour à bonne nuit” regional news strategy strives to be with Canadians from morning to night by providing local news rooted in the community, in the moment, and across all platforms.

With this in mind, we began overhauling our regional websites last fall. These sites now deliver a continuous feed of local and regional news, in a format that adjusts to all screen sizes, desktops, smart phones and tablets alike.

The Ottawa-Gatineau site was one of the first to switch to the new format, and really proved its worth during the shooting last October. The amount of positive feedback that we have received from residents speaks to this. This overhaul of our regional sites aligns with the regional strategy that we presented in December with our CBC colleagues. Part of the strategy involves redeploying our resources to maintain a news presence throughout the day, with emphasis on digital and mobile, as well as social networks. Patricia can fill you in during the question period.

[English]

Last February, we also held a public consultation with members of the English-speaking community in Quebec. It was a public live-streamed event where over 1,000 participants, on-site and online, tuned in on the discussions around how can CBC best use mobile, Web, TV and radio to tell stories, to exchange and to engage with the 1 million English speakers who live in Quebec. What we heard in that consultation was strong support for CBC and a desire to ensure that CBC continues to be there for the English-speaking audience.

On October 22, 2014, Shelagh Kinch, Managing Director, CBC Quebec, and Hubert Lacroix, President and CEO of CBC/Radio-Canada, met with 10 members of the English-speaking community in Quebec to discuss Strategy 2020.

Representatives from the Black Community Resource Centre, CEDEC, Concordia University, Notman House, Quebec Community Groups Network, English Language Arts Network and independent producers attended. As a result of this meeting, CBC Montreal then went on to host CBC/Radio-Canada’s first ever “hackathon” called #HackingCBCMTL.

A hackathon is an open and collaborative event where people with both technical and non-technical expertise get together and find creative solutions to various problems using technology.

Ce ne sont là que deux exemples, mais qui illustrent concrètement les retombées de cette approche. Aussi, notre stratégie d’information régionale «De bonjour à bonne nuit» vise justement à accompagner les citoyens du matin au soir en leur offrant une information locale ancrée dans la communauté, dans le moment présent, et ce, sur toutes les plateformes.

Dans cet esprit, nous avons amorcé, l’automne dernier, la refonte de nos sites web régionaux. Ces derniers offrent maintenant des informations locales et régionales en fil continu, dans un format adaptable à tous les écrans, de l’ordinateur au téléphone intelligent, en passant par les tablettes numériques.

Le site d’Ottawa-Gatineau, par exemple, a été l’un des premiers à passer au nouveau format et a démontré toute sa pertinence lors de la fusillade d’octobre dernier. Les nombreux commentaires d’appréciation que nous avons reçus de la part des citoyens à ce propos nous le confirment. Cette refonte de nos sites régionaux s’inscrit dans la stratégie régionale que nous avons présentée en décembre dernier avec nos collègues de la CBC. Cette stratégie vise, entre autres, à moduler nos ressources afin que nous puissions être présents dans le domaine de l’information toute la journée, notamment sur les plateformes numériques et mobiles, ainsi que sur les réseaux sociaux. Patricia pourra d’ailleurs vous en parler davantage pendant la période des questions.

[Traduction]

En février dernier, nous avons aussi organisé une consultation publique auprès des membres de la communauté anglophone du Québec. C’était un événement public, diffusé en direct sur le Web, et auquel plus de 1 000 personnes ont participé, que ce soit en personne ou en ligne, afin de suivre les discussions concernant la façon dont Radio-Canada peut mieux se servir des services mobiles, des services web, de la télévision et de la radio afin de diffuser des nouvelles, de communiquer et d’entrer en contact avec le million d’anglophones qui vit au Québec. Ce que l’on a entendu au cours de cette consultation, c’est que Radio-Canada jouit d’un fort appui et qu’on souhaite que Radio-Canada continue à être là pour son auditoire anglophone.

Le 22 octobre 2014, Shelagh Kinch, directrice de Radio-Canada Québec, et Hubert Lacroix, président-directeur général de CBC/Radio-Canada, ont rencontré 10 membres de la communauté anglophone du Québec afin de discuter de la stratégie 2020.

Des représentants du Centre de ressources de la communauté noire, du CEDEC, de l’Université Concordia, de Notman House, du Québec Community Group Network, de l’English Language Arts Network ainsi que des producteurs indépendants y ont participé. À la suite de cette réunion, Radio-Canada Montréal a organisé le tout premier hackathon de CBC/Radio-Canada intitulé #HackingCBCMTL.

Un hackathon est un événement ouvert et collaboratif où se rassemblent des gens ayant ou non une expertise technique afin de trouver des solutions novatrices à divers problèmes à l’aide de la

Over the course of a weekend, we hosted nearly 50 developers and designers, and engaged media consumers who came and worked on their ideas with our journalists at CBC Montreal.

Bringing that thinking into CBC is incredibly important, especially when engaging with a younger, more digital audience. In fall 2015, as part of CBC/Radio-Canada's 2020 Strategy, CBC Quebec will strengthen existing desktop and mobile services, seven days a week, 18 hours a day.

[Translation]

Whether it is through informal discussions or more formal meetings such as these consultations, we maintain an ongoing dialogue with the members of linguistic minority communities, as well as with the associations and institutions that represent them. These discussions allow us to stay attuned to communities' needs and adjust our offering where we can and when it makes sense to do so. In 2014 alone, we held over 100 meetings with representatives from English and French-speaking minority communities across the country.

More broadly, our commitment to linguistic communities as public broadcaster is clear. *A Space For Us All*, the strategic plan that CBC/Radio-Canada launched last June, makes regional services a priority for us once again. The plan is modernizing our services for the future, while allowing us to continue fulfilling our conditions of licence and our obligations as public broadcaster.

The recently announced regional strategy was to be developed jointly by CBC and Radio-Canada, and aligns with the objective of this plan. Once fully implemented, the strategy will allow us to maintain a strong regional offering at lower cost, one that is tailored to the media consumption patterns of our audiences, including anglophones and francophones living in minority language communities. I can assure you that we will continue to meet with communities throughout the rollout of our strategy.

We are now pleased to take your questions.

The Chair: Thank you, Mr. Lalande. The first question will be asked by the deputy chair of this committee, Senator Fortin-Duplessis.

Senator Fortin-Duplessis: Welcome. Mr. Lalande, I would like to ask you a question that dates back to 2013. At the time, when you appeared before our committee, I asked you a question regarding the number of complaints related to Part VII of the Official Languages Act.

technologie. Pendant toute une fin de semaine, nous avons reçu près de 50 développeurs et concepteurs et avons mobilisé des consommateurs de médias qui sont venus travailler sur leurs idées avec des journalistes de Radio-Canada Montréal.

Il est d'autant plus important d'intégrer cette réflexion à Radio-Canada qu'on s'adresse à un auditoire plus jeune, plus versé dans le numérique. À l'automne 2015, dans le cadre de la stratégie 2020 de CBC/Radio-Canada, Radio-Canada Québec renforcera ses services sur ordinateur et mobile, sept jours par semaine, 18 heures par jour.

[Français]

Qu'il s'agisse d'échanges informels ou de rencontres plus formelles, comme ces consultations, nous entretenons un dialogue constant avec les membres des communautés linguistiques minoritaires ainsi qu'avec les associations et les institutions qui les représentent. Ces échanges nous permettent de rester au diapason des communautés et d'ajuster notre offre lorsqu'il est possible et pertinent de le faire. En 2014 seulement, nous avons fait plus d'une centaine de rencontres avec les représentants des communautés linguistiques minoritaires francophone et anglophone partout au pays.

Plus largement, notre engagement envers les communautés linguistiques à titre de diffuseur public est clair. *Un espace pour nous tous*, le plan stratégique que CBC/Radio-Canada a lancé en juin dernier, place encore une fois l'offre régionale parmi les priorités du diffuseur public. Ce plan vise à moderniser nos services pour l'avenir tout en nous permettant de continuer à respecter nos conditions de licence et nos obligations à titre de diffuseur public.

La stratégie régionale annoncée récemment est développée en fonction d'une étroite collaboration entre la CBC et Radio-Canada, et elle s'appuie sur les objectifs de ce plan. À terme, cette stratégie nous permettra de maintenir une présence et une offre régionale à moindres coûts, adaptée aux nouvelles habitudes de consommation des médias de nos auditoires, y compris les francophones et les anglophones qui vivent en milieu minoritaire. Je puis vous assurer que nous comptons poursuivre nos rencontres avec les communautés tout au long de la mise en œuvre de notre stratégie.

Nous sommes maintenant prêts à répondre à vos questions.

La présidente : Je vous remercie, monsieur Lalande. La première question sera posée par la vice-présidente du comité, madame la sénatrice Fortin-Duplessis.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Je vous souhaite tous la bienvenue. Monsieur Lalande, j'aimerais vous poser une question qui concerne votre déplacement en 2013. Lors de votre comparution devant notre comité, à cette date, je vous avais posé une question sur le nombre de plaintes liées à la mise en œuvre de la partie VII de la Loi sur les langues officielles.

At that time, Radio-Canada was the institution that had been the subject of the greatest number of complaints. You responded that the vast majority of the complaints were related to a specific incident regarding Windsor. The number of complaints was minimal compared to other federal institutions. Since your appearance at the time, have you noticed any changes that you think you should tell us about? Perhaps I will ask you my second question right away: do you think there has been any progress since then?

Mr. Lalande: Yes, we have made progress. I will ask Patricia to describe in greater detail the lessons we learned from the repeated complaints in the case of Windsor. From Radio-Canada's perspective, this episode turned out to be extremely helpful in terms of how to work with communities. In fact, our current consultation process was based to a considerable degree on the work that was done with the community of Windsor to improve the service. I am very proud of our work. It was an unfortunate episode, especially for the community of Windsor. However, we can now see what was achieved and how this helped the way in which we work with communities.

Patricia Pleszczynska, Executive Director, Regional Services and ICI Radio-Canada Première, Canadian Broadcasting Corporation: The impact of budget cuts on programming in the community of Windsor was the most difficult experience. This community knew how important a minimum level of radio programming was in order to ensure its survival and to ensure the involvement of youth in the francophone community.

Since then, we have taken several steps in the Windsor region to rebuild our relationship with the community. In fact, the new director for Ontario, Rob Renaud, is working to establish close ties with the community and to listen to their concerns. Obviously our programming has been reinstated or replaced, but not to the same extent as before. Our budget is no longer what it was in 2009. We have taken into account certain priorities. The morning program between 6 a.m. and 9 a.m. was reinstated. The transition has been gradual. We started with five hours a week, increased that to ten, and now we are at fifteen hours per week. Therefore, we now offer full a morning program as well as news bulletins up until 1:00 p.m. The Windsor community seems satisfied with these steps and we maintain close ties with the community in order to make sure it is well served. Furthermore, over the next few months, our equipment and buildings will be refurbished in order to ensure our lasting presence in the region.

We have also learned from this experience which, as Louis said, was quite painful for the community, and also for the Canadian Broadcasting Corporation and its regional services. Whenever we have had to consider changes to our regional programming, we have held consultations. During the past year, in certain regions, we announced changes to our televised programming related to

Radio-Canada était à ce moment-là l'institution qui avait accumulé le plus grand nombre de plaintes. Vous m'avez répondu que la très vaste majorité des plaintes étaient liées à un épisode particulier qui concerne Windsor. Le nombre de plaintes était minime par rapport à d'autres institutions fédérales. Depuis votre comparution, avez-vous remarqué des changements que vous jugez important de nous rapporter? Peut-être que je peux poser une deuxième question tout de suite : croyez-vous qu'il y a eu des progrès depuis?

M. Lalande : Je suis en mesure de vous dire oui. Nous avons réalisé des progrès. J'aimerais inviter Patricia à nous expliquer un peu plus en détail les leçons que nous avons tirées de l'épisode des plaintes répétées en ce qui concerne Windsor. Pour Radio-Canada, cela a été un épisode extrêmement porteur dans la façon de travailler avec les communautés. D'ailleurs, tout le processus de consultation que nous menons à l'heure actuelle est largement inspiré du travail effectué avec la communauté de Windsor afin d'améliorer le service. Je suis particulièrement fier de notre travail. Cela a été un malheureux épisode, particulièrement en ce qui concerne la communauté de Windsor. Toutefois, il faut constater aujourd'hui ce qui a été réalisé et ce que cela a apporté à notre dynamique de fonctionnement avec les communautés.

Patricia Pleszczynska, directrice générale, Services régionaux et ICI Radio-Canada Première, Radio-Canada : L'impact des compressions budgétaires sur la programmation dans la communauté de Windsor a été l'épreuve la plus difficile. Cette communauté voyait l'importance d'une programmation minimale à la radio pour assurer sa survie et pour veiller à l'implication des jeunes dans la communauté francophone.

Depuis, nous avons pris plusieurs mesures dans la région de Windsor pour rétablir la relation avec la communauté. D'ailleurs, le nouveau directeur en poste pour tout l'Ontario, Rob Renaud, s'efforce d'établir des liens étroits avec la communauté et d'être à l'écoute de ses préoccupations. Évidemment, cette programmation a été mise en place ou replacée, mais pas au même niveau qu'auparavant. Nos budgets ne sont plus ce qu'ils étaient avant 2009. Nous avons tenu compte de certaines priorités. L'émission du matin a été rétablie entre 6 heures et 9 heures. La transition s'est faite progressivement. Nous avons commencé par 5 heures par semaine, ensuite 10 heures, puis nous sommes arrivés à 15 heures par semaine. Donc, nous offrons maintenant l'émission du matin au complet à laquelle s'ajoutent maintenant des bulletins d'information jusqu'à 13 heures. La communauté de Windsor semble satisfaite de ces mesures, et nous maintenons des relations étroites avec elle pour nous assurer qu'elle soit bien servie. D'ailleurs, au cours des prochains mois, les équipements et les immeubles seront renouvelés pour assurer la pérennité de notre présence dans la région.

Par ailleurs, depuis, nous avons appris de cette expérience qui, comme le disait Louis, a été assez pénible pour la communauté, mais aussi pour Radio-Canada et les services régionaux. Dans le cadre de toutes nos démarches où nous devons envisager des changements à notre programmation en région, nous avons tenu des consultations. Au cours de la dernière année, nous avons

the switch to digital: reducing the length of our news broadcasts, strengthening our digital presence and aligning our broadcast times during the day or during the week with our obligations under our conditions of licence. Before reaching these decisions, we held consultations last fall, including in the broader region of Ontario. We then made choices in order to offset our financial deficits in collaboration with members of the community in each of the provinces, including Saskatchewan, Manitoba, Alberta and British Columbia.

We organized teleconferences and meetings between our director, editors-in-chief and the communities. We discussed changes such as the length of the news broadcasts and other programs we were considering. We asked them to identify their priorities. If we wanted to keep the 60-minute news broadcast, we had to reduce our presence in the field.

Our priority is information, with respect to our role as a partner in cultural events or our one-time programs on cultural or identity-related events. Provinces have to make choices. While they do think that it is unfortunate that broadcasting time has been reduced, the provinces have asked that our news broadcasts mainly cover local and regional events, and that we maintain our capacity to cover news beyond Winnipeg, Regina, Edmonton or Vancouver, as well as maintaining our budgets, human resources, programming and production, so that we can keep the partnerships that they feel are essential.

Last year, CBC's regional services included more than 50 events and special programs and new partnerships, including in the four Western provinces.

Senator Fortin-Duplessis: Did you receive subsequent complaints and were major improvements made?

Mr. Lalande: There will always be complaints. Obviously, last year most of the complaints dealt with the Canadian Broadcasting Corporation financial situation. We saw this again last week in Moncton. These are legitimate concerns, but there are also new concerns about service in minority communities, CBC's presence throughout the country, and its ability to implement its mission, which has remained the same. The context, however, has changed considerably.

People recognize this. They are worried about how much choice they will have in the programs being offered. They like Netflix well enough, but they have also said that if they think

annoncé des modifications à notre programmation télévisuelle dans certaines régions, qui font partie du virage numérique, soit une réduction du temps d'antenne du téléjournal, le renforcement de notre présence numérique et une adéquation du temps d'antenne requis pour remplir nos obligations du point de vue des conditions de licence à d'autres moments de la journée ou de la semaine. Avant de prendre ces décisions, nous avons tenu des consultations, l'automne dernier, notamment dans la grande région de l'Ontario. Puis, nous avons fait des choix pour combler nos déficits financiers en collaboration avec les membres de la communauté de chacune des provinces, notamment la Saskatchewan, le Manitoba, l'Alberta et la Colombie-Britannique.

Nous avons organisé des téléconférences et des rencontres entre notre directeur et nos chefs d'antenne et ces mêmes communautés. Nous avons discuté des changements quant à la longueur du téléjournal et des autres éléments de programmation envisagés. Nous leur avons demandé de cerner leurs priorités. Pour maintenir un téléjournal de 60 minutes, nous avons dû réduire notre présence sur le terrain.

Nous accordons la priorité à l'information pure par rapport à notre capacité d'être partenaire d'événements culturels ou de faire une programmation ponctuelle en lien avec des événements identitaires ou culturels. Les provinces doivent faire des choix. Tout en déplorant la réduction du temps d'antenne, les provinces ont demandé à ce que notre présence au téléjournal soit majoritairement locale et régionale, et à ce que nous maintenions notre capacité de faire une couverture au-delà du centre même de Winnipeg, de Regina, d'Edmonton ou de Vancouver, et notre capacité du point de vue des budgets, des ressources humaines, de la programmation et de la production, afin de maintenir des partenariats qu'ils considèrent comme essentiels.

Au cours de la dernière année, plus d'une cinquantaine d'événements et de programmations spéciales, la création de partenariats, notamment dans les quatre provinces de l'Ouest, font partie des services qu'offre Radio-Canada en région.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Avez-vous reçu d'autres plaintes par la suite et y a-t-il eu de grandes améliorations?

M. Lalande : Il y aura toujours des plaintes. Il est sûr que, dans la dernière année, bon nombre de préoccupations ont été soulevées face à la situation financière de Radio-Canada. Nous l'avons d'ailleurs constaté la semaine dernière, à Moncton. Il y a une inquiétude légitime, mais il y a de nouvelles préoccupations du point de vue du service en milieu minoritaire, de la présence de Radio-Canada partout au pays, et de sa capacité à réaliser sa mission, qui est toujours la même. Cependant, le contexte a changé de façon importante.

Les gens le reconnaissent. Les gens ont une crainte de l'amplitude des choix de programmation qui leur sont offerts. Ils aiment bien Netflix, mais ils se disent que, s'ils réfléchissent un

about it, they realize that they are no longer seeing regional Canadian programs that they all enjoy. So there are new concerns being expressed differently.

I do not believe that we have received any formal complaints, but we are very aware of the concerns and I believe that the current context is particularly sensitive. That is why we are continuing the consultations so that we can make sure that we have ongoing communication with the various communities.

I am very happy with the number of people who have come to these consultations. There are people who have travelled long distances because they really wanted to participate. It is important that these people be able to take full advantage of the forum we provide to them.

Senator Maltais: Thank you, Madam Chair. Mr. Lalonde, in your opening remarks you said that Canadians want to see, hear and read about themselves. I would like to talk to you about CBC's work in the province of Quebec.

If you have not received any complaints, just come to my office and I will give you a boxful. People are telling us quite frankly that CBC's programming in the province of Quebec is strictly for Montreal and not even all of Montreal because not all of Montreal has a right to it; it is the Plateau Mont-Royal district.

I am going to tell you what we are hearing and I am even going to give you proof. You pay for a show like "Tout le monde en parle," which lasts approximately three hours, to hear the same performers and the same politicians. Some politicians have appeared so frequently that they have worn down their seats.

People from the North Shore, the Lower St. Lawrence, Gaspésie, Saguenay-Lac-Saint-Jean, Quebec City, Drummondville, Saint-Hyacinthe, Bois-Franc and the Laurentians tell us they have had enough.

Radio-Canada's news broadcast is based on an American newscast. I will give you another example. I am Canadian. Did I hear that there were elections in Alberta or in Prince Edward Island? How many news reports told me that two provinces in my country were going to elections? Then, when a cat is run over on the Plateau, or if a garbage can is tipped over, we get live coverage for 30 minutes. These people, whom Montrealers call "provincial," are fed up.

I am going to tell you what these people answered to question number two on funding:

I hope you will not give them one penny more until they have modernized their organization.

At another Senate committee meeting, Radio-Canada union members, who are members of the Union des artistes, had the gall to ask for \$200 million. I said to them, "What improvement can

peu plus, ils ne retrouvent pas les productions originales canadiennes dans cette offre qu'ils aiment tous. Il y a donc de nouveaux éléments d'inquiétude et qui s'expriment de différentes façons.

Je ne crois pas que nous ayons reçu de plaintes formelles, mais nous y sommes très sensibles, et je crois que la période que nous vivons actuellement est particulièrement sensible. C'est pour cela que nous maintenons un rythme important de consultations pour nous assurer que nous échangeons de façon continue avec les différentes communautés.

Je suis très content du nombre de personnes qui se sont déplacées. Il y a même des gens qui ont fait un long voyage et qui tenaient à être présents à ces consultations. Il est important que les gens puissent profiter pleinement du forum que nous leur offrons.

Le sénateur Maltais : Merci, madame la présidente. Monsieur Lalonde, dans votre présentation, vous dites que les Canadiens veulent se voir, s'entendre et se lire. Je vais vous parler du travail de Radio-Canada dans la province de Québec.

Si vous n'avez pas reçu de plaintes, montez à mon bureau, je vais vous en donner une caisse. Des gens nous disent carrément que la programmation de Radio-Canada dans la province de Québec s'adresse strictement à Montréal, et pas à Montréal au complet, parce que ce n'est pas tout Montréal qui y a droit; c'est le Plateau-Mont-Royal.

Je vais vous répéter ce qu'on entend dire, et je vais même vous donner des preuves. Vous vous payez une émission comme *Tout le monde en parle* qui dure environ trois heures pour entendre les mêmes artistes et les mêmes politiciens. Certains politiciens y sont passés tellement souvent qu'ils ont usé leur chaise.

Les gens de la Côte-Nord, du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie, du Saguenay-Lac-Saint-Jean, de Québec, de Drummondville, de Saint-Hyacinthe, de Bois-Franc et des Laurentides nous disent qu'ils en ont assez.

Le Téléjournal de Radio-Canada est axé sur une copie de téléjournal américain. Je vais vous donner un autre exemple. Je suis Canadien. Est-ce que j'ai entendu qu'il y avait des élections en Alberta et à l'Île-du-Prince-Édouard? Combien de reportages ont pu m'informer que deux provinces de mon pays étaient en période électorale? Par contre, si un chat se fait écraser sur le Plateau, ou s'il y a une poubelle un peu de travers, on fait une émission en direct de 30 minutes. Ces gens que les Montréalais appellent « les provinciaux », eh bien, ils en ont soupé.

Je vais vous dire ce que ces gens répondent à la question numéro 2 qui concerne le financement :

J'espère que vous ne leur donnerez pas un sou de plus tant qu'ils ne se moderniseront pas.

Dans le cadre d'un autre comité sénatorial, des syndiqués de Radio-Canada qui font partie de l'Union des artistes ont eu le front de venir demander 200 millions de dollars. Moi, je leur ai

you make with your current budget? Show us that you are able to do something. And if it is well done, and the public accept it, then that will make it much easier to increase your budget.”

The same question applies to you, for Radio-Canada Montreal in the Plateau. If you want to become the province of Quebec's radio station, then you have work to do. Your 24-hour ratings are now equal to those of Radio-Québec. That is not saying much. However, you do have very qualified people amongst your employees, extraordinary people.

I know that you are affiliated with the Unis channel. Last week, I listened to a program that warmed my heart, that dealt with my province and that was broadcast throughout Canada to young francophones. It was about two young people from Quebec, 16 years old, a boy and a girl, who meet with Hurons from Wendake to speak about their language. The bank manager is also an absolutely exceptional man.

Do you know where the word Huron comes from? Ask 99.99 per cent of Canadians; they will answer that they do not know. The first French missionaries wrote dictionaries, and the language is now taught in schools. I learned that from two 16-year-old children. Do you think that is right?

So, the work that needs to be carried out at Radio-Canada is a redistribution of your resources and an in-depth re-examination of your mandate.

Mr. Lalande: Thank you for all of your comments. With regard to your conclusion, I would say that is exactly what we are doing at the moment. Nonetheless, I would invite you to watch “Le Téléjournal” every now and then, as it offers an important perspective.

Yes, we did talk about the Prince Edward Island elections and the debate, and yes, we are currently discussing the Newfoundland and Labrador elections. Moreover, Radio-Canada's “Téléjournal” was the first to do an in-depth interview with the premier of Alberta when “Le Téléjournal” went to Alberta for three days last spring to gain a better understanding of the changes currently occurring in that province.

To the best of my knowledge, it was during that interview of Mr. Prentice by Céline Galipeau that he announced for the first time that he was planning to make important changes to the financial structure of the province.

I know there are a lot of things going around and that have accumulated, but I think that it is very important not to lose confidence in Radio-Canada. Radio-Canada is changing, and it takes its mandate very seriously. Our current efforts are completely appropriate given our goal of accurately reflecting the country and the world in which we live.

dit : « Quelles sont les améliorations que vous pouvez apporter avec le budget que vous avez présentement? Démontrez-nous que vous êtes capables de faire quelque chose. Et si cette chose est bien faite et que la population l'accepte, il sera beaucoup plus facile de faire augmenter vos budgets. »

La même question se pose pour vous, à Radio-Canada Montréal du Plateau. Si vous voulez devenir la radio de la province de Québec, vous avez du travail à faire. Votre cote d'écoute 24 heures sur 24 est maintenant égale à celle de Radio-Québec. C'est peu dire. Pourtant, vous comptez des gens de qualité parmi votre effectif, des gens extraordinaires.

Je sais que vous avez une affiliation avec la chaîne Unis. La semaine dernière, j'ai écouté une émission qui m'a fait chaud au cœur, qui se passait dans ma province et qui a été faite à la grandeur du Canada chez les jeunes francophones. Il s'agissait de deux jeunes de Québec âgés de 16 ans, un gars et une fille, qui sont allés rencontrer des Hurons de Wendake pour leur parler de leur langue. De plus, le directeur de la banque est un homme tout à fait exceptionnel.

Savez-vous d'où vient le mot « huron »? Demandez-le à 99,99 p. 100 des Canadiens; ils vous diront qu'ils ne le savent pas. Les premiers missionnaires français ont écrit des dictionnaires, et la langue est enseignée maintenant dans les écoles. J'ai appris cela de deux enfants de 16 ans. Pensez-vous que c'est normal?

Donc, le travail que vous devez faire, à Radio-Canada, c'est une redistribution de vos ressources et une révision en profondeur de votre mandat.

M. Lalande : Merci de l'ensemble de ces commentaires. Pour reprendre votre conclusion, je dirais que c'est exactement la dynamique dans laquelle nous sommes actuellement. Je vous invite tout de même à regarder *Le Téléjournal* quelques fois, car il offre un regard important.

Oui, on a parlé des élections à l'Île-du-Prince-Édouard et du débat et, oui, on parle aujourd'hui des élections à Terre-Neuve-et-Labrador. D'ailleurs, *Le Téléjournal* de Radio-Canada a été le premier à faire une entrevue de fond avec le premier ministre de l'Alberta lorsque *Le Téléjournal* s'est déplacé pendant trois jours au printemps dernier en Alberta pour faire le point sur les changements que vit cette province.

À ma connaissance, c'est lors de cette entrevue que M. Prentice a accordée à Céline Galipeau qu'il a annoncé pour la première fois qu'il envisageait de faire des changements importants dans la structure financière de la province.

Je sais qu'il y a beaucoup de choses qui circulent et qui ont été accumulées, mais je pense qu'il serait important de ne pas perdre confiance en Radio-Canada. Radio-Canada évolue, et elle prend son mandat au sérieux. Les efforts que nous faisons actuellement sont tout à fait alignés afin de bien refléter le pays et le monde dans lequel nous vivons.

I would just like to remind you that “Le Téléjournal” has a presence in Kathmandu. Last week, we broadcast exceptional reporting by Marie-Ève Bédard. For the first time, we saw on screen a refugee smuggler. The footage showed her on the shoreline in Turkey with a boat which was waiting for refugees. There was an interview with a refugee, there was everything you needed to understand what is occurring in the Mediterranean when boats arrive full of refugees.

Senator Maltais: Mr. Lalande, I would like to stop you there. I was here four years ago, and we went through this exact same thing.

Mr. Lalande: Let me repeat: do not give up on Radio-Canada. Radio-Canada is making significant efforts at all levels. I would just like to return to one or two things, and Patricia can add to what I say. We are currently broadcasting several stories and documentaries on the Huron question. And I would like to repeat that Radio-Canada’s ratings, over all its platforms, have not dipped to a minimum.

As some of my predecessors have stated, there is no such thing as public service without a public. On the radio, on TV, through digital services, people appreciate, listen to, and watch Radio-Canada. Our job is to make sure we are improving and to discharge our mandate under existing conditions, but I tell you that we are making a huge effort and working very hard to improve all of our shows and the performance of our programs.

Ms. Pleszczynska: Thank you, Louis. Of course, we can always improve further. But we would be remiss if we failed to mention all the programs we offer which not only bring people together, but are full of information and discoveries about all regions of the country, whether it be live reporting or documentaries that we have already broadcast or that we are currently preparing to broadcast later.

These are documentaries that we are increasingly making in collaboration with our colleagues from three specialized networks: ICI RDI, ICI ARTV, and ICI EXPLORA. We do that in order to maximize each dollar spent, but also to make sure that our documentaries are available for all the audiences of all our networks.

I would just like to give you some examples of projects that we are preparing or that have already been broadcast. A series of documentaries on francophones in the four Western provinces; a documentary called “Fransaskois”; another documentary about francophones in Alberta, “Franco-Boom en Alberta,” and a follow-up about the problems faced by francophone Acadians who move to Fort McMurray, leaving their province and communities without fathers, sons, and brothers.

Je rappelle qu’au *Téléjournal*, nous sommes présents à Katmandou. Nous avons diffusé un reportage exceptionnel de Marie-Ève Bédard la semaine dernière qui, pour la première fois, nous montrait un passeur de réfugiés. Elle était en Turquie sur le bord de l’eau, où on voyait un bateau qui attendait les réfugiés. On avait une entrevue avec un réfugié, on avait l’ensemble des éléments pour comprendre les drames qui se déroulent dans la Méditerranée, lorsque les bateaux arrivent pleins de réfugiés.

Le sénateur Maltais : Monsieur Lalande, je vous arrête là-dessus. J’étais là il y a quatre ans, et c’était la même chose.

M. Lalande : Je vous le répète. Ne perdez pas confiance en Radio-Canada. Radio-Canada fait des efforts importants à tous les niveaux. Je veux revenir tout de même sur deux ou trois éléments, puis Patricia pourra peut-être compléter ma réponse, mais on a plusieurs reportages actuellement et des documentaires sur toute la question huronne. J’aimerais soulever à nouveau le fait que la cote d’écoute de Radio-Canada, dans l’ensemble de ses plateformes, n’est pas rendue à un minimum.

Comme certains de mes prédécesseurs l’ont dit, il n’y a pas de service public sans public. Autant à la radio, à la télé que sur les services numériques, les gens apprécient, écoutent et regardent Radio-Canada. Notre travail est de veiller à nous améliorer et à réaliser notre mandat dans les conditions dans lesquelles nous sommes, mais je vous dis que nous y mettons beaucoup d’efforts et que nous travaillons sérieusement à améliorer l’ensemble des émissions et de la performance des programmations que nous offrons.

Mme Pleszczynska : Merci, Louis. Bien sûr, il y a toujours place à l’amélioration, mais il serait faux de passer sous silence toute la programmation qui se fait et qui, effectivement, est non seulement rassembleuse, mais remplie d’information et de découvertes sur l’ensemble du pays, que ce soit sur le plan des émissions en direct ou des documentaires que nous avons diffusés ou que nous sommes en train de préparer pour une diffusion subséquente.

Ce sont des séries documentaires qui sont faites de plus en plus en collaboration avec nos collègues des trois chaînes spécialisées, ICI RDI, ICI ARTV et ICI EXPLORA, pour que chaque dollar dépensé soit maximisé, mais aussi pour veiller à ce que la programmation sous forme de documentaire soit disponible pour l’ensemble des auditoires de l’ensemble de nos chaînes.

Je vous donnerai tout simplement quelques exemples de projets en préparation ou qui ont été diffusés. Une série de documentaires sur les francophones des quatre provinces de l’Ouest; un documentaire intitulé *Fransaskois*, un autre qui parle des francophones en Alberta, le *Franco-Boom* en Alberta, et un suivi qui est celui de la problématique des francophones acadiens qui se retrouvent à Fort McMurray et qui délaissent une province et des communautés qui sont sans pères de famille, sans fils, et sans frères les pour enrichir.

There are about a hundred hours of documentaries made by teams throughout the country and independent producers from coast to coast. These documentaries allow us to increase our knowledge through shared experience.

You mentioned the Hurons. I do not know if you heard about a documentary that we produced in collaboration with the students at the Étienne-Brûlé school in Toronto, on the story of Étienne Brûlé, the links between aboriginal communities in the GTA and the Hurons of Quebec, the relationships that formed and the way history unfolded.

We have a lot of content. It is impossible for everyone to watch and listen to everything that we do at Radio-Canada. Most people are going to listen to or consult only a tiny portion of what Radio-Canada produces. If, with all the regional and network programming, and in collaboration with our regional teams and network broadcasting, we are not succeeding in showing all the changes that are taking place, that is a real shame. It is a shame, but we are working on it.

Last week, our national afternoon radio show with Patrick Masbourian travelled to Acadia during the Frye Festival to talk about what is happening in Acadia. Quite recently, we broadcast shows where we travelled to Quebec City and to the Saguenay region, and previously to Saskatchewan and Alberta. So even if our national shows are produced in Montreal, we travel to be there on the ground, both on the radio and on TV. In some cases, a show like “La petite séduction” will feature tiny communities that no one has heard about, or people that had never appeared on television before and who are now shown on national television. That has happened many times. Of course, our work is not at an end. We have improved a lot of things over the last few years, but there still a lot to be done, I do admit that.

Senator Chaput: I would like to discuss three aspects of certain conditions set by the CRTC during your licence renewal. In fact, you mentioned one of these during your presentation: consultations. I am not going to ask you anything about that, because our time is limited. On the other hand, I would like to discuss regional programming and your collaboration with independent producers in minority communities.

When it comes to the future of your regional stations, is your strategy in that area based on retooling your regional websites, as you mentioned? How many of those regional websites are there in Canada? How much did it cost to renew your regional websites? How are you going to maintain them and make sure you are on the cutting edge with regard to new technologies? After all, it is a way to reach youth, which is very important.

Those are my questions on the regional side of your regional websites.

Il y a à peu près une centaine d'heures de documentaires qui sont faites par les équipes partout au pays, et par des producteurs indépendants d'un bout à l'autre du pays qui nous permettent d'enrichir les connaissances par l'expérience partagée.

Vous parliez des Hurons. Je ne sais pas si vous avez entendu parler d'un documentaire que nous avons produit en collaboration avec les élèves de l'école Étienne-Brûlé, à Toronto, sur l'histoire d'Étienne Brûlé, les liens entre les communautés autochtones dans la grande région de Toronto et les Hurons de Québec, les liens qui se sont forgés et la façon dont l'histoire s'est déployée.

Il y a beaucoup de contenu. Il est impossible que tout le monde puisse voir et entendre tout ce que fait Radio-Canada. La plupart des gens vont entendre ou consulter une infime partie de ce que Radio-Canada produit. C'est malheureux si on ne réussit pas, avec toute la programmation qui est faite en région et au réseau, et conjointement en collaboration entre les équipes régionales et les émissions réseau, de voir le changement qui est en train de s'effectuer. C'est dommage si c'est le cas, mais nous y travaillons.

La semaine dernière, notre émission radiophonique nationale de l'après-midi avec Patrick Masbourian s'est déplacée en Acadie, justement lors du Festival Frye pour témoigner de ce qui se passe en Acadie. Tout récemment, nos émissions s'étaient déplacées à Québec et au Saguenay, précédemment en Saskatchewan et en Alberta. Donc, nos émissions nationales, même si elles sont produites à partir de Montréal, se déplacent sur les lieux, à la radio comme à la télévision. Dans certains cas, une émission comme *La petite séduction* fera découvrir de très petites collectivités dont personne n'aurait entendu parler, ou permettra de rencontrer des gens qui ne seraient pas apparus à la télévision et qui sont présentés à la télévision nationale. Il y a plusieurs expériences de cette nature. Le travail n'est pas fini. Il y a eu beaucoup d'améliorations depuis quelques années, mais il reste beaucoup à faire encore et, cela, on vous le concède.

La sénatrice Chaput : Je vais prendre trois aspects de certaines conditions qui vous ont été imposées par le CRTC lors du renouvellement de vos licences. Vous en avez soulevé un, d'ailleurs, dans votre présentation; les consultations. Je ne vous questionnerai pas à ce sujet, puisque notre temps est limité. Par contre, j'aimerais aborder le reflet régional et votre collaboration avec les maisons de production indépendantes en milieu minoritaire.

Quant au reflet régional, à l'avenir des stations régionales, si je puis le dire ainsi, votre stratégie par rapport à ce point est-elle liée à la refonte de vos sites web régionaux, comme vous l'avez mentionné? Combien y a-t-il de ces sites web régionaux au Canada? Quel a été le coût de la refonte de ces sites web régionaux? Comment allez-vous les maintenir et vous assurer d'être avant-gardistes par rapport aux nouvelles technologies qui apparaîtront? C'est un moyen de rejoindre les jeunes, et il est important de rejoindre la jeunesse.

Voilà mes questions au sujet du reflet régional sur les sites web régionaux.

Mr. Lalande: I will ask Ms. Pleszczynska to give you more information about the investments and our digital strategy.

Senator Chaput: And the number.

Mr. Lalande: And the number. I will then go on to investments in the other program and external production sectors.

Ms. Pleszczynska: In each of our broad regions, British Columbia and Yukon represent one region, Alberta also represents one region, as do Saskatchewan, Manitoba, and Ontario. We therefore have several websites. Therefore, Ottawa has its own website or digital strategy. The same is true for Toronto and northern Ontario. We are currently in consultations to restructure the system. We are also determining whether the digital services for the north and south of Ontario, separated from the east, are sufficient, or if we should split the two and offer service for the north of Ontario while merging the south and southwest of the province.

Senator Chaput: How many websites are being developed or will be developed in Canada?

Ms. Pleszczynska: There are currently 13 digital services. As I just said, to complement what already exists, we are considering the best way to serve the north of Ontario in comparison to the south. The Greater Toronto Area is so vast, and the situation there so completely different from Sudbury and the north of Ontario, that we are finding ways to split or add content to better serve those who are in the north of Ontario.

The same is true for Acadia. As it stands, we offer a digital service for all four Atlantic provinces. This is intriguing as during our consultations with associations and individuals last week, there was a little interest for a greater presence perhaps in the form of greater distinction between each of the four Atlantic provinces. However, most people whom we consulted felt that Acadian content should continue as is in order to promote and protect the Acadian identity. We will have to determine how we can ensure this cohesion of Acadian content while giving more local news to each of the four provinces that span Acadia. This exercise will be carried out in a few months at the latest.

Senator Chaput: Who will prepare and produce local or regional information?

Ms. Pleszczynska: Journalists will do so. In fact everyone working at the station will participate. We have resources dedicated to digital content, but most of our journalists in our regional offices work on a number of platforms while ensuring coverage and doing their work as journalists. They readily prepare content for radio, for television, and for the digital service.

M. Lalande : Je vais demander à Mme Pleszczynska de vous éclairer sur les investissements et la stratégie numérique.

La sénatrice Chaput : Et le nombre.

M. Lalande : Et le nombre. Je vais ensuite poursuivre sur l'investissement lié aux autres secteurs de programmation et de production externe.

Mme Pleszczynska : Dans chacune de nos grandes régions, la Colombie-Britannique, le Yukon représentent une région, l'Alberta représente une région, de même que la Saskatchewan, le Manitoba et l'Ontario. Nous avons donc plusieurs sites web. Ainsi, Ottawa a son site web ou sa stratégie numérique, de même que Toronto, et le Nord de l'Ontario. Nous sommes en train de faire une refonte en consultation, et une réflexion afin de déterminer si ce qui existe présentement comme service numérique pour l'Ontario nord-sud, séparé de l'est, est suffisant, ou si nous devons scinder les deux et offrir un service pour le Nord de l'Ontario, et rassembler le Sud et le sud-ouest de l'Ontario.

La sénatrice Chaput : D'après vous, combien de sites web sont en train d'être développés ou vont l'être au Canada?

Mme Pleszczynska : Il y a 13 services numériques présentement. Je vous dirais que, pour ajouter à ce qui existe déjà, comme je viens de le dire, nous sommes en train de réfléchir à une meilleure façon de servir le Nord de l'Ontario par rapport au Sud. La grande région de Toronto est tellement immense, et sa réalité tellement différente de celle de Sudbury et du Nord de l'Ontario, que nous sommes en train de trouver des façons de scinder ou d'ajouter du contenu pour mieux servir en proximité le Nord de l'Ontario.

C'est la même chose pour l'Acadie. À l'heure actuelle, nous avons un service numérique pour l'ensemble des quatre provinces de l'Atlantique. C'est intéressant, parce que lors de la conversation que nous avons eue avec les associations et les citoyens la semaine dernière, nous avons constaté un peu d'intérêt pour une plus grande présence, peut-être une plus grande distinction entre les quatre provinces de l'Atlantique. Cependant, je vous dirais que la grande majorité des gens qui nous ont parlé voit un besoin de maintenir une association de contenus acadiens pour favoriser et protéger l'identité acadienne. Nous allons voir de quelle façon nous pourrions assurer une cohésion de l'offre acadienne tout en donnant de l'information plus spécifique et de proximité pour les quatre provinces de l'Acadie. Ce travail se fera d'ici quelques mois.

La sénatrice Chaput : Qui va s'assurer de préparer et de produire l'information locale ou régionale?

Mme Pleszczynska : Ce sont les journalistes. En fait, c'est l'ensemble de la station qui y participe. Nous avons certaines ressources consacrées au contenu numérique, mais la plupart de nos journalistes dans nos stations régionales travaillent sur plusieurs plateformes pendant qu'ils assurent la couverture et font leur travail de journaliste. Ils préparent autant du contenu pour la radio, pour la télévision que pour le service numérique.

Last November, we implemented this process and it will end next autumn. This ensures that renovation and restructuring work for our digital sites will be adaptable for each platform. When you visit the Ottawa, Winnipeg, or Manitoba websites, where the work has already been finished, the same website will adapt its content to your screen whether you are on a desktop PC at work, on your cell phone, or on your iPad. This saves money as we do not have to manage individual websites for each and every platform. Our digital service will be able to adapt all of its content to emerging technologies and different screens.

Senator Chaput: How many reporters do you have in Canada who provide information? Are all of the sites or digital services offered in both official languages, in English and in French?

Ms. Pleszczynska: Each of those services, both the CBC and Radio-Canada, have their own digital service.

Senator Chaput: And so they are separate?

Ms. Pleszczynska: They are not bilingual sites. They are a reflection of their communities, and the way that they are served is, of necessity, different. We have worked very closely with Jennifer McGuire's team — Shelagh and I are part of it — and the people who worked for nearly a year on this digital strategy. We work very closely, we have the same criteria and the same values, but we also value symmetry, not just between certain regions, but also between the French and English service, depending on the appropriate strategy to serve these communities.

Senator Chaput: How many reporters are there, and how many bilingual and non-bilingual websites are there?

Ms. Pleszczynska: I told you; there are 13 right now.

Senator Chaput: I understand that, but in which language?

Ms. Pleszczynska: French.

Senator Chaput: There are not any in English?

Ms. Pleszczynska: My colleague can answer you about the English sites. When it comes to reporters, we already provided the list to the committee before. I cannot give you the number.

Senator Chaput: We have that somewhere.

Ms. Pleszczynska: You have it. We provided that list several months ago. I would say one thing; it is a question that seems to be simple, but it is not.

Senator Chaput: I am sure of it.

Ms. Pleszczynska: Indeed, if we wish to establish comparisons between the CBC and Radio-Canada, we must take into account the differences that some of our unions attribute to certain types of jobs. If we are talking about reporters or journalists who work

En novembre dernier, nous avons mis en place ce processus, et il se terminera l'automne prochain. Il s'agit d'une façon de faire en sorte que le travail de réflexion et de réorganisation de nos sites numériques soit adaptable à chaque plateforme. Si vous visitez le site d'Ottawa ou de Winnipeg ou du Manitoba, où le travail est déjà terminé, que vous soyez sur votre poste de travail au bureau ou sur votre appareil mobile ou votre iPad, le même site s'adaptera automatiquement au contenu selon la taille de l'écran. Il s'agit d'une économie pour nous, parce que cela nous permet de ne pas avoir à gérer des sites distincts pour chacune des plateformes. Au fur et à mesure qu'il y aura de nouvelles technologies, chacun de ces écrans pourra déjà recevoir l'ensemble de l'information contenue dans notre service numérique.

La sénatrice Chaput : Combien avez-vous de journalistes au Canada qui s'occupent de fournir l'information? Tous ces sites ou les services numériques sont-ils offerts dans les deux langues officielles; en français et en anglais?

Mme Pleszczynska : Chacun des services, la CBC et Radio-Canada, a son propre service numérique.

La sénatrice Chaput : Alors, c'est séparé?

Mme Pleszczynska : Ce ne sont pas des sites bilingues. Ils sont le reflet de leurs communautés, et la façon de les servir est nécessairement différente. Nous avons travaillé de très près avec l'équipe de Jennifer McGuire, dont Shelagh et moi faisons partie, et les gens qui ont travaillé depuis presque un an à élaborer cette stratégie numérique. Nous travaillons de très près, nous avons les mêmes critères et les mêmes valeurs, mais nous valorisons la symétrie, non seulement entre certaines régions, mais aussi entre les services français et anglais, selon la stratégie appropriée pour servir ces communautés.

La sénatrice Chaput : Combien y a-t-il de journalistes, et combien y a-t-il de sites bilingues et non bilingues?

Mme Pleszczynska : Je vous l'ai dit : il y en a 13 pour le moment.

La sénatrice Chaput : Je comprends, mais ils sont en quelle langue?

Mme Pleszczynska : Francophones.

La sénatrice Chaput : Il n'y en a pas en anglais?

Mme Pleszczynska : Madame pourra répondre pour l'anglais. Quant aux journalistes, nous en avons déjà donné la liste au comité précédemment. Je ne pourrais pas vous donner le chiffre.

La sénatrice Chaput : On a cela quelque part.

Mme Pleszczynska : Vous l'avez. Nous avons fourni cette liste il y a plusieurs mois. Je vous dirais une chose : c'est une question qui paraît simple, mais qui ne l'est pas.

La sénatrice Chaput : J'en suis sûre.

Mme Pleszczynska : En effet, si nous voulons établir des comparaisons entre la CBC et Radio-Canada, il faut tenir compte de la différence que nos syndicats donnent à certains types d'emploi. Si nous parlons de reporters ou de journalistes qui

in the field, we are talking about certain pools of journalists who work for French or English services. However, there are also directors, hosts, desks and assignment editors. There is a pool of reporters in each of our stations whose primary mandate is to offer local services to radio and television, as well as digital services, because our teams are integrated.

Senator Chapat: In order to demonstrate that the CBC/Radio-Canada does the work that it must given its mission and its conditions, it is necessary to get answers that the average person can understand. Otherwise, it will not be possible to demonstrate that there is not only a need, but a reality, that only you can respond to. That is why I am asking these questions. I understand that it is hard, but it is necessary to get these kinds of answers.

Ms. Pleszczynska: The number of reporters, we provided that to you. If the question is on the total number of employees in the region, it is possible to provide you with that, because those numbers are available.

Senator Chapat: Could you perhaps send those numbers to the clerk of the committee?

Ms. Pleszczynska: If the question is on the total number of employees in the regions, it is possible for us to provide that to you, of course.

Senator Chapat: It is difficult for us to determine if there are cuts, losses, where they are happening, if the mandate is being discharged appropriately, and how. It is very hard to defend what is being done. That is why I am asking these questions.

Ms. Kinch, what about anglophones in Quebec?

[English]

I want to know how many *sites numériques* you've had in English in Quebec?

Shelagh Kinch, Managing Director, English Services in Quebec, Canadian Broadcasting Corporation: Right now, we have one, and it's in Montreal.

Senator Chapat: Do you plan on having more than one?

Ms. Kinch: At this point, no. The way we service our community is through our Quebec City bureau. It runs stories that are put to our website.

Interestingly enough, we find that most of our users come to us through social media rather than coming to our website at all. So that's how we furnish a lot of our stories and content to our audience.

Senator Chapat: And that's in English only?

Ms. Kinch: That is in English only, yes.

vont sur le terrain, nous parlons de certains bassins de journalistes qui travaillent pour les services français ou anglais. Cependant, il y a aussi des réalisateurs, des animateurs, des pupitres et des affectateurs. Il y a un bassin de journalistes dans chacune de nos stations dont le mandat premier est de voir à offrir un service de proximité à la radio, à la télévision et sur le plan numérique, parce que nos équipes sont intégrées.

La sénatrice Chapat : Pour arriver à démontrer que CBC/Radio-Canada fait le travail qu'elle doit faire en fonction de sa mission et de ses conditions, il faut arriver avec des réponses que le commun des mortels peut comprendre. Sinon, on n'arrivera pas à démontrer qu'il y a non seulement un besoin, mais une réalité qui ne peut être desservie que par vous. C'est pourquoi je pose ces questions. Je comprends que c'est difficile, mais il faut arriver à ce genre de réponse.

Mme Pleszczynska : Le nombre de journalistes, nous vous l'avons fourni. Si la question porte sur l'ensemble des employés en région, on peut aussi vous le fournir, parce que ces nombres sont disponibles.

La sénatrice Chapat : Vous pourriez peut-être faire parvenir ces chiffres au greffier du comité?

Mme Pleszczynska : Si la question porte sur le nombre total d'employés en région, il est possible pour nous de vous les fournir, bien entendu.

La sénatrice Chapat : Il est difficile pour nous de déterminer s'il y a des coupes, des pertes, où elles ont eu lieu, si le mandat est bien rempli et de quelle façon. Il est très difficile de défendre ce qui se fait. C'est pourquoi je pose ces questions.

Madame Kinch, qu'en est-il des anglophones du Québec?

[Traduction]

J'aimerais savoir combien de sites numériques vous avez en anglais au Québec?

Shelagh Kinch, directrice principale des Services anglais au Québec, Radio-Canada : À l'heure actuelle, nous en avons un et il est à Montréal.

La sénatrice Chapat : Prévoyez-vous en avoir plus qu'un?

Mme Kinch : Pas pour le moment. Nous desservons notre communauté par l'entremise de notre bureau de Québec. Il diffuse des nouvelles que nous affichons sur notre site web.

Fait intéressant, on constate que la plupart de nos utilisateurs prennent contact avec nous par l'entremise des médias sociaux plutôt qu'en visitant directement notre site web. C'est donc de cette façon que nous diffusons bon nombre de nos nouvelles et de notre contenu à notre auditoire.

La sénatrice Chapat : Et c'est seulement en anglais?

Mme Kinch : Oui, c'est en anglais seulement.

[Translation]

Senator Chaput: Mr. Lalande, could you answer the last question on that subject?

Mr. Lalande: Yes, that works out well, because I know that you were looking for very specific answers. I am referring to the new licensing conditions where the CRTC, following the discussions that we had with them, created a condition about regional investment, supporting the infrastructure necessary for independent production.

Senator Chaput: Yes, that was going to be my next question.

Mr. Lalande: Six per cent of the total programming budget now has to be invested in independent productions.

Senator Chaput: Those in minority communities?

Mr. Lalande: Yes, francophone minority communities. This is a very specific condition. Six per cent might not seem huge, but it is a significant sum. Even the producers that we work with can feel the significance of this condition. And with that, there is a series of programming initiatives — local, regional, and network programming — which first of all ensure that minority communities are better reflected, and secondly — and this is really important — help promote the industry and francophone independent production outside of Montreal and outside of Quebec, which was not the case a few years ago.

There are some striking examples of this: for a decade, independent producers outside of Quebec worked a lot on the documentary form, and they were challenged to take on other genres as well. That is how the producers ended up becoming involved in dramas, which are important at Radio-Canada, because dramas are very much appreciated by francophone viewers. On Radio-Canada's national network, there are now two dramatic series produced by independent producers outside of the Montreal production area. For us, this is a positive development; for independent producers, this is something important. Thirdly, the CRTC has taken note and has provided a framework to help promote this development.

Senator Chaput: As for the overhaul of websites —

Mr. Lalande: That will be the last question.

Senator Chaput: I would ask you to give me a very brief response, if possible, Mr. Lalande. As for the overhaul of regional websites, do you have any figures? Are there costs associated with that, or is the money drawn from —

Mr. Lalande: It was essentially about reorganizing the tasks. There was a small investment made, but it was an occasional investment that was only made when necessary.

[Français]

La sénatrice Chaput : Monsieur Lalande, pour la dernière question à ce sujet?

M. Lalande : Cela tombe bien, parce que je sais que vous cherchez des réponses précises. Je me réfère à nos nouvelles conditions de licence où le CRTC, à la suite de l'ensemble des discussions que nous avons eues, a émis une condition sur l'investissement en région, donc en production indépendante pour soutenir l'infrastructure de production indépendante.

La sénatrice Chaput : Oui, c'était ma prochaine question.

M. Lalande : Il s'agit de 6 p. 100 du budget total de programmation qui doit être investi chez des producteurs indépendants.

La sénatrice Chaput : En situation minoritaire?

M. Lalande : Oui, francophone. Il y a là une condition très précise; 6 p. 100, cela ne semble pas énorme, mais c'est une somme importante. Même les producteurs avec lesquels nous travaillons perçoivent l'ampleur de cette condition. À travers cela, il y a une série d'initiatives de programmation — autant locale que régionale et qu'en réseau — qui, d'une part, assurent un meilleur reflet, et deuxièmement — et j'insiste sur cela —, font progresser le tissu et l'industrie de production indépendante francophone hors Montréal et hors Québec qui n'existait pas il y a quelques années.

Des exemples frappants de cela sont les suivants : pendant une dizaine d'années, les producteurs indépendants à l'extérieur du Québec ont beaucoup œuvré dans le domaine du documentaire, et on leur a lancé le défi d'aborder d'autres volets. C'est ainsi que les producteurs ont commencé à toucher le domaine dramatique, qui est important à Radio-Canada, car l'œuvre dramatique est très appréciée de l'auditoire francophone. À l'antenne nationale de Radio-Canada, au réseau, il y a maintenant deux séries dramatiques à l'affiche produites par des producteurs indépendants de l'extérieur du milieu de production de Montréal. C'est pour nous une évolution positive; pour l'ensemble des producteurs indépendants, c'est quelque chose d'important. Troisièmement, le CRTC a bien pris note de cela en donnant un cadre qui favorise cette évolution.

La sénatrice Chaput : Quant à la refonte des sites web...

La présidente : Ce sera la dernière question.

La sénatrice Chaput : Je vous demande une réponse très brève, si possible, monsieur Lalande. Quant à la refonte des sites web régionaux, avez-vous un chiffre à l'appui? Y a-t-il des coûts qui y sont liés, ou est-ce que c'est tiré de...

M. Lalande : L'essentiel est lié à la réorganisation des tâches. Il y a eu un petit investissement, mais c'est un investissement ponctuel à des endroits où il était nécessaire de le faire.

[English]

Senator Seidman: Mr. Lalande, you spoke of the importance of regional services. Of course, those services have to be relevant, especially for minority-language communities, which might count on your programming more than most. You rightly point to the 1 million English speakers who live in Quebec. They're centred primarily in Montreal and Quebec City, but there are pockets of English-language minority communities across the province that are quite diverse and isolated.

You indicated that last year you had fairly intensive consultations with the English-speaking communities in Quebec directly and with the representatives of community groups. It would be really helpful if we could hear what were the key issues that were identified in those consultations and what are the mechanism structures in place to build on this ongoing dialogue to ensure that it's regularly updated.

Ms. Kinch: I can answer that. I hope you don't mind.

Yes, we have held ongoing consultations with our community. We regularly bring together groups that represent the English-speaking community throughout the province. We hear the same thing all the time, namely, that we don't have enough programming, and they don't see themselves reflected in the way they should see themselves reflected on our network.

We do the best we can. We have a travelling journalist who travels across the province. She's going to the Gaspé today. I can tell you that in the last year she's gone to Trois-Rivières, Whapmagoostui, Lac-Mégantic, Rimouski, Beauce, Saint-Élie-de-Caxton, Portneuf, Schefferville, Parc de la Gaspésie. That's how we're serving the community at this point, and through our Quebec City bureaus, with our current affairs programming in the morning and the afternoon. But they want more, and I understand that.

When we did our last CRTC consultation, David Johnston from the Office of the Commissioner of Official Languages came and suggested we could actually put freelancers in the regions across the province so that they could contribute to our programming. It's a possibility; it's something that could be looked at.

As well, we have also put a video journalist into our bureau in Sherbrooke. We now have a right of broadcast there, and we're adding a video journalist to tell more of the stories that happen with the English community in the Eastern Townships.

Senator Seidman: What were the biggest challenges identified in your consultations?

[Traduction]

La sénatrice Seidman : Monsieur Lalande, vous avez parlé de l'importance des services régionaux, surtout dans les communautés de langue officielle en situation minoritaire qui comptent le plus sur vos programmes. Vous soulignez à juste titre le million d'anglophones qui vit au Québec. Il se concentre principalement à Montréal et à Québec, mais on en trouve également dans l'ensemble de la province, dans des collectivités tout à fait diverses et isolées.

Vous avez indiqué l'année dernière que vous aviez tenu des consultations assez soutenues auprès des collectivités anglophones du Québec directement et auprès de représentants de groupes communautaires. Il nous serait très utile d'entendre quels étaient les principaux enjeux qui ont été soulevés au cours de ces consultations et quels sont les mécanismes en place pour mettre à profit ce dialogue continu afin de s'assurer que cela soit régulièrement mis à jour.

Mme Kinch : Je peux répondre à cette question. J'espère que ça ne vous dérange pas.

Oui, nous tenons des consultations continues avec notre communauté. Nous rassemblons régulièrement des groupes qui représentent les collectivités anglophones de toute la province. Nous entendons toujours la même chose, à savoir que nous n'offrons pas suffisamment de programmation et que les gens ne se voient pas refléter comme ils devraient l'être sur notre réseau.

Nous faisons de notre mieux. Nous avons une journaliste itinérante qui se déplace partout dans la province. Aujourd'hui elle est en route vers Gaspé. Je peux vous dire qu'au cours de la dernière année, elle s'est rendue à Trois-Rivières, à Whapmagoostui, Lac-Mégantic, Rimouski, dans la Beauce, à Saint-Élie de Caxton, dans Portneuf, à Schefferville, au Parc de la Gaspésie. C'est de cette façon que nous desservons cette communauté en ce moment, ainsi que par l'entremise de notre bureau de Québec, grâce à notre programmation d'actualité d'affaires le matin et l'après-midi. Mais ils en veulent davantage, et c'est quelque chose que je comprends.

Lorsque nous avons participé aux dernières consultations du CRTC, David Johnston du Commissariat aux langues officielles nous a suggéré l'idée d'envoyer des pigistes dans les régions de toute la province afin qu'ils puissent contribuer à notre programmation. C'est une possibilité; c'est quelque chose que l'on peut envisager.

En outre, nous avons aussi un vidéojournaliste à notre bureau de Sherbrooke. Nous y avons un droit de diffusion, et c'est pourquoi nous avons ajouté un vidéojournaliste afin de diffuser davantage l'actualité auprès de la communauté anglophone des Cantons de l'Est.

La sénatrice Seidman : Quels ont été les principaux enjeux cernés dans votre consultation?

Ms. Kinch: The biggest challenge was why people are not seeing themselves as reflected as they would like to see on our network. That was what came up. That was the continual conversation.

Senator Seidman: You say that you're having meetings in the various areas, various regions of the province. Is this something that's regular and ongoing? Do you have some sort of mechanism or structure set up to have a feedback process so that you can have an ongoing dialogue?

Ms. Kinch: Yes, would do. We have a public consultation that we do every two years under our condition of licence. We held that in February.

We also try to do four consultations a year. Let me give you an example of what we did last year. We met with the young business community in Montreal. We brought together 10, 15 people to come and meet with us and talk about what they thought of our programming.

They had great things to say about what we were doing in the digital space and gave us great ideas, and from those we came up with things like our hackathon. They felt that CBC should be more open to them, so we asked them to tell us how we can make it more open. We brought them in, held a hackathon and they came up with some interesting solutions we're looking into.

We also met with the independent producers, various members of small community groups. Quebec Community Groups Network has chapters all around the province, and we would like to meet with them on an annual basis.

Senator Seidman: You have a built-in mechanism to assess.

Ms. Kinch: We do.

Senator Seidman: Because demographics change, as you referenced, you have more and more young people. The idea would be to help them see CBC as more relevant to them.

Ms. Kinch: Absolutely. It is hugely important to us that they see what the CBC is and what we're offering them, and that is our future. So we make specific outreach efforts to get a younger audience in on those.

[Translation]

Senator McIntyre: Mr. Lalande, Ms. Pleszczynska, last September, the Federal Court issued its ruling in the *Windsor* case. A month later, I learned that the broadcaster had decided to

Mme Kinch : Le plus grand enjeu, c'est de savoir pourquoi les gens ne se voient pas refléter autant qu'ils le devraient dans notre réseau. C'est ce qui a été soulevé. C'est autour de cela que la conservation était articulée.

La sénatrice Seidman : Vous dites que vous organisez des réunions dans différents endroits, dans différentes régions de la province. S'agit-il là de quelque chose de régulier et en cours actuellement? Disposez-vous d'un type de mécanisme ou de structure, un processus de rétroaction qui vous permettent d'avoir un dialogue continu?

Mme Kinch : Oui, c'est le cas. Il y a la consultation publique que nous effectuons tous les deux ans en vertu de nos conditions de licence. La dernière a eu lieu en février.

Nous tentons aussi de procéder à quatre consultations par an. Laissez-moi vous donner un exemple de ce que nous avons fait l'année dernière. Nous avons rencontré la jeune communauté d'affaires de Montréal. Nous avons rassemblé une dizaine ou une quinzaine de personnes afin qu'elles puissent nous rencontrer et nous dire ce qu'elles pensaient de notre programmation.

Ces gens ont eu d'excellentes choses à dire sur ce que nous diffusons dans l'environnement numérique et nous ont donné d'excellentes idées, et c'est d'ailleurs de là que nous est venue l'idée de notre hackathon. Ils nous ont dit qu'ils pensaient que Radio-Canada devrait leur être plus ouverte, et c'est la raison pour laquelle nous leur avons demandé de nous dire comment y parvenir. On les a fait venir, on a organisé un hackathon et ils nous ont proposé des solutions intéressantes que nous examinons actuellement.

Nous avons aussi rencontré les producteurs indépendants, divers membres de petits groupes communautaires. Le Québec Community Groups Network a des bureaux partout dans la province et c'est un réseau que nous aimerions rencontrer chaque année.

La sénatrice Seidman : Vous disposez d'un mécanisme d'évaluation intégré.

Mme Kinch : C'est le cas.

La sénatrice Seidman : En raison des changements démographiques, comme vous l'avez indiqué, vous avez de plus en plus de jeunes. L'idée serait de leur permettre de voir Radio-Canada comme plus pertinente pour eux.

Mme Kinch : Absolument. Il est immensément important pour nous qu'ils voient ce qu'il en est de Radio-Canada et ce que nous avons à leur offrir, car c'est notre avenir. Nous faisons donc des efforts particuliers pour entrer en contact avec un auditoire plus jeune.

[Français]

Le sénateur McIntyre : Monsieur Lalande, madame Pleszczynska, la Cour fédérale a fait paraître, en septembre dernier, sa décision concernant l'affaire *Windsor*. J'ai appris, un

appeal the decision. During the hearings, on April 15, the broadcaster asked that the Federal Court's decision be reversed, and the request was taken into consideration.

I think this is unfortunate, because the judge's ruling confirmed that the public broadcaster had to respect the Official Languages Act. The judge also recognized that the Commissioner of Official Languages could inquire into complaints received concerning Radio-Canada.

Could you summarize the argument that you presented before the Federal Court of Appeal last month?

Mr. Lalande: I would not want to venture into this debate which is still ongoing, but I would like to add something about what you just said. The judge also recognized the CRTC's jurisdiction over Radio-Canada. So this is a legal debate, and I think that we should leave it to the courts to rule on these matters.

Personally, I think that it is probably necessary to give some direction on the matter. However, I think it is a bit sad that we are having a debate on something as fundamental as this, in other words, the jurisdiction of two laws that govern an organization. I think that it is wisest to let the courts rule on the matter. I would hope that things will be clarified so that we can all work together to ensure, first of all, that the Official Languages Act is respected and secondly, that Radio-Canada's mandate, which derives from the Broadcasting Act, is supported, and that everyone at the CRTC, which governs us, will have a clear idea of what they need to do.

In the meantime, I can assure you that nothing is preventing us from pursuing our work. You can see that we are making an effort to be able to offer the essential services in Radio-Canada's mandate, in the current circumstance and with the budget restrictions that we have.

Senator McIntyre: In this context, we will await the Federal Court of Appeal's decision with great interest.

[English]

Ms. Kinch, I understand that you are responsible for CBC's English services based in Montreal and Quebec City.

Ms. Kinch: Yes.

Senator McIntyre: CBC operates radio and television stations in Montreal. My understanding is that it also operates a radio station in Quebec City. There are two shows that come to mind, "Breakaway" and "Quebec AM." I also understand that these shows are the only English-language radio programs covering English-speaking communities. Is there quite an interest on the part of English-speaking people for those shows?

mois plus tard, que le radiodiffuseur avait décidé de porter cette décision en appel. Lors de l'audition des parties, qui a eu lieu le 15 avril dernier, le radiodiffuseur a demandé que la décision de la Cour fédérale soit annulée, et la requête a été prise en délibéré.

Je crois que c'est un peu regrettable, parce que, dans sa décision, le juge a confirmé que le radiodiffuseur public devait respecter la Loi sur les langues officielles. Il a aussi reconnu que le commissaire aux langues officielles pouvait faire enquête sur les plaintes reçues à l'égard de la SRC.

Pouvez-vous résumer la position que vous avez présentée devant la Cour fédérale d'appel le mois dernier?

M. Lalande : Je ne m'avancerai pas à participer à ce débat qui est en cours, mais je voudrais ajouter un élément à ce que vous venez de dire. Le juge reconnaît aussi la juridiction du CRTC envers Radio-Canada. Il s'agit donc d'un débat juridique, et je pense qu'il faut laisser la cour trancher sur ces éléments.

Personnellement, je crois qu'il est probablement nécessaire qu'une orientation soit donnée quant à cela. Cependant, je trouve un peu triste le fait qu'il y ait un débat sur une chose fondamentale comme celle-là, c'est-à-dire concernant la juridiction sur deux lois qui gouvernent un organisme. À ce sujet, je pense qu'il est sage de laisser la cour trancher le débat. Ce que je souhaite, c'est que les choses se clarifient afin que l'on puisse travailler tous ensemble à veiller à ce que, premièrement, la Loi sur les langues officielles soit respectée et, deuxièmement, à ce que le mandat de la Société Radio-Canada, qui relève de la Loi sur la radiodiffusion, soit soutenu et que, au CRTC, qui nous régit, tout le monde puisse avoir les idées claires sur ce qu'il y a à faire.

Entre-temps, je peux vous assurer que rien ne nous empêche de poursuivre notre travail. Vous constatez les efforts que nous faisons pour être en mesure d'offrir les services essentiels nécessaires qui nous sont impartis dans le mandat de Radio-Canada, dans les circonstances et dans l'environnement budgétaire que nous avons.

Le sénateur McIntyre : Dans ces circonstances, nous allons attendre avec intérêt et impatience la décision de la Cour fédérale en appel.

[Traduction]

Madame Kinch, je comprends que vous êtes responsable des services en anglais de Radio-Canada à Montréal et Québec.

Mme Kinch : Oui.

Le sénateur McIntyre : Radio-Canada exploite des chaînes de radio et de télévision à Montréal. J'ai cru comprendre qu'elle exploite aussi une station de radio à Québec. Il y a deux émissions qui me viennent à l'esprit : *Breakaway* et *Quebec AM*. J'ai cru comprendre aussi que ces émissions sont les deux seules à desservir les collectivités anglophones. Ces émissions suscitent-elles un intérêt significatif de la part des anglophones?

Ms. Kinch: Yes, absolutely, but they are not the only shows we have that service the entire province. “Radio Noon” is our show out of Montreal on a daily basis at noon that serves the entire province. “All in a Weekend” is our weekend show that runs from six to nine on Saturdays and Sundays.

Senator McIntyre: I further understand that CBC Quebec has been meeting with community groups, like Quebec Community Groups Networks, on a regular basis as well as participating in community events such as Townshippers’ Day. Could you tell us a little bit about that?

Ms. Kinch: Are you asking me what we do with these groups?

Senator McIntyre: Yes, and the public consultation attached to it and the public input.

Ms. Kinch: What we do with the Townshippers’ Association is that fairly often we set up a booth there, so we’re there on the day to meet the public coming and have one-on-one contact with them and talk about what we’re doing. We also host the event. We send one of our hosts to participate in the event.

Out of this year’s Townshippers’ Association we’re involved in an initiative called Make Way for YOUth. It’s a program that is trying to counter the exodus of youth from the Eastern Townships, and so we’re partnering with them in this program over the next three years.

If you know about the English Language Arts Network, we’re also partnering with them. They’re doing a summer festival called Arts Alive! where they’re going out into English communities across the province. We’ll be partnering with them on six of those communities. We’ll be going with them and setting up some sort of contact with the community.

What we also do when we go to these places is we find stories in those places so we can put them on our programs and they can see themselves on our programming.

[Translation]

The Chair: Before moving on to a second round of questions with Senator Chaput, I would like to ask you a question.

Five of the recommendations made by the Standing Senate Committee as part of its study of CBC/Radio-Canada and its linguistic obligations concerned the board of directors.

Unfortunately, the responses that we received were fairly vague, and there were no specific commitments made about the recommendations. However, I would like to come back to one of the recommendations that we made in the report: that CBC/Radio-Canada demonstrate how its corporate culture has taken

Mme Kinch : Oui, absolument, mais il ne s’agit pas des seules émissions que nous avons pour desservir l’ensemble de la province. *Radio Noon* est notre émission montréalaise qui est diffusée tous les jours à midi partout dans la province. *All in a Weekend* est notre émission que l’on diffuse de 6 heures à 9 heures les fins de semaine, les samedis et les dimanches.

Le sénateur McIntyre : Je comprends en outre que Radio-Canada Québec rencontre régulièrement des groupes communautaires comme le Quebec Community Groups Networks et participe aussi à des événements communautaires comme Townshippers’ Day. Pouvez-vous nous parler un peu plus de cela?

Mme Kinch : Me demandez-vous ce que nous faisons avec ces groupes?

Le sénateur McIntyre : Oui, et la consultation publique qui y est associée ainsi que la rétroaction du public.

Mme Kinch : Ce que nous faisons avec la Townshippers’ Association c’est que nous y installons relativement régulièrement un kiosque, afin d’y assurer une présence pendant le jour pour rencontrer le public sur place et interagir avec celui-ci en lui parlant de ce que nous faisons. Nous organisons aussi l’événement. Nous envoyons l’un de nos animateurs pour participer à l’événement.

Cette année, dans le cadre de notre participation à la Townshippers’ Association, nous prenons part à l’initiative intitulée Make Way for YOUth. C’est un programme qui vise à contrer l’exode des jeunes des Cantons de l’Est, et c’est pourquoi nous établissons des partenariats avec eux, dans le cadre de ce programme, sur les trois prochaines années.

Je ne sais pas si vous connaissez l’English Language Arts Network, mais c’est aussi un de nos partenaires. Ce groupe organise un festival d’été intitulé Arts Alive! dans le cadre duquel on se rend dans des communautés anglophones de partout dans la province. Nous serons en partenariat avec ce groupe pour six de ces collectivités. Nous allons les y accompagner afin d’établir un certain contact avec la collectivité en question.

Ce que nous faisons aussi lorsque nous allons dans ce genre d’endroits, c’est que nous diffusons dans nos émissions du contenu qui les concerne, afin qu’ils puissent se retrouver dans notre programmation.

[Français]

La présidente : Avant de passer au deuxième tour de questions avec la sénatrice Chaput, j’aimerais vous poser une question.

Cinq des recommandations formulées par le comité sénatorial dans le cadre de son étude sur CBC/Radio-Canada et ses obligations linguistiques ciblaient son conseil d’administration.

Malheureusement, les réponses que nous avons reçues étaient plutôt vagues, et il n’y a pas eu d’engagement précis par rapport aux recommandations. Cependant, j’aimerais revenir sur l’une des recommandations que nous avons énoncées dans le rapport, soit que CBC/Radio-Canada démontre comment sa culture

into consideration the realities and challenges unique to official language minority communities. Could you tell us what concrete measures have been taken in the last year to respond to that recommendation?

Mr. Lalande: I would like to go back a little further than last year. In terms of French-language services, for the past few years, we made an important commitment by creating the regional services group to ensure that all of the work and the resources in a given region — whether it be on television, on the radio, news, or digital services — are organized in the most optimal way, so that we can offer a service that evolves along with the population. From an organizational point of view, this group did not exist before; so it was an important step.

I took on the first part of the reform myself and then I transferred the responsibility of continuing the work to Patricia. I fundamentally believe that this reform has helped Radio-Canada better develop its services, particularly in the regions.

Ms. Pleszczynska: In communities in the west of the country, we can see that there has been a huge transformation in terms of immigration. These new francophones and francophiles are increasing the number of francophones in these regions. Listeners in these regions want not only local programming, but they also want to be able to hear themselves reflected all across the West. We have put in place new groups within the organization so that one person will be responsible for editorial work in the four Western provinces, one person is responsible for editorial issues and is on site in each of our stations to talk about them, but also to be responsible for the teams. This allows us to pay more attention to the issues affecting francophone communities in the West.

The same goes for non-news programming; one person is responsible for the four Western provinces to ensure there is fairness and balance, because one of the issues that frequently comes out of our consultations is that there is a need for initiatives to ensure that young francophones can continue to work in French and listen to French on Radio-Canada. We want to have initiatives in all the regions, in all the provinces, even in Ontario now, with programs such as the show “On y va” for young people aged 6 to 12, which is now broadcast on Sunday mornings. This was a local Edmonton initiative that was developed and which became a show that was broadcast on the entire network.

Mr. Lalande: I would like to talk to you about another aspect of this organizational transformation. As Radio-Canada has made investments in every one of the regions, we have been able to modernize old radio stations and television stations into totally modern multimedia centres. The brand new multimedia centre in

organisationnelle a tenu compte des réalités et des défis propres aux communautés de langues officielles en situation minoritaire. Pouvez-vous nous indiquer quelles mesures concrètes ont été prises au cours de la dernière année pour répondre à cette recommandation?

M. Lalande : J'aimerais remonter un peu plus loin que la dernière année. Au niveau des Services français, depuis quelques années, le groupe des Services régionaux a pris un engagement important en créant le groupe des Services régionaux pour s'assurer que l'ensemble des efforts et des ressources en région — que ce soit la télévision, la radio, l'information ou les services numériques — puisse être organisé de la façon la plus optimale afin de maintenir et d'offrir un service qui évolue au diapason de l'évolution de la population. Du point de vue organisationnel, cette structure n'existait pas auparavant; il s'agit donc d'un pas important.

J'ai assumé la première partie de cette réforme moi-même pour ensuite transmettre la responsabilité de poursuivre cette dynamique à Patricia. Je crois fondamentalement que cette réforme place Radio-Canada en meilleure posture afin de faire évoluer ses services, particulièrement en région.

Mme Pleszczynska : Dans les communautés de l'ouest du pays, on constate une grande transformation en ce qui concerne l'immigration. Ces nouveaux francophones et francophiles renouvellent et augmentent le nombre de francophones dans ces régions. Les auditeurs de cette région veulent non seulement être à proximité et avoir de la programmation de proximité, mais ils veulent également s'entendre entre eux dans la grande région de l'Ouest qui n'en est pas vraiment une. Nous avons donc mis en place de nouvelles structures au sein de notre organisation pour qu'une personne soit responsable de l'éditorial pour les quatre provinces de l'Ouest, soit une personne qui chapeaute les enjeux éditoriaux, naturellement, et qui est sur place dans chacune de nos stations pour en témoigner, mais aussi pour être responsable des équipes. Ceci nous permet de porter davantage d'attention aux enjeux des communautés francophones de l'Ouest.

C'est la même chose en ce qui concerne la programmation hors info; une personne s'occupe de l'ensemble des quatre provinces pour s'assurer d'une certaine équité et d'un équilibre, car l'un des enjeux qui reviennent constamment lors de nos consultations, c'est le besoin d'initiatives pour s'assurer que la jeunesse francophone continue de vivre en français et s'alimente en français à travers Radio-Canada. On veut des initiatives dans toutes les régions, d'une province à l'autre, même en Ontario maintenant, des initiatives telles que l'émission consacrée aux jeunes de 6 à 12 ans intitulée *On y va*, qui est maintenant diffusée le dimanche matin. Il s'agit d'une initiative locale à Edmonton qui s'est poursuivie et qui est devenue une émission diffusée à travers le réseau.

M. Lalande : J'aimerais vous parler d'un autre volet de cette transformation organisationnelle. Au fur et à mesure des investissements que Radio-Canada fait dans chacune des régions, on modernise les anciens concepts de stations de radio et de stations de télé en des centres multimédias tout à fait

Moncton will be open next June. And I would invite you to come see it, if you are going to be in Moncton. This centre is totally equipped to deal with the new realities we are facing. We also have a second centre in Sudbury. This was one of our oldest most obsolete centres which was not only moved, but was refitted with modern equipment, so that the radio, television and digital aspects will be able to function together dynamically. Employees will have better resources, and better guidance in terms of their mission of reflecting what is happening in their community.

Ms. Pleszczynska: A final point?

The Chair: I am afraid we don't have much time.

Ms. Pleszczynska: Briefly, I would like to add that the content is essential. The stories that we tell are essential. A lot of work has been done in recent years to ensure that our production models are as effective as possible, precisely so that we can go out into the field and tell those stories.

Senator Chaput: My question concerns the third recommendation our committee made concerning collaboration between the French-language and English-language networks. I would like you to give us concrete examples of collaboration that are part of your strategy to have CBC/Radio-Canada truly reflect Canada and its linguistic duality. For example, you are overhauling your regional websites, and you have talked about digital services; do you have a strategy that would ensure, once and for all, that all across Canada, there would be digital sites in both official languages, and not only in one language in one corner of the country, and in a different language at the other end of the country?

The Chair: Could you provide us with that information in writing? That would be appreciated.

Mr. Lalande: Very well.

Senator Maltais: Mr. Lalande, a group called Friends of Radio-Canada has been created. We have seen their advertisements, they rented a theatre and some artists donated their fees. Did the Friends give you the money from that event?

Mr. Lalande: No.

Senator Maltais: What did they do with that money?

Mr. Lalande: I do not know. You would have to ask them.

Senator Maltais: Did they pay for the radio and television advertisements on Radio-Canada? They ran advertisements for a week.

Mr. Lalande: I will look into it.

Senator Maltais: Could you give us an answer? They did this on behalf of Radio-Canada. I imagine that if you are using the name of an enterprise like Radio-Canada, and if you made a profit, the money should be given back.

Mr. Lalande: I would invite you to put the question to the organizers.

modernes. Le tout nouveau centre multimédia de Moncton ouvrira ses portes en juin prochain. Je vous y invite, d'ailleurs, si vous passez par Moncton. Ce centre est tout à fait adapté aux nouvelles réalités auxquelles nous faisons face. Nous avons un deuxième centre à Sudbury. Il s'agit d'un centre qui était des plus désuets qui a non seulement été déménagé, mais aussi doté d'équipements modernes, ce qui fera en sorte que la radio, la télé et le numérique pourront travailler de façon dynamique. Les employés seront mieux entourés, mieux guidés dans cette mission de refléter ce qui se passe dans leur communauté.

Mme Pleszczynska : Un dernier point?

La présidente : Le temps file trop rapidement.

Mme Pleszczynska : Rapidement, j'aimerais ajouter que le contenu est essentiel. Les histoires qu'on doit raconter sont essentielles. Tout le travail s'est fait, depuis quelques années, de sorte que nos modèles de production soient les plus efficaces possible, justement pour aller sur le terrain et raconter les histoires.

La sénatrice Chaput : Ma question concerne la troisième recommandation de notre comité et traite de la collaboration entre les réseaux français et anglais. J'aimerais que vous nous fournissiez des exemples concrets de collaboration qui font partie de votre stratégie pour que CBC/Radio-Canada reflète vraiment le Canada tel qu'il est et sa dualité linguistique. Par exemple, vous procédez à la refonte de vos sites web régionaux, vous parlez de services numériques; avez-vous une stratégie qui ferait en sorte que, une fois pour toutes, partout au Canada, on aurait des sites numériques dans les deux langues officielles, et non pas uniquement dans une langue dans un coin du pays et uniquement dans l'autre langue dans l'autre coin du pays?

La présidente : Pourriez-vous nous transmettre cette information par écrit? Ce serait apprécié.

M. Lalande : D'accord.

Le sénateur Maltais : Monsieur Lalande, un comité des Amis de Radio-Canada avait été créé. Nous avons vu leurs publicités, ils ont loué un théâtre et les artistes ont donné leur cachet. Vous ont-ils remis l'argent?

M. Lalande : Non.

Le sénateur Maltais : Qu'ont-ils fait avec cet argent?

M. Lalande : Je ne sais pas. Il faut le leur demander.

Le sénateur Maltais : Ont-ils payé la publicité à la radio et à la télévision de Radio-Canada? Ils ont fait de la publicité durant une semaine.

M. Lalande : Je vais m'informer.

Le sénateur Maltais : Pouvez-vous nous donner une réponse? Ils ont fait cela au nom de Radio-Canada. J'imagine que, lorsqu'on se sert du nom d'une entreprise comme Radio-Canada, si on fait des gains, on doit remettre l'argent.

M. Lalande : Je vous invite à poser la question aux organisateurs.

Senator Maltais: We have not been able to find them.

Mr. Lalande: I am not the right person to ask, I think.

Senator Maltais: Thank you.

The Chair: I would like to thank our guests this evening, Mr. Louis Lalande, Ms. Pleszczynska and Ms. Kinch, for having appeared before us. I would like to reaffirm the importance of our public broadcaster to official language minority communities, francophones in minority communities outside of Quebec, and anglophone communities in Quebec. You play an important role. I know that you are undergoing budget cuts; we did not discuss that, but 1,500 jobs will be cut between now and 2020, according to what you announced. Despite all that, I would remind you of your obligations under the Official Languages Act and the Broadcasting Act. Thank you all.

Now we will move on to the second panel of witnesses. Not long ago, I received a letter from the president of the Société Santé en français, Dr. Aurel Schofield, who requested to appear before the committee in order to update us on the progress made in the context of the roadmap for health care and health services for francophones living in minority communities. The Subcommittee on Agenda and Procedure accepted his request.

Thus, I would like to welcome Dr. Aurel Schofield as well as Mr. Michel Tremblay, both from the Société Santé en français. We are very happy to have you.

I would like to invite Dr. Schofield to give his presentation, and afterwards senators will be able to ask their questions.

Dr. Aurel Schofield, President, Société Santé en français: Thank you Madam Chair, and members of the committee. As the president of the Société Santé en français, I would like to thank you for giving us this valuable time. We know that you are very busy.

As you said, I am here today with Mr. Michel Tremblay, executive director of our organization. We are here to talk to you about the Société Santé en français as it relates to your study on the application of the Official Languages Act.

Our goal today is to explain our role as a national organization aiming to improve access to health care for francophones in minority communities. We also want to get your support for the future. We will be presenting examples of large-scale projects that we have undertaken with that goal in mind. We have done so with funding from the Government of Canada through the Official Languages Health Contribution Program.

The Société Santé en français is a national organization composed of a national secretariat and 16 regional, provincial and territorial networks that work in Acadian and francophone communities across the country, except in Quebec.

Le sénateur Maltais : On n'arrive pas à les trouver.

M. Lalande : Je suis le mauvais intervenant, je dirais.

Le sénateur Maltais : Merci.

La présidente : J'aimerais remercier nos invités de ce soir, M. Louis Lalande, Mme Pleszczynska et Mme Kinch, d'avoir comparu devant nous. Je tiens à réitérer l'importance de notre radiodiffuseur public pour les communautés de langue officielle, les francophones en milieu minoritaire et la communauté anglophone au Québec. Vous êtes une voix importante. Je sais que vous subissez des compressions budgétaires; nous n'en avons pas discuté, mais 1 500 postes seront abolis d'ici 2020, selon ce que vous annoncez. Malgré tout cela, je tiens à vous rappeler vos obligations en vertu de la Loi sur les langues officielles et de la Loi sur la radiodiffusion. Merci à vous tous.

Passons maintenant au deuxième groupe de témoins. Il y a quelque temps, j'ai reçu une lettre de la part du président de la Société Santé en français, le Dr Aurel Schofield, qui demandait de comparaître devant notre comité afin de rendre compte des progrès accomplis dans le cadre de la feuille de route dans le domaine des soins et services de santé destinés aux francophones en situation minoritaire. Le Sous-comité du programme et de la procédure a accepté sa demande.

J'aimerais donc souhaiter la bienvenue au Dr Aurel Schofield ainsi qu'à M. Michel Tremblay, tous deux de la Société Santé en français. Nous sommes très heureux de vous accueillir.

J'invite le Dr Schofield à faire sa présentation, et par la suite, les sénateurs poseront leurs questions.

Dr Aurel Schofield, président, Société Santé en français : Merci, madame la présidente, et membres du comité. En tant que président de la Société Santé en français, je vous remercie de nous accorder ce temps précieux. Nous savons que vous êtes très occupés.

Comme vous l'avez dit, je suis accompagné de M. Michel Tremblay, directeur général de la société. Nous sommes ici pour vous parler du dossier de la Société Santé en français par rapport à l'étude que vous faites sur l'application de la Loi sur les langues officielles.

Notre but aujourd'hui est de vous expliquer notre rôle en tant que regroupement national visant l'amélioration de l'accès aux services de santé pour les francophones en situation minoritaire. Nous voulons également obtenir votre appui pour l'avenir. Nous vous présenterons des exemples de projets d'envergure que nous entreprenons à cette fin, grâce au financement que nous accorde le gouvernement du Canada par l'entremise du Programme de contribution pour les langues officielles en santé de Santé Canada.

La Société Santé en français est un organisme pancanadien composé d'un secrétariat national et de 16 réseaux régionaux, provinciaux et territoriaux qui œuvrent au sein des communautés acadienne et francophones à travers le pays, à l'exception du Québec.

A leader in networking, our organization has managed to create and maintain strong ties with political decision makers, help professionals and their associations, help managers, help service providers, and help training institutions in the provinces and territories. Thus, the needs of francophones and official language minority communities are at the heart of our work. I would even say that now their needs are being noticed by the government, which was not the case a few years ago.

Our organization's raison d'être has always been and always will be to improve the health of Acadian and francophone communities living in minority communities, and to reduce gaps and inequalities in the health system, which is supposed to be respectful of cultural, social and linguistic values.

Why is this so important? Quite simply because better health strengthens the vitality of official language minority communities. How do we encourage this improvement? We do it through the mobilization of partners on the ground who work in collaboration, share common objectives and create structural projects that meet real needs.

In Winnipeg, Dr. Sarah Bowen, a Canadian researcher, conducted evidence-based research on language barriers to access. She clearly showed that poor communication can result in negative effects tied to the quality of services, patients' safety and community wellness. Other American studies have also shown that language barriers to access increase health system costs.

After 15 years in existence, our organization has proven its worth and is well-placed to target needs, mobilize partners on the ground and find effective means of ensuring improved access to high quality French health services and programs.

We have four priority areas of action that I will briefly describe, with supporting examples. First of all, there is the organization and adaptation of services offered in French. These services must be tailored to the realities of our minority communities in the nine provinces and three territories.

Among the many measures, let's take the example of two projects undertaken between 2011 and 2013, which were designed to improve the health of francophone seniors. In Prince Edward Island, a project led directly to the opening of two bilingual "households" with 13 beds each, in a long-term care facility in Summerside, which is currently being renovated. Seniors were grouped and receive services in the language of their choice. These "households" are the result of close collaboration between the French services network in Prince Edward Island, Health PEI, and the provincial government.

Chef de file en réseautage, la société a réussi, dans les provinces et territoires, à créer et à maintenir des liens avec les décideurs politiques, les professionnels de la santé et leurs associations, les gestionnaires de la santé, les prestataires de services et de soins de santé, ainsi que les établissements de formation en matière de santé. Ainsi, les besoins des francophones des communautés de langue officielle en situation minoritaire sont au cœur de l'action. Je pourrais même dire qu'ils ne passent pas inaperçus pour le gouvernement, ce qui n'était pas le cas il y a quelques années.

La raison d'être de la société demeure et restera toujours l'amélioration de la santé de nos communautés acadienne et francophones vivant en milieu minoritaire, et ce, afin de réduire les iniquités et les disparités au sein des systèmes de santé qui se doivent d'être respectueux des valeurs culturelles, sociales et linguistiques.

Pourquoi est-ce si important? Tout simplement parce qu'un meilleur état de santé renforce la vitalité de nos communautés de langue officielle en milieu minoritaire. Comment encourageons-nous cette amélioration? Nous le faisons par la mobilisation des partenaires sur le terrain qui travaillent en collaboration, partagent des objectifs communs et apportent des projets structurants qui répondent à de réels besoins.

À Winnipeg, la Dre Sarah Bowen, une chercheuse canadienne, a effectué des recherches basées sur des données probantes quant aux barrières linguistiques liées à l'accès. Elle a clairement démontré qu'une mauvaise communication peut provoquer des effets négatifs liés à la qualité des services, à la sécurité des patients et au mieux-être des communautés. D'autres études américaines ont aussi démontré que les barrières linguistiques à l'accès augmentent les coûts liés au système de santé.

Après 15 ans d'existence, voilà que la société a fait ses preuves et est bien placée pour cerner les besoins, mobiliser les partenaires sur le terrain et trouver des moyens efficaces pour assurer un accès amélioré aux programmes et aux services de santé en français de qualité.

Nous avons quatre champs d'action prioritaires que je vais vous décrire brièvement, avec exemples à l'appui. D'abord, il y a l'organisation et l'adaptation des services offerts en français. Ces services se doivent d'être adaptés aux réalités de nos communautés minoritaires des neuf provinces et des trois territoires.

Parmi de nombreuses actions, prenons l'exemple de deux projets entamés entre 2011 et 2013, visant à améliorer la santé des personnes âgées francophones. À l'Île-du-Prince-Édouard, un projet a mené directement à l'ouverture de deux « maisonnées » bilingues de 13 lits chacune, dans un centre d'hébergement de soins de longue durée à Summerside, en voie de rénovation. Les personnes âgées ont été regroupées et reçoivent des services dans leur langue. Ces « maisonnées » sont le fruit d'une étroite collaboration entre le réseau des services en français de l'Île-du-Prince-Édouard, Santé Île-du-Prince-Édouard, et le gouvernement de la province.

In Manitoba, Santé en français Manitoba, in cooperation with health system partners in this province, developed an action plan to find solutions to gaps that existed between available services and the needs of elderly francophone clients in the neighbourhoods of Saint-Boniface and Saint-Vital, in Winnipeg. Another result of this project was the establishment of a guide written for the managers of long-term care facilities. This guide set out the practices to be implemented, whether they were new approaches to recruitment and assignment of professionals or new ways of organizing schedules and pooling services. By sharing this guide with all of our networks, this project alone will help thousands and thousands of francophones across the country who will be housed in long-term care facilities.

Here is another success story, a very recent one. In November 2012, our organization published a document entitled *Orientations en santé mentale en Français*, in which we proposed means of ensuring the quality of mental health services in a minority context. Last March, we announced the availability of mental health first aid training being offered by the Mental Health Commission of Canada. These training sessions were fully tailored to the realities of minority communities, in partnership with our organization.

The first training session has already been held and was tailored to instructors who interact with young people, for example, teachers, sports coaches and camp counselors. Another session will be offered this week, this time for instructors who interact with adults. These instructors will then return to their respective communities to train mental health first responders in French.

In total, the Société Santé en français estimates that 10 provinces and territories will be able to offer the necessary means to fight stigmatization, as well as address mental health problems in sometimes remote communities. In short, close to 600 francophones in a minority setting will be equipped this way.

We are also very proud of our collaboration with Accreditation Canada in developing standards for culturally and linguistically adapted care and services. The purpose of this project is to create new standards or to enrich existing standards for hospitals, long-term care centres and other health care organizations to put in place to prepare for visits from Accreditation Canada. It is for all official language minority communities, including anglophones in Quebec, as much as francophones outside Quebec.

The Société Santé en français has as its second focus consulting, promoting and equipping human resources in the field of health. It is important to us to ensure that there are enough professionals able to offer health services in French to meet the demand from our communities.

Au Manitoba, Santé en français Manitoba, en collaboration avec les partenaires du système de santé de cette province, a développé un plan d'action pour trouver des solutions aux écarts qui existaient entre les services disponibles et les besoins de la clientèle francophone âgée des quartiers de Saint-Boniface et de Saint-Vital, à Winnipeg. Un autre résultat de ce projet a été la mise en place d'un guide rédigé à l'intention des gestionnaires des établissements de soins de longue durée, qui énoncent les pratiques à mettre en place, que ce soit de nouvelles approches de recrutement ou d'affectation des professionnels ou de nouvelles façons d'organiser les horaires ou de regrouper les services. En partageant ce guide avec tous nos réseaux, ce projet à lui seul servira au bénéfice de milliers et de milliers de francophones à travers le pays qui seront hébergés dans les établissements de soins de longue durée.

Voici une autre histoire à succès, celle-ci très récente. En novembre 2012, la société a lancé document intitulé *Orientations en santé mentale en français*, dans lequel on proposait des moyens pour assurer la qualité des services de santé mentale en contexte minoritaire. En mars dernier, la société annonçait la disponibilité d'une nouvelle formation de premiers soins en santé mentale offerte par la Commission de la santé mentale du Canada. Ces formations ont été complètement adaptées aux réalités de nos communautés minoritaires, en partenariat avec la société.

Une première séance de formation a déjà eu lieu, et elle s'adressait à des instructeurs en interaction avec des jeunes, par exemple des enseignants, des entraîneurs sportifs et des animateurs de camp. Une autre séance est offerte cette semaine, cette fois à des instructeurs qui interagissent avec des adultes. Ceux-ci retourneront ensuite dans leur collectivité respective pour former des premiers répondants en santé mentale en français.

Au total, la Société Santé en français estime que 10 provinces et territoires seront en mesure d'offrir les moyens nécessaires pour lutter contre la stigmatisation, ainsi que d'aborder les problèmes de santé mentale dans des collectivités parfois isolées. Bref, près de 600 francophones vivant dans un contexte minoritaire pourront être outillés de cette façon.

Nous sommes aussi très fiers de notre collaboration avec Agrément Canada visant à développer des normes liées à des soins et à des services adaptés au chapitre culturel et linguistique. Ce projet vise à créer de nouvelles normes ou à enrichir des normes existantes et permet de faire en sorte que les hôpitaux, les soins de longue durée et d'autres organismes de soins de santé les mettent en œuvre en prévision des visites d'Agrément Canada. Il s'adresse à toutes les communautés de langue officielle en situation minoritaire, y compris les anglophones du Québec, autant que les francophones à l'extérieur du Québec.

La Société Santé en français a comme deuxième champ d'action la concertation, la valorisation et l'outillage des ressources humaines dans le domaine de la santé. Il nous importe de voir à ce qu'il y ait un nombre suffisant de professionnels capables d'offrir des services de santé en français pour répondre à la demande de nos communautés.

Here again, for example, my organization is working very closely on a project by the Association of Faculties of Medicine of Canada to identify francophone or francophile students who are studying in English. This initiative has already borne fruit, because we have identified 30 students, at each of the faculties of medicine of Memorial University in St. John's, Newfoundland and Labrador, and the University of Toronto, within three months of beginning the project.

When students are identified, language and cultural training will be offered to them, as well as the opportunity to discover minority communities in their area where they will be able to do internships. The goal is to increase recruitment and retention of these doctors in minority communities. We are looking forward to other great discoveries elsewhere in Canada.

Many other activities have been put in place by networks to promote careers in French, to encourage the recruitment of professionals, and to create glossaries and tools online for professionals. The networks have also organized refresher training for professionals, such as Health Care in French at a Glance in Nova Scotia, and host communities in Nunavut. In fact, many other mobilization and promotion activities are done every year.

My organization works with the Consortium national de formation en santé on training in French. The consortium is made up of 11 universities and colleges that offer postsecondary training programs as well as continuing education workshops in French for health care professionals.

We work together on different common issues, including active offer, an approach designed to ensure that services in French are offered upstream, on a regular and ongoing basis, without the client, who is often vulnerable, having to make a request.

A third focus is the work done on determinants of health. Increasingly, communities feel engaged and supported in taking charge of their health and well-being when it comes to determinants of health. My organization and its networks are very active in this area having deployed their National Strategy for Promoting Health in French, which is carried out through numerous projects. For example, templates like "healthy communities" or "healthy schools" have been created or are being developed.

Lastly, the fourth area we work in is about bringing together knowledge based on research and evaluation in order to provide the best possible service. We have to optimize the capacity of the Société, of the networks and their partners by integrating skills related to research, evaluation and knowledge mobilization, and also by focusing on best practices for health care services provided in French.

Ici encore, à titre d'exemple, la société participe de très près à un projet de l'Association des facultés de médecine du Canada pour identifier les étudiants francophones ou francophiles qui étudient en anglais. Cette initiative a déjà porté ses fruits, puisqu'on a déjà identifié 30 étudiants, dans chacune des facultés de médecine de l'Université Memorial, à St. John's, Terre-Neuve-et-Labrador, et de l'Université de Toronto, et ce, seulement trois mois depuis le début du projet.

Lorsque les étudiants seront identifiés, la formation linguistique et culturelle leur sera offerte, ainsi que l'occasion de connaître les communautés minoritaires de leur région où ils pourront faire des stages. Le résultat visé est d'augmenter le recrutement et la rétention de ces médecins dans les communautés minoritaires. Nous attendons avec anticipation d'autres belles révélations ailleurs au Canada.

Plusieurs autres activités ont été mises en place par les réseaux pour promouvoir les carrières en français, favoriser le recrutement des professionnels, et créer des lexiques et des outils en ligne pour les professionnels. Les réseaux ont aussi organisé de la formation d'appoint pour les professionnels, tels que les « Coups d'œil sur la santé », en Nouvelle-Écosse, et les communautés d'accueil au Nunavut. En fait, plusieurs autres activités de mobilisation et de valorisation sont réalisées chaque année.

La société se joint aux efforts du Consortium national de formation en santé quant à la formation en français. Le consortium regroupe 11 institutions d'enseignement universitaires et collégiales offrant des programmes de formation postsecondaire ainsi que des séances de formation continue en français pour les professionnels de la santé.

Nous travaillons conjointement sur divers dossiers communs, dont celui de l'offre active, une approche qui veille à ce que les services en français soient offerts en amont, de façon régulière et permanente, sans que le client, souvent en situation de vulnérabilité, ait à en faire la demande.

Un troisième champ d'action est le travail effectué sur les déterminants de la santé. De plus en plus, les communautés se sentent engagées et appuyées dans la prise en charge de leur santé et de leur mieux-être autour des facteurs déterminants de la santé. La société et ses réseaux sont très actifs dans ce domaine en déployant leur Stratégie nationale de promotion de la santé en français, qui se réalise par le truchement de nombreux projets. Par exemple, des modèles structurants de type « communautés en santé » ou « écoles en santé » ont vu le jour ou sont en voie de réalisation.

Enfin, notre quatrième champ d'action concerne la mobilisation des connaissances fondées sur la recherche et l'évaluation pour atteindre une qualité optimale des services. Les capacités de la société, des réseaux et de leurs partenaires doivent être optimisées en intégrant des compétences en recherche, en évaluation et en mobilisation des connaissances, ainsi qu'en valorisant les meilleures pratiques en matière de services de santé en français.

Further, the Société is developing an evaluation framework which will allow us to measure our performance and show whether we had an impact. In this area, we also work on integrating the language variable in the collection of health systems data collection, in order to provide reliable indicators to decision makers, administrators and planners. That way, they will be able to get a better picture of francophone communities. We have two ongoing projects: one in Ontario and the other in Prince Edward Island.

In light of these examples, you can see that networking lies at the heart of all of our activities and that it is the key to our success. At this point, I would like to give you a really good example of networking in my province of New Brunswick.

The Société Santé et Mieux-être en français of New Brunswick has recently signed an agreement with Réseau Vitalité, which is one of the two provincial regional health wards, and with the Mouvement acadien des communautés en Santé Inc. Under this agreement, the société will be in a better position to influence the plan to optimize the shift towards community and ambulatory care, and also the shift towards primary care, which is just around the corner.

I have no doubt that this collaboration will continue to improve access to primary health care services in French for all Acadians living in New Brunswick. These are just a handful of success stories from the hundreds which are out there. Our apologies for boasting about this, but these stories really inspire us.

In conclusion, I will leave you with an important message. The work is far from done. The federal government plays a key role in improving the health of our minority francophone and Acadian communities. If we are to reach our goal of making everyone healthier and of receiving support from provincial and territorial governments, we will need support and financial resources from the Canadian government.

The funding we received under the roadmap for official languages allowed us to launch our activities. However, delays and a lack of stable funding have many times over threatened and slowed down our projects and our success stories.

We are therefore asking for two things. First, the time has come to create a bigger and permanent official languages program in the health care sector to improve access to and increase the number of services provided in French, and which would see the Société Santé en français and its networks play key roles.

Next, it is essential that the language variable be integrated in the collection of socio-health data to help us better define needs and measure the impact of our work. This is an important challenge which will be difficult to meet.

En plus, la société développe un cadre d'évaluation nous permettant de mesurer l'atteinte de nos résultats et de démontrer notre impact. Ce champ d'action vise aussi l'intégration de la variable linguistique dans les collectes de données des systèmes de santé afin d'obtenir des indicateurs fiables permettant aux décideurs, aux administrateurs et aux planificateurs de dresser un juste portrait des communautés francophones. Nous avons deux projets en cours : un en Ontario, et l'autre, à l'Île-du-Prince-Édouard.

Grâce aux exemples précédents, vous pouvez vous rendre compte que le réseautage est au cœur de toutes nos activités et est la clé de notre succès. Je me permets ici de vous parler d'un bel exemple de réseautage qui relève de ma province du Nouveau-Brunswick.

La Société Santé et Mieux-être en français du Nouveau-Brunswick vient tout récemment de signer une entente avec le Réseau Vitalité, une des deux régions régionales de santé de la province, et le Mouvement acadien des communautés en Santé Inc. Elle pourra ainsi influencer le plan visant à optimiser le virage ambulatoire et communautaire, ainsi que celui vers la santé primaire, qui s'annonce chez nous.

Je n'ai aucun doute que cette collaboration contribuera à améliorer l'accès à des services de santé primaire en français pour les Acadiennes et les Acadiens du Nouveau-Brunswick. Nous vous avons fait part seulement de quelques-unes de nos centaines d'histoires à succès. Excusez-nous de nous en vanter; elles nous dynamisent.

En conclusion, je vous laisse un message important : le travail est loin d'être terminé. Le gouvernement fédéral joue un rôle clé dans l'amélioration de l'état de santé de nos communautés francophones et acadienne en situation minoritaire. Pour atteindre notre but de favoriser une meilleure santé pour tous et obtenir l'appui des gouvernements provinciaux et territoriaux, nous aurons besoin des appuis et des ressources financières du gouvernement canadien.

Le financement obtenu dans le cadre de la feuille de route pour les langues officielles nous a permis de démarrer nos activités. Par contre, le retard et le manque de continuité du financement nous ont maintes et maintes fois mis à risque et ont ralenti nos projets et nos succès.

Nous avons donc deux demandes. D'abord, il est temps de créer un programme élargi et permanent de langues officielles en santé pour augmenter l'accès et accroître l'offre des services de santé en français, et dans lequel la Société Santé en français et ses réseaux seraient au cœur de l'action.

Ensuite, il est essentiel que la variable linguistique soit intégrée dans les collectes de données sociosanitaires afin de nous aider à mieux définir les besoins et à mesurer les impacts de nos efforts. C'est un défi important et difficile à mettre en place.

We had made this request when we appeared before the Senate Standing Committee on Social Affairs, Sciences and Technology in October of 2011. We had recommended that the Canadian Institute for Health Information add the language variable to the data it collects on human resources in the health care sector and on the groups receiving services in Canada's health care system.

We are convinced that we need to continue this work with our key partners and collaborators in order to make a real difference and to improve access to quality health care services in French for our minority language communities. I can assure you that the Société Santé en français is up to the task. Thank you very much for your attention.

The Chair: Doctor Schofield, thank you very much for your most interesting presentation. I think you have every right to boast, since the Société santé en français is such a success.

I would ask senator Fortin-Duplessis to ask the first question.

Senator Fortin-Duplessis: Welcome, gentlemen. I'm very pleased to see you again, and I would like to take this opportunity to congratulate you. You have every right to be extremely proud of the progress you have made.

When you appeared before the committee in November of 2014, you talked about the training of interns and bilingual students to ensure that the students who are trained in minority official language communities wind up staying there.

Can you give us statistics that show how many students have stayed in the communities where they received training?

Dr. Schofield: I believe that the consortium would be better placed to provide you with these statistics. The consortium specifically works on training. Perhaps Mr. Tremblay can respond to your question.

Michel Tremblay, Executive Director, Société Santé en français: Studies have shown that when students go back to their community for their training and their internship, they often want to go back home.

The project we are currently working on is very exciting, and we would like to work with faculties in other areas, in collaboration with the Association of Faculties of Medicine. But what often happens is that even though the Consortium national de formation en santé, or CNFS, provides training in Ottawa or in Moncton, New Brunswick, students do not necessarily want to leave home. They would rather study in English, and we know that there are francophone students at the University of Alberta and at the Faculty of Medicine at the University of Calgary.

Cette demande a été faite lors de notre présentation d'octobre 2011 devant le Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie, qui a recommandé que l'Institut canadien d'information sur la santé ajoute les variables linguistiques dans les données qu'il collecte sur les ressources humaines en santé et les populations servies par le système de soins de santé au Canada.

Nous sommes convaincus de la nécessité de poursuivre le travail avec nos partenaires clés et nos collaborateurs afin de faire une réelle différence et d'améliorer l'accès aux services de santé de qualité, en français, pour nos communautés vivant en situation minoritaire. Je peux vous assurer que la Société Santé en français est à la hauteur de ce défi. Merci beaucoup pour votre attention.

La présidente : Docteur Schofield, merci beaucoup pour cette présentation des plus intéressantes. Je crois que vous avez tout à fait le droit de vous vanter, puisque la Société Santé en français est une histoire à succès.

J'aimerais demander à la sénatrice Fortin-Duplessis de poser la première question.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Soyez les bienvenus, messieurs. Je suis très heureuse de vous revoir, et j'en profite pour vous féliciter. Je pense que vous pouvez être très fiers des progrès qui ont été réalisés.

Lorsque vous êtes venus témoigner en novembre 2014, vous nous aviez parlé de la formation de stagiaires et d'étudiants bilingues pour assurer une meilleure rétention des étudiants formés au sein des communautés de langue officielle en situation minoritaire.

Êtes-vous en mesure de nous donner des statistiques démontrant le nombre d'étudiants qui demeurent dans les communautés où ils ont été formés?

Dr Schofield : Je crois que le consortium serait plus en mesure de vous donner ces statistiques. C'est lui qui s'occupe spécifiquement de la formation. Peut-être que M. Tremblay pourrait répondre à votre question.

Michel Tremblay, directeur général, Société Santé en français : Les études démontrent que lorsque les étudiants retournent dans leur communauté pour suivre leur formation et leur stage, souvent, ils veulent retourner chez eux.

Le projet sur lequel nous travaillons actuellement est passionnant, et nous voudrions travailler avec d'autres types de facultés, en collaboration avec l'Association des facultés de médecine. Ce qui se passe, souvent, c'est que, même si le Consortium national de formation en santé (CNFS) offre de la formation à Ottawa ou à Moncton, au Nouveau-Brunswick, les étudiants ne veulent pas nécessairement s'expatrier de leur région. Ils vont préférer étudier en anglais, et on sait qu'il y a des étudiants francophones à l'Université de l'Alberta et à la faculté de médecine de l'Université de Calgary.

So we want to be able to identify the students and work with them so that they stay in a francophone community in Alberta. These people can provide bilingual care and services, so they can work for everyone in the community.

When they are at university, we would like to make them aware of the community they are in. For example, there are students at Dalhousie University in Halifax who, with the participation of our network on Prince Edward Island, in Nova Scotia and in New Brunswick, will invite francophone medical students in Halifax to meet with members of the Acadian community during the Jeux de l'Acadie this summer. So they will have the opportunity to provide care or be on the ground to treat people who need it.

Senator Fortin-Duplessis: What kind of measures are taken to ensure that bilingual health professionals, be they doctors or nurses, remain in official language minority communities?

Dr. Schofield: First, in the work we do with the CNFS, we try as much as possible to ensure that all of the teaching institutions provide students with experience and contact with the people living in that community. This activity takes place in the 11 institutions of the CNFS and who work with us on a daily basis.

Let me give you two very striking examples. In Nova Scotia, when I was the dean of the Moncton Medical Training Centre, they contacted me to say that they were looking for doctors. I said that we had doctors, but that we could not transfer them to their institutions. It was up to them to make the request.

We talked with the mayor of the community. In fact, there was a community group which, in partnership with a pharmacist, built a clinic. I gave them some ideas about what they should offer in that clinic; among other things, classrooms for the students.

Four years later, three francophone doctors joined our network and moved to Clare, Nova Scotia, and it has been just like the Grand Seduction. The entire community came together to welcome these students, and helped them get their practice off the ground. Every year, they receive a basket of food: fresh lobster during the lobster season, and fresh vegetables during the gardening season. So it is really a grand seduction, and it is working. Today, they have created a place that will offer work experience to my future students.

The goal is to push ahead with this idea of training our students close to communities and close to services. When they are trained onsite, not only do they get quality training, but they also learn to better understand the needs of the local area. So, the students are very smart, they finish their training and, if the opportunity presents itself, they start to practice in one of the regions. In some ways, this shows the success that we have had with the Medical Training Centre over the last twenty years.

Donc, nous voulons pouvoir les identifier et travailler avec eux afin qu'ils puissent s'intégrer dans la communauté francophone en Alberta. Ces gens ont la capacité de donner des soins et des services bilingues, donc ils sont disponibles pour toute la communauté.

Pendant leurs études, nous voudrions les sensibiliser à l'existence d'une communauté. Par exemple, il y a les étudiants de l'Université Dalhousie, à Halifax, qui, avec la participation de notre réseau de l'Île-du-Prince-Édouard, de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick, inviteront les francophones qui étudient en médecine à Halifax à venir rencontrer la communauté acadienne lors des Jeux de l'Acadie cet été. Ils pourront donc donner des premiers soins ou être présents pour soigner les gens qui sont sur place.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Quelles sont les mesures qui sont prises pour retenir des professionnels de la santé bilingues, qu'ils soient médecins ou infirmières, dans des communautés de langue officielle en situation minoritaire?

Dr Schofield : D'abord, dans le cadre du travail que nous effectuons en collaboration avec le CNFS, nous tentons autant que possible de faire en sorte que dans toutes les institutions de formation, les étudiants puissent vivre des expériences et qu'ils soient en contact avec les gens de la communauté. C'est une activité qui se fait dans les 11 institutions du CNFS avec lequel nous collaborons quotidiennement.

Je vais vous donner deux exemples plus frappants. En Nouvelle-Écosse, on m'avait contacté, lorsque j'étais doyen du Centre de formation médicale à Moncton, pour me dire qu'on cherchait des médecins. Je leur ai répondu que nous avions des médecins, mais que nous ne pouvions les transférer chez eux. C'était à eux d'en faire la démarche.

On a discuté avec le maire de la communauté. En fait, il y a un groupe communautaire qui, en partenariat avec un pharmacien, a construit une clinique. Je leur ai donné des idées au sujet de ce qu'ils devraient offrir dans cette clinique, entre autres, des salles d'enseignement pour accueillir des étudiants.

Quatre ans plus tard, trois médecins francophones ont intégré notre réseau et se sont installés à Clare, en Nouvelle-Écosse, et c'est vraiment la grande séduction. La communauté s'est engagée au complet à accueillir ces étudiants, et à les aider à mettre en marche leur pratique. Chaque année, ils reçoivent un panier de ressources, des homards frais qui arrivent à la saison du homard, ou des légumes frais pendant la saison du jardinage. Alors, c'est la grande séduction, et ça fonctionne. Maintenant, ils ont créé un milieu qui offre des stages à mes futurs étudiants.

Il s'agit donc de perpétuer cette idée de former nos étudiants près des communautés et près des services. Lorsqu'ils sont formés sur place, non seulement on leur offre une formation de qualité, mais ils apprennent également à connaître les besoins du milieu. Donc, les étudiants sont très intelligents, ils complètent leur formation pour aller pratiquer dans telle et telle région, si l'occasion se présente. C'est un peu le gage de succès du Centre de formation médicale des vingt dernières années.

We have been recognized as a model by the World Health Organization, and that is what we are trying to reproduce. We have decided to do something similar with the English-speaking faculties of medicine, so we are focusing on francophone and francophile students within the anglophone faculties so that we can put them in touch with our nearby communities.

So essentially we are trying to replicate the same strategy. The results are clear: it is a winning strategy. All of the bursaries and financial incentives out there are just temporary strategies. We need to train our students in our communities.

Mr. Tremblay: I would add that we are working within the framework of one of our action areas, that of recognizing, retaining and recruiting professionals. This includes activities such as those linked to our host communities. For example, if you look at the challenges of recruitment in Nunavut, we take care of the people we recruit; we look after them and ensure that they are recognized for their work.

In Prince Edward Island, we do something very simple. People are publicly recognized for the work that they do in their community. Recently, a dietician and an administrator in an establishment increased the number of services offered in French. These are the kinds of little things that allow us to recognize people in small communities.

Professionals need two things. They need to be welcomed and taken care of, but they also need to be able to network with other professionals. When people go off to work in small distant communities, there is a risk if they are unable to network with colleagues.

So that is one of the roles that the networks play when they exchange information. This does not only apply to doctors; it also applies to therapists. It can be hard to find physiotherapists and occupational therapists, particularly in places like the Northwest Territories, the Yukon and Nunavut, which are even more remote regions. It is hard to recruit health care professionals from all fields, including registered nurses and licenced practical nurses. So it is important to find a way to network with these professionals and to welcome them with activities that recognize their importance.

Senator Fortin-Duplessis: In Quebec, certain regions fare very poorly in this area. Doctors will go but will not stay, and entire communities are left without a doctor.

I have one final question to ask you. I believe that it is very important to offer services to seniors in their own language. What is your strategy to meet this need? Do you look at seniors the same way that you look at the rest of the population? Have you implemented any particular measures in terms of offering health care to seniors?

Nous avons été cités par l'Organisation mondiale de la Santé comme un modèle, et c'est ce que nous essayons de reproduire. Avec les facultés de médecine anglophones, nous avons décidé de faire un peu la même chose et de nous concentrer sur les étudiants francophiles et francophones au sein de ces facultés anglophones, de les mettre en contact avec nos collectivités qui se situent près des facultés.

Ainsi, nous tentons de répéter la même stratégie. La documentation est claire; c'est la stratégie gagnante. Toutes les bourses et tous les incitatifs monétaires ne sont que des stratégies transitoires. Il faut former nos étudiants chez nous, près de chez nous.

M. Tremblay : Je voudrais ajouter que travaillons dans le cadre de l'un de nos champs d'action, qui est celui de la valorisation, de la rétention et du recrutement des professionnels. Il s'agit d'activités comme celles liées aux communautés d'accueil. Lorsqu'on regarde, par exemple, les difficultés liées au recrutement au Nunavut, on s'occupe des gens qu'on recrute, on prend soin d'eux et on veut aussi les valoriser.

À l'Île-du-Prince-Édouard, il y a une activité très simple. Des gens sont reconnus publiquement pour le travail qu'ils font sur place. Récemment, un diététiste et un administrateur dans un établissement ont augmenté le nombre de services offerts en français. Ce sont toutes de petites activités qui permettent de valoriser les gens dans les petites collectivités.

Les professionnels ont besoin de deux choses. Ils ont besoin qu'on les accueille et qu'on s'en occupe, mais aussi de pouvoir faire du réseautage entre professionnels. Le risque se pose lorsque les gens partent travailler dans de petites collectivités éloignées dans lesquelles il n'y a pas moyen de faire du réseautage avec des collègues.

Voilà un peu le rôle que jouent les réseaux lorsqu'ils échangent entre eux de l'information. Cela ne s'applique pas seulement aux médecins, mais aussi aux thérapeutes. On a de la difficulté à trouver des physiothérapeutes, des ergothérapeutes, surtout dans des endroits comme les Territoires du Nord-Ouest, le Yukon et le Nunavut, qui sont des régions encore plus éloignées. On a de la difficulté à recruter des infirmières et des infirmières auxiliaires, donc tous les types de professionnels de la santé. Il s'agit donc de trouver une façon de faire du réseautage avec ces gens et de les accueillir au moyen de toutes sortes d'activités de valorisation.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Au Québec, certaines régions sont très démunies de ce côté. Les médecins y vont, mais ils n'y restent pas, et tout un pan de population se retrouve sans médecin.

J'ai une toute dernière question à vous poser. Je crois qu'il est très important d'offrir des services aux personnes âgées dans leur propre langue. Quelle est votre stratégie pour répondre à ce besoin? Est-ce que vous les considérez au même titre que l'ensemble de la population? Lorsqu'il s'agit d'offrir des soins aux personnes âgées, avez-vous mis en œuvre des mesures particulières?

Dr. Schofield: Our strategic planning framework specifically targets the senior population. We presented a major pan-Canadian project to Health Canada that would promote and facilitate access to health care in French. We have learned a lot from our projects, similar to those that have been so successful in Prince Edward Island and in Manitoba. We wanted to roll those out nationally, and we were requested funding. Unfortunately, that funding was refused. We want to ensure that seniors can stay in their own homes for as long as possible, while at the same time offering them services. We know that social interaction is very important for seniors. Our work certainly takes that into account. Services need to be grouped together, like in Prince Edward Island, where the cost was minimal. We grouped together existing resources to offer services in French to seniors who needed them. This initiative generated very little extra cost. It was simply a question of mobilizing resources and taking into account the issues and the needs. The guide that we published deals with the question of how to mobilize and maximize existing resources to get the best results.

Senator Fortin-Duplessis: I would like to thank both of you very much for your presentation.

Senator McIntyre: Thank you, Dr. Schofield and Mr. Tremblay for your presentations. I would note that Health Canada and community organizations worked closely together. Dr. Schofield, as you have just mentioned, for several years now your group has supported many projects that facilitate access to services in French in a number of regions. In the Atlantic region, beyond the projects that you listed in your presentation, I am aware of other projects that saw the light of day thanks to your support. Among these projects there is the Noreen-Richard Health Centre in Fredericton, New Brunswick, my home province. There is also the Réseau des services de santé en français on Prince Edward Island; the arrival of a larger number of francophone physicians in the municipality of Argyle, Nova Scotia, and the Santé communautaire globale project in Newfoundland and Labrador, in particular in Avalon, on the Port-au-Port Peninsula, in Labrador City, and in Goose Bay — the area with the highest concentration of francophones. I congratulate you and doff my cap to your organization!

I will continue in the same vein as Senator Fortin-Duplessis. I understand that your priorities are mainly focused on seniors and mental health. That having been said, are you looking at any other priorities?

Dr. Schofield: As a common backdrop, all of our promotion and prevention initiatives, such as our healthy schools and healthy communities programs, are also very important. A whole range of promotional projects has been implemented over the last few years. If we want to influence costs to the system over the long term, we need to take measures now. All of our networks are working very hard on the promotional aspect.

Dr Schofield : Dans le cadre de notre planification stratégique, nous avons ciblé la population des personnes âgées. Nous avons présenté un projet d'envergure pancanadienne à Santé Canada en faveur de l'accès aux soins de santé en français. Nous avons beaucoup appris avec ces projets, un peu comme ceux qui ont été couronnés de succès à l'Île-du-Prince-Édouard et au Manitoba. Nous souhaitons qu'ils soient d'envergure nationale, et nous avons demandé du financement. Malheureusement, on ne nous l'a pas accordé. Nous souhaitons autant que possible garder les personnes âgées à la maison, tout en leur offrant des services. Nous savons que l'interaction sociale chez les personnes âgées est très importante. Donc, c'est un peu en fonction de cet aspect que nous travaillons. Il faut regrouper les services comme à l'Île-du-Prince-Édouard, ce qui a coûté très peu. Nous avons regroupé les ressources existantes pour offrir des services en français aux personnes âgées qui en avaient besoin. Cette initiative a entraîné très peu de coûts. Il s'agissait simplement de mobiliser des ressources et de tenir compte de la problématique et des besoins. Le guide que nous avons publié traite de cette question, soit la façon de mobiliser et de maximiser les ressources existantes pour obtenir de meilleurs résultats.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Je vous remercie infiniment tous les deux pour votre présentation.

Le sénateur McIntyre : Je vous remercie, docteur Schofield et monsieur Tremblay, pour vos présentations. Je note que Santé Canada et les organismes communautaires collaborent étroitement. Docteur Schofield, comme vous venez de le mentionner, depuis des années, votre société appuie de nombreux projets qui favorisent l'accès à des services en français dans différentes régions. Pour ce qui est de la région de l'Atlantique, outre les projets que vous avez énumérés dans votre présentation, j'ai en mémoire d'autres projets qui ont vu le jour grâce à votre appui. Parmi ces projets, il y a le Centre de santé Noreen-Richard, situé à Fredericton, au Nouveau-Brunswick, ma province natale; le Réseau des services de santé en français à l'Île-du-Prince-Édouard; l'arrivée d'un plus grand nombre de médecins francophones dans la municipalité d'Argyle, en Nouvelle-Écosse, et le projet de Santé communautaire globale, à Terre-Neuve-et-Labrador, plus particulièrement à Avalon, dans la péninsule de Port-au-Port, à Labrador City, et à Goose Bay, où l'on retrouve le plus grand nombre de francophones. Je vous félicite et lève mon chapeau à votre société!

J'abonde dans le même sens que la sénatrice Fortin-Duplessis. Je comprends que vos priorités sont plutôt axées sur les personnes âgées et la santé mentale. Cependant, avez-vous d'autres mesures prioritaires en vue?

Dr Schofield : Comme trame de fond, toutes les initiatives de promotion et de prévention sont aussi très importantes, notamment les écoles en santé, et les communautés en santé. Toute une série de projets axés sur la promotion a été mise en place au cours des dernières années. Si on veut influencer à terme sur les coûts du système, il faut adopter des mesures aujourd'hui. Tous nos réseaux travaillent très fort sur l'aspect de la promotion.

A number of other service models have come into being across Canada, and in Manitoba in particular. A clinic offering services in French will be opening in the Calgary area. We are trying to increase the number of health care services offered in French. Because we are a young organization, we still have some work to do in this area. We still lack for resources. Thanks to the Consortium national de formation en santé, we are starting to see a larger number of francophone professionals, and we are able to go looking in the anglophone programs.

Other services have been put in place. That is why we are looking at the bigger picture. The training component works closely with the consortium. We are working on adapting services. Our mission is to mobilize resources to offer better access to services, and our plan is to develop models based on primary care, which is the basis of services offered in remote minority communities. Through our involvement in primary care, we can adopt measures to promote prevention and the clinical management of diseases. That, truly, is the direction we hope to move in.

The issue of human resources is another area of involvement. It is not just about training; we must also know how to mobilize and enhance the value of these resources. That is crucial. We have heard many times that francophone professionals do not want to be identified out of fear that too much will be asked of them because they speak French. So we must attach the appropriate value to these human resources.

The other aspect is assessment, and that is why we talk about linguistic variables. We are developing an assessment framework. We cannot explain everything we do, whether or not our initiatives are successful, because some aspects are lacking. We do not have data on linguistic variables. We must rely on more limited studies that do not paint a comprehensive picture nationally. Our four strategies are integrated, and one has tremendous influence on the next. If we succeed in working in an integrated way, the impact on the health system and access to services will be greatly enhanced.

Mr. Tremblay: The basic idea would be to ensure that each French Canadian has an access point for services in French throughout the country, like the Centre de santé Noreen-Richard. The Centre Samuel-de-Champlain, in Saint-Jean, is a model to emulate; it provides a school community centre. Other excellent models exist in Manitoba, namely at Notre-Dame-de-Lourdes, in St. Claude and Saint-Boniface. These cities have succeeded in finding resources with the assistance of local regional health organizations. However, an enormous amount of work remains to be done across the country. Prince Edward Island has a model based on seniors, it is the Evangeline Centre, which is located in the western part of the island. We must examine all of these models with the support of the provinces and the territories. Establishing a broad permanent program means adopting a long-term strategy that will enable us to provide bilingual health care services or to create centres equipped with both nurse practitioners and physicians.

Divers autres modèles de services partout au Canada se sont multipliés, notamment au Manitoba. Une clinique offrant des services en français ouvrira ses portes dans la région de Calgary. On essaie d'y élargir l'offre des soins en français. On y est peut-être un peu plus faible, parce qu'on est jeune. Il nous manque encore des ressources. Grâce au Consortium national de formation en santé, on commence à avoir une masse plus importante de professionnels francophones, et on peut aller en chercher du côté des programmes anglophones.

D'autres services sont mis en place. C'est pourquoi on regarde un peu les grands éléments. Le volet de la formation travaille étroitement avec le consortium. Nous travaillons sur l'adaptation des services. On a comme mission de mobiliser des ressources pour offrir un meilleur accès à des services. On prévoit développer des modèles axés sur les soins primaires, qui sont la base des services offerts dans les communautés minoritaires éloignées. Si on intervient au niveau des soins primaires, on peut adopter des mesures favorisant la prévention et la gestion clinique des maladies. On souhaite vraiment mener des actions en ce sens.

La question des ressources humaines représente un autre champ d'action. Il ne s'agit pas simplement de faire de la formation; il faut aussi savoir mobiliser et valoriser les ressources. C'est important. On s'est fait dire maintes fois que les professionnels francophones ne veulent pas être identifiés de peur qu'on leur en demande trop, parce qu'ils parlent français. Il faut donc valoriser les ressources humaines.

L'autre élément est celui de l'évaluation, et c'est pourquoi on parle de variables linguistiques. On est en train d'établir un cadre d'évaluation. Il nous manque des éléments pour expliquer tout ce que l'on fait, à savoir si nos initiatives réussissent ou non. Nous n'avons pas de données sur les variables linguistiques. Nous devons nous appuyer sur des études plus limitées qui ne dressent pas le portrait global à l'échelle nationale. Nos quatre stratégies sont intégrées. L'une influence énormément l'autre. Si nous réussissons à les travailler de façon intégrée, l'impact sur le système de santé et l'accès aux services seront grandement améliorés.

M. Tremblay : L'idée de base serait de s'assurer que chaque Canadien français ait un point d'accès à des services en français partout au pays, comme le Centre de santé Noreen-Richard. Le Centre Samuel-de-Champlain, à Saint-Jean, est un modèle à suivre, ce qui donne un centre communautaire scolaire. De beaux modèles existent au Manitoba, entre autres à Notre-Dame-de-Lourdes, à St. Claude et à Saint-Boniface. Ces villes ont réussi à trouver des ressources avec l'aide des organismes régionaux de santé locale. Cependant, il reste énormément de travail à faire dans tout le reste du pays. L'Île-du-Prince-Édouard comporte un modèle axé sur les personnes âgées, soit le centre Evangeline, qui se trouve dans l'ouest de l'île. Il faut examiner tous ces modèles avec l'appui des provinces et des territoires. Pour avoir un programme élargi permanent, il faut adopter une stratégie à long terme qui nous permettra d'offrir des soins de santé bilingues ou de créer des centres dotés à la fois d'infirmières praticiennes et de médecins.

In most remote provinces, the families are exogamous. Therefore, it is more important to have services in both languages than in just one. We want to look at all of the means. Cooperatives can be set up — Nova Scotia has some excellent models, you mentioned Argyle; we need models of that type and clinics where people know they can receive services in French.

Senator Chaput: I, too, want to congratulate you for your work, which has very positive repercussions across Canada. Even though a great deal more work remains to be done in some regions compared to others, we can see that your approach is working.

You receive funding from Health Canada under the roadmap program. For how many years have you been receiving funding under the roadmap?

Dr. Schofield: This is the third renewal under the roadmap. With each renewal, we lose resources because of the lack of continuity in funding and we have a very difficult year. It has been very difficult, because we must often redo what we have already done. That is where the idea of ongoing funding came from, to enable us to eliminate the discontinuity. I think we have reached the level of maturity required to receive additional funding.

Senator Chaput: It seems to me that for several years, you have been in discussions with Health Canada to get the department to recognize you as a more significant partner, if I can put it that way. Is that true? What is the situation there?

Dr. Schofield: We are talking, yes. It has been difficult. We received the same amount in the last round of funding, but it was renewed in the tenth month of the year. So we lost significant amounts in the first 10 months. Health Canada decided to retain a portion of the funds and to launch an open call for projects. That deprived us of some funding that we could have used with partners on the ground to complete projects in support of our strategic plan. We were stripped of some funding under the last roadmap. The total amount announced is the same, but the actual amount is not. In the case of small networks operating with one or two people, who mobilize partners on the ground and whose funding is partially taken away, it is very negative and hinders the network's success. Now that we have proven ourselves—three times under the roadmap—we have a good model. The WHO has sung our praises at its international conferences and refers to our work with francophone minorities in Canada as an example. We have achieved a certain amount of credibility. Now, how can we take that farther? With additional funding and additional resources, as well as with the support of our partners, I think we can go much farther.

Dans la plupart des provinces éloignées, les familles sont exogames. Il est donc plus important d'avoir des services dans les deux langues que dans une seule. Nous voulons examiner tous les moyens. Des coopératives peuvent être mises en place — la Nouvelle-Écosse en a de très beaux modèles, vous avez mentionné celle d'Argyle —, des modèles de ce genre et des cliniques où l'on sait que l'on pourra recevoir des services en français.

La sénatrice Chaput : Moi aussi, à mon tour, je tiens à vous féliciter pour votre travail, qui a des répercussions très positives, et ce, partout au Canada. Même si, à certains endroits, il y a beaucoup plus de travail à faire que dans d'autres, on voit que votre approche fonctionne.

Vous recevez votre financement de la part de Santé Canada par l'entremise du programme de la feuille de route. Depuis combien d'années environ recevez-vous des fonds dans le cadre de la feuille de route?

Dr Schofield : C'est le troisième renouvellement de la feuille de route. À chaque renouvellement, on passe une année très difficile avec des pertes de ressources en raison du manque de continuité du financement. Cela a été très pénible, parce qu'il faut souvent refaire ce qu'on a déjà fait. De là l'idée d'avoir un financement permanent qui nous permettrait d'éliminer cette discontinuité. Je pense que nous avons atteint la maturité nécessaire pour recevoir davantage de fonds.

La sénatrice Chaput : Il me semble que, depuis quelques années, vous avez des discussions avec Santé Canada pour que le ministère vous reconnaisse comme un plus grand partenaire, si je puis le dire ainsi. Est-ce la réalité? Où en êtes-vous dans ce dossier?

Dr Schofield : Nous tenons ces discussions, oui. Cela a été difficile. Dans le cadre du dernier financement, nous avons reçu le montant équivalent, mais cela a été renouvelé au dixième mois dans l'année. On a donc perdu des sommes importantes les 10 premiers mois. Santé Canada a décidé de retenir une partie des fonds et de lancer un processus de demande de projets ouvert. Cela a privé la société d'un certain montant qu'elle aurait pu utiliser avec des partenaires sur le terrain pour réaliser des projets permettant d'appuyer notre plan stratégique. Nous avons été déshabillés ici et là dans le cadre de cette dernière feuille de route. Le montant total annoncé est le même, mais le montant réel ne l'est pas. Dans le cas des petits réseaux qui fonctionnent à une ou deux personnes, qui mobilisent des partenaires sur le terrain et auxquels on enlève une portion de leur financement, c'est très négatif et c'est au détriment du succès de ce réseau. Maintenant que nous avons fait nos preuves — dans le cadre de trois feuilles de route —, nous avons un bon modèle. L'OMS nous fait des éloges lors de ses conférences internationales et cite en exemple notre travail auprès des minorités francophones au Canada. Nous avons acquis une certaine crédibilité. Maintenant, comment peut-on aller plus loin? Avec un financement et des ressources additionnelles et avec l'appui des partenaires, je pense que nous pouvons aller plus loin.

Senator Chaput: Have you had an opportunity to discuss this very subject with Health Canada?

Dr. Schofield: We work primarily with the Official Language Community Development Bureau. We have had several meetings with deputy ministers, and there too, there is often a great deal of change. So there is always some discontinuity, but to date, we have not been successful in bringing together all of the necessary aspects for that phase.

Mr. Tremblay: Recently, we met with the new deputy minister at Health Canada, and we believe that he is open to listening to what we want to ensure: that we have an opportunity to be consulted and involved as a major partner. We went with the CNFS to meet Deputy Minister Simon Kennedy, who speaks French very well. We are two organizations that are working to advance health care in French. We presented him with our requests, among others to meet with the deputy ministers of Health in the 13 provinces and territories. We asked Health Canada if the department could facilitate this approach, because we cannot work in a vacuum. Health is a provincial and territorial responsibility; we must therefore ensure that our provincial and territorial partners are also involved. We asked to meet them and to be consulted as part of the next steps for the roadmap and for future programming.

Dr. Schofield: I think that there again, we must find a permanent consultation mechanism. For a while, there was the Consultative Committee for French-Speaking Minority Communities that enabled us to express our views and share our strategic plans with senior management at Health Canada. The momentum was lost over time and we kind of lost contact. The last discussion we had with the deputy minister dealt with the mechanism to put in place; not necessarily another consultative committee, but a mechanism for dialogue and exchange that would help us to keep our files up to date and avoid difficult periods.

Senator Chaput: That is perhaps where you came up with the idea of meeting the deputy ministers, an existing forum, and one you wanted to participate in.

Dr. Schofield: Yes.

Senator Poirier: Thank you both for being here. I have some questions that have already been addressed to some extent. Health care is a provincial jurisdiction, as you mentioned. I do not know if all of the provinces work the same way, but in New Brunswick, figures are established for the number of doctors they want. You work in francophone minority regions; what are the challenges you face in the various provinces in terms of the numbers of professionals they need compared with the needs you have identified for some regions? Is there good cooperation with

La sénatrice Chaput : Avez-vous eu la chance de discuter de ce que vous venez de nous dire avec Santé Canada? Avez-vous une porte d'entrée?

Dr Schofield : Nous travaillons surtout avec le Bureau d'appui aux communautés de langue officielle. Nous avons eu quelques rencontres avec des sous-ministres et, là aussi, il y a souvent du changement. Donc, il y a toujours une discontinuité, mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas réussi à rassembler les éléments nécessaires pour cette phase.

M. Tremblay : Nous avons rencontré, récemment, le nouveau sous-ministre de Santé Canada, et nous croyons qu'il a une ouverture d'esprit à entendre ce dont nous voudrions nous assurer : que nous ayons l'occasion de pouvoir être consultés et engagés comme un partenaire important. Le CNFS et notre société sont allés ensemble rencontrer le sous-ministre Simon Kennedy, qui parle très bien français. Nous sommes deux organismes qui travaillent pour faire avancer la santé en français. Nous avons pu lui présenter nos demandes, entre autres celle de rencontrer les sous-ministres de la santé des 13 provinces et territoires. Nous avons demandé à Santé Canada si le ministère pouvait faciliter cette approche, car on ne peut pas travailler en vase clos. La santé est une responsabilité provinciale et territoriale; il faut donc veiller à ce que nos partenaires provinciaux et territoriaux soient engagés également. Nous leur avons demandé de les rencontrer et d'être consultés dans le cadre des prochaines étapes de la feuille de route pour les programmes futurs.

Dr Schofield : Je pense que, là aussi, il faut trouver un mécanisme permanent de consultation. Il y avait, pendant un certain temps, le Comité consultatif des communautés francophones en situation minoritaire qui nous permettait de faire valoir nos points et nos plans stratégiques à la haute direction de Santé Canada. Cela s'est estompé au fil du temps et nous avons perdu un peu ce contact. La dernière discussion que nous avons eue avec le sous-ministre portait sur le mécanisme à mettre en place; pas nécessairement un autre comité consultatif, mais un mécanisme de concertation et d'échange qui nous aiderait à garder nos dossiers à jour et à éviter ces périodes difficiles.

La sénatrice Chaput : C'est peut-être là que vous avez apporté l'idée de rencontrer les sous-ministres, qui existait déjà, et dont vous aimeriez faire partie.

Dr Schofield : C'est cela.

La sénatrice Poirier : Merci à vous deux d'être ici. J'ai quelques questions dont le sujet a été abordé quelque peu. Étant donné que les soins de santé sont de compétence provinciale, comme vous venez de le mentionner — je ne sais pas si toutes les provinces travaillent de la même manière, mais au Nouveau-Brunswick, un certain nombre de numéros sont attribués pour le nombre de médecins voulus. Vous qui travaillez dans des situations en région minoritaire francophone, à quels genres de défis faites-vous face dans différentes provinces quant aux nombres de professionnels

the provinces? Is it a challenge? Are there provinces where it works better than others?

Dr. Schofield: It is a huge challenge for a host of reasons. First of all, people in the community, from our networks, those who have been there the longest, have developed expertise and the ability to talk to the government. But new stakeholders who work more with the community have more trouble communicating easily with the government. As I was saying, 15 years ago, we went unnoticed by the provincial and territorial governments. Francophones' needs were not a priority. I would say, today — and I do not have the research to prove this — that in the provinces and territories, our networks have been consulted at some point or have participated in projects that the provincial governments have wanted to put in place, because we had a bit of money, a financial lever to go with our ideas, and our networks represent the community's needs. They have aligned with each provincial government's objectives, because these vary a great deal. Our networks have succeeded in identifying strategies that the government wanted to put in place, and they adapted them to the needs of the francophone community. We have positioned ourselves as being able to help the governments achieve their objectives, while putting francophone minority needs on the radar screen at the same time.

The challenges, however, are enormous. You can well imagine that across Canada, it varies a great deal from one province to the other, sometimes over a period of six months, because the government and the people in our networks can change. That is why it is important to have more permanent funding to enable us to tell our networks that we have funding guarantees and that we can build something. I can tell you that the governments we work with do appreciate us greatly. We always manage to do good work, but there are huge challenges on the ground.

Senator Poirier: Does the amount you are referring to come from the roadmap?

Dr. Schofield: Yes.

Mr. Tremblay: I would like to add two points. Our approach is not based on activism or advocacy. Both our networks and our society are very much aware of this approach. We have a collaborative approach and that is how we want to work.

It is much easier for us to convince health care managers and health care professionals that access to health services is a matter of patient safety and service quality. So we focus on this type of language to help open the door when we speak to groups like that.

dont celles-ci ont besoin par rapport aux besoins que vous avez cernés pour certaines régions? Y a-t-il une bonne collaboration avec les provinces? Est-ce un défi? Y a-t-il des provinces qui travaillent mieux que d'autres?

Dr Schofield : C'est un défi énorme pour toutes sortes de raison. Premièrement, les gens de la communauté, de nos réseaux, ceux qui sont là depuis le plus longtemps, ont développé une expertise et une facilité à discuter avec le gouvernement. Cependant, quant aux nouveaux intervenants qui arrivent, qui travaillent davantage avec la communauté, ils ont plus de difficulté à communiquer aisément avec le gouvernement. Comme je le disais, 15 ans plus tôt, nous passions inaperçus des gouvernements provinciaux et territoriaux. Les besoins des francophones n'étaient pas une priorité. Je pourrais dire, aujourd'hui — et je n'ai pas de recherche pour le prouver —, que dans toutes les provinces et territoires, nos réseaux ont été consultés à un moment donné ou ont fait partie de projets que les gouvernements provinciaux ont voulu mettre en place, parce que nous avions un peu d'argent, un levier monétaire qui accompagnait nos idées, et nos réseaux représentent les besoins de la communauté. Ils se sont donc arrimés aux objectifs de chaque gouvernement provincial, car cela varie beaucoup. Nos réseaux ont réussi à cerner les stratégies que le gouvernement voulait mettre en place, et ils les ont adaptées aux besoins de la communauté francophone. Nous nous sommes positionnés comme des aidants permettant aux gouvernements d'atteindre leurs objectifs en mettant simultanément les besoins des francophones minoritaires sur le radar.

Cependant, les défis sont énormes. Vous pouvez vous imaginer que, dans l'ensemble du Canada, cela varie beaucoup d'une province à l'autre, parfois sur une période de six mois, parce que le gouvernement et les gens de nos réseaux peuvent changer. De là l'idée d'avoir quelque chose de plus permanent que nous permettrait d'indiquer à nos réseaux que nous avons un financement garanti et que nous pouvons bâtir quelque chose, parce que je dirais que les gouvernements avec qui nous travaillons nous apprécient beaucoup. Nous réussissons toujours à faire de belles choses, mais les défis sur le terrain sont énormes.

La sénatrice Poirier : Est-ce que le montant dont vous parlez provient de la feuille de route?

Dr Schofield : Oui.

M. Tremblay : J'aimerais rajouter deux points, ici. Notre approche n'est pas fondée sur l'activisme ou la défense de droits. Tant nos réseaux que notre société sont très conscients de cette approche. Nous avons une approche de collaboration avec laquelle nous voulons travailler.

Il nous est beaucoup plus aisé de convaincre les gestionnaires du domaine de la santé et les professionnels de la santé que l'accès aux services de santé est une question de sécurité des patients et de qualité des services. Nous privilégions donc ce genre de langage

Since the beginning, we have refused to use the excuse that it is our right or the law, et cetera.

Our reality is made up of three types of networks or situations. Some of our networks focus on awareness in the provinces. These are places where there is no legislation governing services in French, like British Columbia, Newfoundland and Labrador, Alberta and Saskatchewan. There is no Official Languages Act; there are no policies. So it is much more difficult for these networks to set up and develop structured approaches. What we see there are often small projects, like projects to promote health care or community engagement.

At the other extreme, there are provinces like New Brunswick, which is officially bilingual, and Ontario, where there is legislation governing health care services in French along with a designation system. More and more, we are seeing that our work in these provinces is linked to consolidation. We are going even farther, and that is why we are putting in place major projects in these provinces.

Then, between the two, there are networks in areas undergoing transformation. We have seen a great deal of advancement over the past two years in Nova Scotia. Nova Scotia is transforming its health network, and they have invited the network to participate. The network was consulted by the minister, and was invited to meet the Minister of Health. The director of our network in Prince Edward Island is also employed by PEI Health, which means that PEI Health pays half of her salary and we pay the other half. They truly work together. We are seeing great progress in the Territories as well. As for Manitoba, there is a policy on services in French. These are places where we can truly make progress, because the government provides its support.

A great deal of work remains to be done to influence and raise the awareness in certain provinces. Moreover, there are provinces on one end of the spectrum and the other, because as you know, that is the way Canada is, no two provinces are the same.

Senator Poirier: More than 20 years ago, I was a member of the Saint-Louis-de-Kent municipal council, in New Brunswick. We worked very hard to have our first doctors. It was quite difficult to attract them, because it was a small municipality that did not have the same means as the large francophone regions to offer doctors the same benefits. So when a doctor received his diploma, he would look for the most advantageous place where he would be provided with housing and a good salary, for example. It would have been nice to have been able to contact you at that time, to be able to use the community-based approach you are promoting today and to help small francophone communities in Canada to compete with large regions.

qui aide à ouvrir la porte lorsqu'on parle avec les regroupements. Depuis le début, nous avons refusé d'utiliser l'excuse selon laquelle ce sont nos droits ou c'est la loi, et cetera.

Notre réalité est composée de trois types de réseaux ou de situations. Certains de nos réseaux se consacrent à la sensibilisation dans les provinces. Ce sont des endroits où il n'y a pas de loi pour les services en français, comme la Colombie-Britannique, Terre-Neuve-et-Labrador, l'Alberta et la Saskatchewan. Il n'y a pas de Loi sur les langues officielles, il n'y a pas de politiques. C'est donc beaucoup plus difficile pour ces réseaux de s'y implanter pour développer des approches très structurantes. On y verra souvent de petits projets, comme des projets de promotion de la santé ou d'engagement de la communauté.

À l'autre extrême, il y a des provinces comme le Nouveau-Brunswick, qui est officiellement bilingue, et l'Ontario, où il y a une loi sur les services de santé en français avec un système de désignation. De plus en plus, nous nous apercevons que notre travail, dans ces provinces, est lié à la consolidation. Nous allons encore plus loin, et c'est pourquoi nous mettons en œuvre de grands projets dans ces provinces.

Ensuite, entre les deux, il y a des réseaux dans des milieux de transformation. On a vu beaucoup d'avancement lors des deux dernières années en Nouvelle-Écosse. La Nouvelle-Écosse est en train de transformer son réseau de santé, et on a invité le réseau à en faire partie. Le réseau a été consulté par le ministre, et il a été reçu par le ministre de la Santé. La directrice de notre réseau à l'Île-du-Prince-Édouard est aussi une employée de Santé IPE, ce qui veut dire que Santé IPE paie la moitié de son salaire et que nous payons l'autre moitié. Vraiment, ils travaillent en collaboration. On voit de belles avancées dans les territoires aussi. Quant au Manitoba, il a une politique sur les services en français. Ce sont des endroits où on peut vraiment faire des avancées, parce que le gouvernement apporte son appui.

Il y a donc encore beaucoup de travail à faire pour influencer et sensibiliser certaines provinces. D'autre part, il y a des provinces d'un extrême à l'autre puisque, comme vous le savez, le Canada est ainsi fait, il n'y a pas deux provinces semblables.

La sénatrice Poirier : Il y a plus de 20 ans, je faisais partie du Conseil municipal de Saint-Louis-de-Kent, au Nouveau-Brunswick. On a beaucoup travaillé pour avoir nos premiers médecins. Il a été assez difficile de les attirer, étant donné qu'il s'agissait d'une petite municipalité qui n'avait pas les mêmes moyens que les grandes régions francophones pour offrir aux médecins les mêmes avantages. Donc, lorsqu'un médecin recevait son diplôme, il cherchait l'endroit qui serait le plus avantageux pour lui, où on lui fournirait un logement et un bon salaire, par exemple. Il aurait été bien agréable d'avoir pu faire appel à vous, à ce moment-là, pour pouvoir utiliser l'approche communautaire que vous mettez de l'avant aujourd'hui, et pour aider les petites communautés francophones au Canada à faire concurrence aux grandes régions.

And for our part, I congratulate you and encourage you to continue your wonderful work.

Senator Maltais: I would like to tell you that you are doing missionary work. Your name should be written in the history books.

Is the federal government your sole source of funding, or do the provinces and territories contribute by sending you a cheque once in a while?

Dr. Schofield: The federal government is not our only source of funding, but it is certainly our greatest.

When we present our small projects, the amounts granted by the federal government are used for leverage and do not take into account all of the project costs, so other governments have to add to them.

Senator Maltais: You are talking about provincial governments?

Dr. Schofield: That is what is interesting. We were never able to tell, because we did not have the means to do the accounting. But in each province and territory, there is some government contribution, because, as I was telling you, we align ourselves with the strategy a given provincial government wants to implement, and then we give the project a francophone flavour. As such, we give the ministry, the authority, the possibility to build on the strategy, but for francophones this time. So there is a leveraging effect there we have not really been able to account for.

Senator Maltais: Moving on to something else, in northern Quebec — I mean the area where I am from, the North Shore, near Labrador, Blanc-Sablon — communities from Old Fort down to Blanc-Sablon are very largely anglophone, I would say 95 per cent.

There is a hospital in Blanc-Sablon, but it is a small one. It is often easier for patients to go to Newfoundland and Labrador than to travel to Rimouski, Quebec City or Montreal for major surgeries. I am talking here of patients with severe problems.

Do you know in what language people from Saint-Pierre and Miquelon are greeted when they go to Newfoundland to get care?

Mr. Tremblay: That is interesting, because in January of this year, the head of the Newfoundland and Labrador network travelled to Saint-Pierre and Miquelon, and he had to get a special authorization to do so because he was leaving Canada.

France currently pays something like \$8 million to the Eastern Regional Health Authority of Newfoundland and Labrador, in St. John's, for them to welcome the Saint-Pierrais. The money is used in large part to teach health care professionals to speak French. There are French classes during working hours, and those who attend the classes are replaced. Doctors, nurses, even the vice-president of the regional authority take those classes. Newfoundland and Labrador has the capacity to receive

De ce côté, je vous félicite et vous encourage à poursuivre votre beau travail.

Le sénateur Maltais : J'aimerais vous dire rapidement que vous faites un travail de missionnaire. Vos noms devraient être inscrits dans les livres d'histoire.

Est-ce que le gouvernement fédéral est votre seule source de financement ou est-ce que les territoires et les provinces apportent leur contribution en vous envoyant un chèque de temps en temps?

Dr Schofield : Le gouvernement fédéral n'est pas notre seule source de financement, mais il est certainement notre principale source de financement.

Ce qui arrive, c'est que, lorsque nous présentons nos petits projets, ces sommes ont seulement un effet de levier et ne comptabilisent pas tous les coûts du projet, donc les gouvernements doivent en rajouter.

Le sénateur Maltais : Vous parlez des gouvernements provinciaux?

Dr Schofield : C'est ce qui est intéressant. On n'a jamais été capable de le chiffrer, parce qu'on n'avait pas les ressources pour le faire. Mais dans chaque province et territoire, il y a une contribution des gouvernements parce que, comme je le disais plus tôt, nous nous alignons sur la stratégie provinciale que le ministère veut mettre en œuvre pour tout le monde et, de notre côté, nous apportons une saveur francophone aux projets. Nous donnons ainsi la possibilité, au ministère, à la régie, d'élaborer cette stratégie, mais pour les francophones. Il y a donc un effet de levier que nous n'avons jamais été capables de comptabiliser.

Le sénateur Maltais : Dans un autre ordre d'idées, dans le Nord du Québec — je vous parle de la région d'où je suis originaire, la Côte-Nord, près du Labrador, Blanc-Sablon —, les collectivités, d'Old Fort en descendant jusqu'à Blanc-Sablon, sont en très forte majorité anglophones, soit à 95 p. 100.

Il y a un hôpital à Blanc-Sablon, mais c'est un petit hôpital. Il est souvent moins compliqué pour les patients d'aller à Terre-Neuve-et-Labrador que de se rendre à Rimouski, à Québec ou à Montréal, pour les grandes opérations. On parle de malades qui ont de gros problèmes.

Savez-vous en quelle langue sont reçus les gens de Saint-Pierre et Miquelon qui vont se faire soigner à Terre-Neuve?

M. Tremblay : C'est intéressant, parce qu'en janvier, le directeur du réseau de Terre-Neuve-et-Labrador est justement allé à Saint-Pierre et Miquelon, et il a dû obtenir une autorisation spéciale parce qu'il sortait du Canada.

La France paie présentement un montant d'environ 8 millions de dollars à la Régie régionale de l'Est de Terre-Neuve-et-Labrador, de St. John's, pour accueillir les Saint-Pierrais. L'argent sert en grande partie à la formation de professionnels de la santé afin qu'ils puissent étudier le français. Il y a des cours de français qui se donnent pendant les heures de travail, et les gens qui suivent ces cours sont remplacés. Des médecins, des infirmières, et même la vice-présidente de la régie régionale

French-speaking patients, and to offer interpretation services. For our part, we have the funds to develop those interpretation services. We are currently trying to associate ourselves with the Saint-Pierre project. I would say we are benefiting from it, because we are riding the wave. This is a unique opportunity.

By way, I do not know if you are aware, but there is an organization like ours on the Quebec side, for English-speaking Quebecers, called the Community Health and Social Services Network. They have about 20 networks like ours spread out across Quebec that have set up initiatives. For example, for people living in the Lower North Shore — we studied it as a model for other places across the country — they have the Sept-Îles model. With the official languages envelope, they hired someone who receives the English-speaking Quebecers on the Lower North Shore, as well as the Innu and the anglophones who go to Sept-Îles to get care. They understood, after a few years, that it would be much cheaper to hire someone who can greet and accompany people through their hospital stay before they return home. So the Sept-Îles Health Centre hired someone, and the program is ongoing. We saw that initiative as a model for other communities across the country.

Senator Maltais: Thank you very much, that information is new to me. Thank you as well for all the other information you gave. The anecdote concerning Saint-Pierre et Miquelon was very interesting. I am happy with your answer, and I thank you very much.

The Chair: A few days ago, I had the pleasure of attending the official opening of the first francophone clinic in Calgary, which set up shop thanks to the support of Health Canada and the Société Santé en français. There were other partners, of course, but you were major players. A big thank you to you.

On behalf of the Standing Senate Committee on Official Languages, I wish to thank you and congratulate you for all the work you do. We are truly grateful. Thank you for your participation and your suggestions. We will follow your endeavours very closely.

(The committee adjourned.)

OTTAWA, Monday, May 11, 2015

The Standing Senate Committee on Official Languages met this day at 5 p.m. to continue its study on the application of the Official Languages Act, and of the regulations and directives made under it, within those institutions subject to the Act, and to continue its study on best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or

suivent des cours de français. Terre-Neuve-et-Labrador a cette capacité de recevoir des patients francophones et offre aussi des services d'interprétation. De notre côté, nous avons des fonds pour développer ces services d'interprétation. Nous tentons présentement de nous associer au projet de Saint-Pierre. Je dirais que nous en bénéficions, car nous sommes sur la vague. Il s'agit d'une occasion unique.

En passant, je ne sais pas si vous êtes au courant, mais il y a un organisme comme le nôtre, du côté du Québec, pour les Anglo-Québécois, et c'est le Réseau communautaire de santé et de services sociaux, ou en anglais, le Community Health and Social Services Network. Il a une vingtaine de réseaux comme le nôtre répartis à travers le territoire québécois, qui ont développé des initiatives. Par exemple, pour les gens de la Basse-Côte-Nord — parce qu'on l'a étudié comme modèle pour d'autres endroits au pays —, ils ont le modèle de Sept-Îles. Avec l'enveloppe du projet des langues officielles, ils ont embauché une personne qui accueille les Anglo-Québécois de la Basse-Côte-Nord, les Innus et les anglophones qui viennent à Sept-Îles pour recevoir des soins. Ils ont compris, après quelques années, qu'il serait beaucoup plus économique d'embaucher une personne qui peut accueillir et accompagner les patients à l'hôpital avant leur retour chez eux. C'est donc le Centre de santé de Sept-Îles qui a embauché la personne, et le programme se poursuit. Nous avons perçu cette initiative comme un modèle pour les autres communautés partout au pays.

Le sénateur Maltais : Merci beaucoup, c'est une information que je ne connaissais pas. Merci également pour les autres renseignements. L'anecdote concernant Saint-Pierre et Miquelon était vraiment intéressante. Je suis heureux de votre réponse, et je vous remercie infiniment.

La présidente : J'ai eu le plaisir d'assister, il y a quelques jours, à l'ouverture officielle de la première clinique francophone à Calgary, qui a ouvert ses portes grâce à l'appui de Santé Canada et de la Société Santé en français. Il y a eu aussi d'autres partenaires, mais vous avez été des joueurs majeurs. Un grand merci.

Au nom du Comité sénatorial permanent des langues officielles, je tiens à vous remercier et à vous féliciter pour tout le travail que vous faites. Nous vous en sommes réellement très reconnaissants. Merci pour votre participation et vos suggestions. Nous allons vous suivre de très près.

(La séance est levée.)

OTTAWA, le lundi 11 mai 2015

Le Comité sénatorial permanent des langues officielles se réunit aujourd'hui, à 17 heures, pour poursuivre son étude sur l'application de la Loi sur les langues officielles ainsi que des règlements et instructions en découlant, au sein des institutions assujetties à la loi, puis le comité poursuit son étude des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage

plurality, as well as its study of Bill S-205, An Act to amend the Official Languages Act (communications with and services to the public).

Senator Claudette Tardif (*Chair*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Honourable senators, I now call this meeting of the Standing Senate Committee on Official Languages to order. I am Senator Claudette Tardif, from Alberta, and I have the privilege of chairing this committee. I will now ask the senators to introduce themselves, beginning with the senator to my left.

Senator Poirier: Good evening. My name is Rose-May Poirier, and I am from Saint-Louis-de-Kent, New Brunswick.

Senator Seidman: Judith Seidman from Montreal, Quebec.

Senator Fortin-Duplessis: Suzanne Fortin-Duplessis from Quebec City.

Senator Maltais: Ghislain Maltais from Quebec.

Senator McIntyre: Paul McIntyre from New Brunswick.

Senator Chaput: Maria Chaput from Manitoba.

The Chair: Honourable senators, we are pleased to have with us today the Commissioner of Official Languages, Graham Fraser, to discuss three topics of interest to the committee.

During our first hour, the commissioner will talk about his 2014-15 report, which he tabled in the House of Commons and the Senate on Thursday, May 7. Then, he will share his comments in relation to the committee's study on best practices for language policies and second-language learning.

In about an hour, we'll take a quick break, after which the commissioner will speak to Bill S-205, An Act to amend the Official Languages Act (communications with and services to the public).

Before I hand the floor over to Mr. Fraser, I'd like to introduce the members of his team joining him today. With him are Mary Donaghy, Assistant Commissioner, Policy and Communications Branch; and Ghislaine Saikaley, Assistant Commissioner, Compliance Assurance Branch. Welcome.

I will now ask Mr. Fraser to give his presentation, after which, senators will have an opportunity to ask questions, as you know.

Graham Fraser, Commissioner of Official Languages, Office of the Commissioner of Official Languages: Thank you kindly, Madam Chair.

d'une langue seconde dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique, ainsi que son étude du projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les langues officielles (communications et services destinés au public).

La sénatrice Claudette Tardif (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Honorables sénateurs, je déclare cette séance du Comité sénatorial permanent des langues officielles ouverte. Je suis la sénatrice Claudette Tardif, de l'Alberta, et j'ai le privilège d'être présidente de ce comité. Je demanderais aux sénateurs de se présenter, en commençant à ma gauche.

La sénatrice Poirier : Bonsoir. Je suis Rose-May Poirier, de Saint-Louis-de-Kent, au Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Seidman : Judith Seidman, de Montréal, au Québec.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Suzanne Fortin-Duplessis, de la ville de Québec.

Le sénateur Maltais : Ghislain Maltais, du Québec.

Le sénateur McIntyre : Paul McIntyre, du Nouveau-Brunswick.

La sénatrice Chaput : Maria Chaput, du Manitoba.

La présidente : Honorables sénateurs, aujourd'hui, nous avons le plaisir de recevoir le commissaire aux langues officielles, M. Graham Fraser, pour discuter de trois sujets qui nous intéressent.

Durant la première partie de cette réunion, le commissaire parlera de son rapport de 2014-2015 qu'il a déposé à la Chambre des communes et au Sénat le jeudi 7 mai. Ensuite, il nous fera part de ses commentaires au sujet de notre étude sur les meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde.

Dans environ une heure, nous prendrons une courte pause et le commissaire nous fera part de ses commentaires au sujet du projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les langues officielles (communications et services destinés au public).

Avant de donner la parole à M. Fraser, j'aimerais présenter les membres de son équipe qui l'accompagnent. Nous recevons Mme Mary Donaghy, commissaire adjointe, Direction générale des politiques et des communications, ainsi que Mme Ghislaine Saikaley, commissaire adjointe, Direction générale de l'assurance de la conformité. Je vous souhaite tous la bienvenue.

J'invite M. Fraser, notre commissaire, à faire sa présentation. Ensuite, comme vous le savez, les sénateurs vous poseront des questions.

Graham Fraser, commissaire aux langues officielles, Commissariat aux langues officielles : Merci beaucoup, madame la présidente.

[English]

Madam Chair, members of the committee, good evening. I am pleased to appear before the committee today to talk about best practices for language policies and second-language learning in a context of linguistic duality or plurality. This has been an issue of concern to me since the beginning of my mandate, and I would like to thank you for consulting me about it. As you know, I tabled my annual report last week, and I would be happy to answer any questions on that topic as well. It is a shorter, more targeted report than usual and focuses on immigration. It is more targeted and more focused and coming out in the spring because of the election timetable.

[Translation]

We live in a competitive, knowledge-based world in which language skills are a definite economic advantage. Proficiency in English and French — our two official languages — is therefore even more relevant. Canadians are renowned for their language skills.

[English]

Thus, it goes without saying that investing in the learning of our official languages means investing in Canada's competitiveness, both domestically and internationally. Many young Canadians who are currently working abroad started by learning both official languages. Learning Canada's two official languages can be a stepping stone not only toward bilingualism but toward multilingualism.

[Translation]

In that context, a true continuum of options for learning our official languages, from early childhood education to post-secondary studies, would strengthen Canada's linguistic duality as a fundamental value and open up a world of opportunities for young Canadians.

[English]

There are many programs that promote second-language learning, and they vary from province to province. One thing is certain: The success of our immersion programs is limited only by the resources that governments decide to allocate to them.

[Translation]

French immersion has been one of the most successful educational experiments in Canadian history. It has been praised as the most popular language program ever recorded in professional language-teaching literature. Next year, we will be

[Traduction]

Madame la présidente, mesdames et messieurs les membres du comité, bonsoir. Je suis heureux de me présenter aujourd'hui devant ce comité afin de discuter des meilleures pratiques en matière de politique linguistique et d'apprentissage d'une langue seconde, dans un contexte de dualité ou de pluralité linguistique. Il s'agit d'un enjeu qui me préoccupe depuis le début de mon mandat, et je vous remercie de me consulter à ce sujet. Comme vous le savez, j'ai déposé mon rapport annuel la semaine dernière, et je me ferai un plaisir de répondre aux questions à ce sujet également. C'est un rapport plus court et plus ciblé que d'habitude, qui met l'accent sur l'immigration. Il est plus ciblé et il paraît au printemps en raison des élections qui s'en viennent.

[Français]

Nous vivons dans un monde concurrentiel fondé sur le savoir, où la connaissance des langues offre un avantage économique indéniable. Ainsi, la connaissance du français et de l'anglais, nos deux langues officielles, devient encore plus pertinente. Les Canadiens et Canadiennes se démarquent grâce à leurs compétences linguistiques.

[Traduction]

Par conséquent, il va de soi qu'investir dans l'apprentissage de nos langues officielles, c'est investir dans la compétitivité du Canada, tant à l'échelle nationale qu'internationale. Beaucoup de jeunes Canadiens qui travaillent aujourd'hui à l'étranger ont commencé par apprendre nos deux langues officielles. L'apprentissage des deux langues officielles peut être un point de départ non seulement vers le bilinguisme, mais également vers le multilinguisme.

[Français]

Dans ce contexte, le Canada doit offrir un véritable continuum de possibilités d'apprentissage de nos langues officielles, de la petite enfance jusqu'aux études postsecondaires. Cela permettrait à la fois de renforcer la dualité linguistique canadienne comme valeur fondamentale et d'ouvrir un monde d'opportunités pour les jeunes Canadiens.

[Traduction]

Il existe de nombreux programmes visant à favoriser l'apprentissage de la langue seconde et ils varient selon les provinces. Chose certaine, le succès de nos programmes d'immersion n'est limité que par les ressources que les gouvernements consentent à y accorder.

[Français]

L'immersion francophone est l'une des expériences éducatives les mieux réussies de l'histoire du Canada. On dit d'ailleurs qu'il s'agit du programme de langue le plus populaire jamais répertorié dans la littérature sur l'enseignement des langues. Nous

celebrating the fiftieth anniversary of the first immersion program, which was launched in Saint-Lambert, Quebec, by Professor Wallace Lambert.

[*English*]

However, there are still hurdles to be overcome in order to improve fluency in our two official languages among young Canadians and newcomers. Here are some examples.

There are far fewer immersion programs at the university level than there are at the elementary and high school levels. Young people sometimes have to give up their studies in their second language when they go to university.

[*Translation*]

Many parents who want to enrol their children in French immersion programs cannot do so for want of space or funding.

Caps, overnight lineups and lottery systems continue to undermine enrolment in second-language programs in many regions of the country.

[*English*]

That said, thousands of graduates of second-language programs have gone on to use the skills they have learned to become functionally bilingual. Immersion program graduates also want their children to go through the immersion system. In addition, many newcomers have expressed a strong sense of belonging to Canada simply because their children have learned both official languages.

[*Translation*]

But to integrate fully into their new communities, newcomers must have access to resources that will also allow them to learn or improve their second language. By encouraging immigrants and their children to learn both official languages, and by providing better support to allophone parents interested in these programs, we will be helping them to integrate smoothly into Canadian society.

[*English*]

The federal government must show leadership and engage the provinces in creating a true second-language learning continuum from early childhood education to post-secondary studies, reinforced by summer programs and exchanges and then into the workplace. Providing learning opportunities throughout this continuum is by far the best way to promote becoming fluent in a new language.

célébrerons l'an prochain le 50^e anniversaire du premier programme d'immersion qui a été mise en œuvre à Saint-Lambert, au Québec, par le professeur Wallace Lambert.

[*Traduction*]

Il reste encore toutefois quelques défis à surmonter pour accroître la maîtrise des deux langues officielles parmi les jeunes Canadiens et les nouveaux arrivants. En voici quelques-uns.

Il y a beaucoup moins de programmes d'immersion au niveau universitaire qu'aux niveaux primaire et secondaire — les jeunes doivent parfois renoncer à poursuivre leurs études dans leur langue seconde lorsqu'ils entrent à l'université.

[*Français*]

Beaucoup de parents qui veulent inscrire leurs enfants dans les programmes d'immersion française doivent y renoncer, faute de place ou de financement.

Le contingentement, les files d'attente nocturnes et les systèmes de loterie continuent de miner l'inscription aux programmes d'enseignement en langue seconde dans de nombreuses régions.

[*Traduction*]

Ceci étant dit, des milliers de diplômés de programmes d'apprentissage de la langue seconde ont poursuivi leur cheminement et utilisé les compétences acquises pour devenir effectivement bilingues. Les diplômés des programmes d'immersion veulent que leurs enfants étudient en immersion. Par ailleurs, de nombreux arrivants ont exprimé un fort sentiment d'appartenance au Canada simplement du fait que leurs enfants ont appris les deux langues officielles.

[*Français*]

Cependant, pour favoriser leur pleine intégration au sein de leur nouvelle communauté d'accueil, les nouveaux arrivants doivent avoir accès à des ressources qui leur permettent aussi d'apprendre ou de perfectionner leur langue seconde. Le fait d'encourager les immigrants et leurs enfants à apprendre les deux langues officielles et d'offrir un meilleur soutien aux parents allophones qui s'intéressent à ces programmes favorise une intégration harmonieuse à la société canadienne.

[*Traduction*]

Le gouvernement fédéral doit faire preuve de leadership et engager les provinces dans la création d'un véritable continuum d'apprentissage de la langue seconde allant de la petite enfance jusqu'au niveau postsecondaire, renforcé par des programmes d'été et des programmes d'échange, et menant jusqu'au marché du travail. Offrir des possibilités d'apprentissage tout au long de ce parcours est de loin la meilleure façon de favoriser la maîtrise d'une nouvelle langue.

[Translation]

In recent studies and annual reports, I have made specific recommendations to promote second-language learning and to increase the number of Canadians who speak our two official languages. I would like to reiterate those recommendations here.

I recommend taking the necessary measures to double the number of young Canadians who participate each year in short- and long-term language exchanges at the high-school and post-secondary levels. It would be an exemplary way of marking Canada's one hundred and fiftieth birthday.

[English]

I recommend working together with provincial and territorial governments, as well as post-secondary institutions, to increase the number of programs in which students can take courses in their second official language.

[Translation]

I also recommend providing financial assistance to universities to develop and implement new initiatives to improve second-language learning opportunities for students.

[English]

On that point, Madam Chair, I will conclude my remarks. I thank you for your attention and would be pleased to answer any questions you or your colleagues may have.

[Translation]

The Chair: We now move on to questions, but first, I'd like to know how you would like to proceed. My understanding is that senators will have questions about best practices, but in terms of your annual report, will you be making a presentation, or would you simply prefer to leave the floor open to all questions?

Mr. Fraser: I could give a presentation on the annual report off the cuff, but since we only have a short amount of time to cover all three topics, we may be better off using another approach. What would you prefer? Personally, I think it would be more efficient if I were to keep my remarks to the current study.

Senator Maltais: Commissioner, I haven't had a chance to look over the annual report yet. It came in to my office at 2:45 p.m., so I wouldn't be able to discuss its content.

Mr. Fraser: Would you like me to give you a recap?

Senator Maltais: If you wouldn't mind.

[Français]

Dans le cadre d'études et de rapports annuels récents, j'ai formulé des recommandations concrètes pour favoriser l'apprentissage d'une langue seconde et accroître le nombre de Canadiens et de Canadiennes qui parlent nos deux langues officielles. J'ai le plaisir de vous les rappeler ici.

Je recommande de prendre les mesures qui s'imposent pour doubler le nombre de jeunes Canadiens qui participent chaque année à des échanges linguistiques de courte ou de longue durée aux niveaux secondaire et postsecondaire. Il s'agirait d'une façon exemplaire de marquer le 150^e anniversaire du Canada.

[Traduction]

Je recommande de collaborer avec les gouvernements provinciaux et territoriaux, ainsi qu'avec les établissements d'enseignement postsecondaire, pour augmenter le nombre de programmes qui offrent aux étudiants la possibilité de suivre des cours dans leur seconde langue officielle.

[Français]

Je recommande également d'offrir une aide financière aux universités afin que celles-ci élaborent et mettent en œuvre de nouvelles initiatives destinées à améliorer les possibilités d'apprentissage en langue seconde des étudiants.

[Traduction]

Sur ce point, madame la présidente, j'aimerais conclure ma présentation. Je me ferai maintenant un plaisir de répondre à vos questions et à celles de vos collègues.

[Français]

La présidente : Nous allons maintenant passer à la période des questions, mais j'aimerais savoir de quelle façon vous désirez que l'on procède. Si je comprends bien, nous aurons des questions par rapport aux meilleures pratiques, mais, s'agissant de votre rapport annuel, aurez-vous une présentation à nous faire ou désirez-vous simplement laisser les questions ouvertes?

M. Fraser : Je pourrais faire une présentation de façon spontanée sur le rapport annuel, mais, puisque notre temps est assez limité pour couvrir les trois sujets, il serait peut-être plus utile de procéder autrement. Que préférez-vous? Personnellement, je crois qu'il serait plus efficace que je restreigne mes remarques à l'étude que vous êtes en train de faire.

Le sénateur Maltais : Le rapport annuel, monsieur le commissaire, je n'ai pas eu le temps de le lire. Il est arrivé à mon bureau à 14 h 45. Je ne peux donc pas en discuter.

M. Fraser : Voulez-vous que j'en fasse un sommaire?

Le sénateur Maltais : Si vous le voulez bien.

The Chair: Time is of the essence. We're going to have to move on to the next part of the meeting in an hour. What we could do is start with questions about your presentation on best practices, and if we still have time left before the second half of the meeting, we can discuss the annual report.

Mr. Fraser: I'd be glad to describe the highlights of the report, if you wish to ask about those.

The Chair: You can do that after the questions.

Mr. Fraser: Yes.

The Chair: Thank you. The deputy chair of the committee, Senator Fortin-Duplessis, will start us off with the first question.

Senator Fortin-Duplessis: We are going to start with best practices.

Commissioner, do you think that a national policy would promote official-language instruction at all levels of the education system? Do you think such a policy is necessary at the primary and secondary levels?

Mr. Fraser: I think it's very important to create a cascade effect, if you will, where the biggest employer in the country, the federal government, takes the lead by sending universities a very clear message that it needs bilingual employees and that universities have a responsibility to provide the necessary learning opportunities. Universities would, in turn, need to send an equally clear message to students, parents and high schools that they attach value to more advanced second-language education.

I have talked to immersion students who told me that their teachers advised them to take the core French test, instead of the immersion test, since it wouldn't be as difficult and would probably result in a better mark, because grades are all universities care about. Oftentimes, the decision as to whether or not to continue with second-language learning is made at the age of 14. I don't think the future of bilingualism in Canada should rest solely on the shoulders of 14-year-old students.

Senator Fortin-Duplessis: What are the social factors that contribute to second-language learning?

Mr. Fraser: You may not know that, 15 years ago, the Edmonton public school board noted that French immersion enrolment had gone down. After doing a study on what was causing the decline, the school board discovered that a whole host of factors determine whether an immersion program is successful or not, as far as student enrolment and retention are concerned. Support from parents and the school principal, as well as professional support provided by teachers, are all factors. In dual stream schools, environment and teaching support matter. It is also important to establish a process to assess students'

La présidente : Le temps presse. Dans une heure nous devons passer à la prochaine partie. Ce que nous pourrions faire, c'est poser des questions par rapport à votre présentation sur les meilleures pratiques. Si nous voyons qu'il reste encore du temps, avant de passer à la deuxième partie, nous pourrions parler du rapport annuel.

M. Fraser : Vous pourrez me poser des questions sur les faits saillants, par exemple, et je serai heureux de vous les décrire.

La présidente : Vous pourrez le faire après les questions.

M. Fraser : Oui.

La présidente : Merci. La première question sera posée par la vice-présidente du comité, la sénatrice Fortin-Duplessis.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Nous allons commencer par les meilleures pratiques.

Monsieur le commissaire, croyez-vous qu'une politique pancanadienne favoriserait l'apprentissage des deux langues officielles à tous les paliers d'enseignement? Pensez-vous qu'une telle politique soit nécessaire aux niveaux primaire et secondaire?

M. Fraser : Je crois qu'il est très important de se doter d'une espèce de cascade où le plus grand employeur du Canada, qui est le gouvernement fédéral, envoie un message très clair aux universités soulignant le fait que le gouvernement fédéral a besoin d'employés bilingues et qu'il est de la responsabilité des universités d'offrir des occasions d'apprentissage. Il faudrait, par la suite, que les universités envoient un message similaire aux étudiants, aux parents et aux écoles secondaires selon lequel elles valorisent le fait que les étudiants prennent des cours plus exigeants dans leur langue seconde.

J'ai parlé à des étudiants en immersion qui m'ont dit que leurs professeurs leur ont suggéré de ne pas prendre l'examen d'immersion, mais plutôt de prendre l'examen de français de base, car il est plus facile et qu'ils auraient ainsi la chance d'obtenir une meilleure note, puisque c'est tout ce qui intéresse les universités. Souvent, les étudiants prennent la décision à l'âge de 14 ans à savoir s'ils vont continuer de suivre des cours de langue seconde. Je ne pense pas que l'avenir du bilinguisme au Canada doive reposer uniquement sur les épaules d'étudiants de 14 ans.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Selon vous, quels sont les facteurs sociaux qui contribuent à l'apprentissage?

M. Fraser : Vous savez, il y a maintenant 15 ans, le conseil des écoles publiques d'Edmonton a constaté un déclin des inscriptions aux cours d'immersion. Il a fait une étude pour en comprendre les causes et a découvert toute une série de facteurs qui déterminent le succès ou l'échec d'un programme d'immersion lorsqu'il s'agit d'attirer et de retenir les étudiants. Les facteurs comprennent le soutien des parents et du directeur de l'école, et l'appui professionnel de la part des professeurs. Le climat de l'école et son appui sont un facteur dans le cas d'une école mixte. Également, il faut prévoir un processus d'évaluation des

language skills beyond the standard classroom assessment mechanism. Students and, more importantly, their parents need to know their actual level of proficiency in the second language.

Those recommendations were put in place by the school board at the time. It asked the Public Service Commission of Canada for permission to use the second-language tests that were administered to public servants. Students did very well on the test. However, the Public Service Commission of Canada later decided that the use of the tests outside the public service was illegal. Someone at the school board said this to me, “We’re a Canadian school board with Canadian students who will want to live in Canada; we wanted a Canadian test, and when we couldn’t have it, we used a French system.” So they used that system, and it has contributed to their success. I would say the Edmonton public school board is generally recognized as having the most successful immersion program in the country. Other school boards are hoping to follow its lead by studying the elements it put in place.

Senator Fortin-Duplessis: Your example illustrates that Edmonton had qualified staff. From your research, are you able to tell us whether the rest of the provinces have qualified staff?

Mr. Fraser: No, they don’t, and that’s a real challenge for the system. The shortage is especially acute in regions that aren’t close to urban centres. In fact, we’re even seeing the story in the film *The Grand Seduction* play out in real life, with certain schools and chapters of Canadian Parents for French trying to attract and retain qualified immersion teachers.

An entire generation of teachers has retired, and we have to deal with that problem now. Some universities specialize in training immersion teachers. I was told that, at Campus Saint-Jean, the unemployment rate among program graduates is 0 per cent. All of them get jobs. And I believe the same is true for Université Sainte-Anne, a training institution for immersion teachers in the Maritimes.

Senator Maltais: Welcome, Mr. Fraser. Welcome, ladies. Numerous witnesses have told us they agree with your report, indicating that the best way to learn a second language is through immersion.

I’m from Quebec, and it’s unfortunate, but we were told that it’s extremely difficult in Quebec to organize language training opportunities. When teachers are asked, at the end of the year, to do one, two or three extra weeks of work, they say no because their union doesn’t allow it.

How can we fix that problem? You’ve been all over Quebec and Canada. I would think Quebec isn’t the only one in that boat. Making teachers do work that isn’t covered by their collective agreement is rather tricky, is it not?

compétences linguistiques des étudiants qui va au-delà du processus d’évaluation en classe. Les étudiants et, de façon plus importante, leurs parents doivent connaître leur niveau de compétence réel dans la langue seconde.

À cette époque, la commission scolaire avait mis en œuvre ces recommandations. Elle a demandé à la Commission de la fonction publique la permission d’utiliser les tests de langue seconde prévus pour les fonctionnaires. Les étudiants ont très bien réussi. Cependant, par la suite, la Commission de la fonction publique a décidé qu’il était illégal pour eux d’utiliser ce test à l’extérieur de la fonction publique. Une personne de la commission scolaire m’a dit ceci : « On est une commission scolaire canadienne avec des étudiants canadiens qui vont vouloir vivre au Canada; on a voulu un test canadien, et lorsque ce n’était pas possible, on a utilisé un système français. » Ils ont donc utilisé ce système et cela fait partie de leur succès. Je crois qu’il est généralement reconnu que la commission des écoles publiques d’Edmonton a le système d’immersion le plus réussi au Canada. D’autres commissions scolaires examinent les éléments qu’elle a mis en place pour suivre son exemple.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Vous venez de parler du fait que, à Edmonton, il y avait du personnel qualifié. Selon vos études, êtes-vous en mesure de nous dire s’il y a du personnel qualifié dans toutes les autres provinces?

M. Fraser : Non, et il s’agit d’un défi réel pour le système. Il y a une pénurie, particulièrement dans les écoles des régions éloignées des grandes villes. On voit des exemples d’écoles ou de certaines sections de Canadian Parents for French qui font leur propre version du film *La grande séduction* pour attirer et retenir des professeurs qualifiés en immersion.

Toute une génération de professeurs a pris sa retraite, et nous devons faire face au problème maintenant. Certaines universités se spécialisent dans la formation des professeurs en immersion. Au Campus Saint-Jean, on m’a dit que c’est l’un des domaines où le taux de chômage des diplômés est de 0 p. 100. Tous les diplômés obtiennent des postes. Je crois qu’il en va de même pour l’Université Sainte-Anne, un centre de formation pour les professeurs en immersion des Maritimes.

Le sénateur Maltais : Bienvenue, monsieur Fraser. Bienvenue, mesdames. Nombre de témoins sont venus nous rencontrer et appuient votre rapport en affirmant que la meilleure façon d’apprendre une deuxième langue est par l’immersion.

Je viens du Québec. Malheureusement, on nous a dit que, au Québec, on avait énormément de difficulté à organiser des stages de formation linguistique. Lorsqu’on demande aux professeurs, à la fin de l’année, de travailler une, deux ou trois semaines de plus, leur réponse est non, parce que le syndicat l’interdit.

Comment peut-on pallier ce problème? Vous avez parcouru le Québec et le Canada. J’imagine que le problème ne se pose pas uniquement au Québec. Faire travailler les enseignants à l’extérieur de leur convention collective est une initiative plutôt compliquée, n’est-ce pas?

Mr. Fraser: It's always a challenge. I noticed something, even before becoming commissioner, and as far as I know, the situation hasn't changed. It's easier for an Ontario teacher to participate in an exchange with a teacher from Australia than with a teacher from Quebec. Similarly, it's much easier for a Quebec teacher to take part in an exchange with a teacher from France, than with a teacher from Ontario.

France and Quebec have signed multiple exchange agreements. My feeling is that it's become customary to sign agreements when the two leaders get together. They've increased the number of occupations in which exchanges between Quebec and France are possible.

I think it's a great initiative, but I think we could implement a system similar to Ontario's in other English-speaking provinces, in terms of its arrangement with Australia, where two teachers teach each other's classes and live in each other's homes for an entire school year. The teachers don't pay for the accommodations or lose any salary. The only thing they have to cover is their airfare. With enough will, we could set up a similar arrangement between Quebec and the other provinces.

Senator Maltais: Quebec has a different education system than the other provinces do. In Quebec, students go to CEGEP for two or three years, but in other provinces, they finish high school after Grade 12. Something I've noticed in recent years — and I've witnessed this with my own children — is that the English-as-a-second-language program has improved markedly from the first year to the last year of high school. But when students get to CEGEP, they fall into the abyss. And when they get to university, 80 per cent of textbooks are in English. That was the case with my three children, whether it was in medicine, engineering or management.

I'm not sure why, but it's claimed that students should be bilingual by the end of Secondary V. No one can be perfectly bilingual with just a few hours of second-language instruction a week.

How do we remedy that? It's a big problem for students. Quebec has a high university dropout rate because the textbooks are in English. Students don't study engineering or accounting in French. In some programs, they do, but in other fields, North American or Canadian programs are being taught. All the textbooks are in English, and that puts students at a disadvantage when they get to university.

Mr. Fraser: I am no doubt venturing out of my area of expertise, but in my opinion, providing learning opportunities to young people is important. They need to be aware that the textbooks for some classes are in English. And they need to be given learning opportunities outside the classroom.

M. Fraser : C'est toujours un défi. J'ai remarqué une chose, avant même de devenir commissaire, et je n'ai aucune indication que la situation ait changé. Il est plus facile pour un enseignant en Ontario de faire un échange avec un professeur de l'Australie qu'avec un professeur du Québec. Il est également beaucoup plus facile pour un professeur du Québec de faire un échange avec un professeur de la France qu'avec un professeur de l'Ontario.

Il y a eu toute une série d'ententes France-Québec sur les échanges. J'ai l'impression qu'il est devenu coutume de signer des ententes dans le cadre des rencontres entre premiers ministres. On a élargi le nombre de professions qui permettent les échanges organisés entre le Québec et la France.

J'applaudis cette mesure, mais je pense que nous pourrions envisager de créer un système semblable à celui qui existe en Ontario dans d'autres provinces anglophones, et en Australie, où deux professeurs échangent leur classe et leur résidence pendant toute la durée d'une année scolaire. Il n'y a pas de frais d'hébergement ni de coût salarial. Seul le transport doit être pris en charge. Avec une certaine volonté, nous pourrions mettre en place un dispositif semblable entre le Québec et d'autres provinces.

Le sénateur Maltais : Il y a un écart entre le Québec et les autres provinces. Au Québec, on étudie deux ou trois ans au collège, tandis qu'ailleurs, les études secondaires se terminent après la 12^e année. Depuis quelques années, je m'aperçois que — je l'ai d'ailleurs vécu avec mes enfants —, de la première à la dernière année du secondaire, le programme de langue seconde, soit l'anglais, s'est nettement amélioré. Cependant, lorsque les étudiants arrivent au cégep, ils tombent dans le néant. Lorsqu'ils entrent à l'université, 80 p. 100 des manuels sont en anglais. C'était le cas pour mes trois enfants, qu'il s'agisse de la médecine, du génie ou de la gestion.

Je ne sais pas pourquoi, mais on prétend que, à la fin du secondaire cinq, les élèves sont censés être bilingues. Il est impossible d'être parfaitement bilingue après avoir reçu à peine quelques heures d'enseignement par semaine.

Comment pallier cette lacune? C'est un grand problème pour les jeunes. Le taux de décrochage dans les universités québécoises est élevé, parce ce que les manuels sont en anglais. On n'étudie pas le génie ni la comptabilité en français. Dans certains domaines, cela peut aller. Cependant, dans d'autres domaines, on retrouve des programmes nord-américains et canadiens. Tous les manuels sont en anglais, ce qui défavorise ces jeunes lorsqu'ils entrent à l'université.

M. Fraser : Je m'aventure sans doute un peu hors de mes compétences, mais, à mon avis, il est important d'offrir des occasions d'apprentissage aux jeunes. Ils doivent être au courant que, dans certains cours, les manuels sont en anglais. De plus, il faut leur faire profiter des occasions d'apprentissage à l'extérieur des classes.

That's how I learned French. Like any high-school student in Ontario, I knew the basics. But I really became fluent when I worked in Quebec for the summer as a university student.

That's one path that can be taken. There are some programs, but not many. SEVEC representatives told the committee that an increasing number of students wish to go on exchanges and that positions need filling.

Senator Maltais: I have one last question for you. We recently heard from the people at the Conference Board of Canada, and they were touting the benefits of bilingualism, and rightly so.

Would there not be a way to promote student exchanges through the Conference Board of Canada given the numerous companies within its reach? Unfortunately, I didn't think to ask them the question. My three children took advantage of student exchange programs, spending their summers working in Alberta, British Columbia, Kapuskasing and so forth. That's how they learned English.

Mr. Fraser: Indeed.

Senator Maltais: Could the Conference Board of Canada be helpful in that regard? I really regret not asking the question when the representatives were here.

Mr. Fraser: I can't speak on behalf of the Conference Board of Canada, but I believe the government is trying to build partnerships with the private sector and foundations. For instance, the Governor General's Performing Arts Awards have sponsors, and efforts are being made to convince those sponsors to support exchanges and the like. Now, there again, I'm speaking off the cuff because that isn't something we studied or researched. In addition, it would be in line with past initiatives.

Senator McIntyre: Thank you, commissioner, for your presentation.

You've been before the committee three times to share your views on best practices, twice in 2013 and once in 2014. It's clearly an issue you care deeply about. You say, in one of your reports, that your office will be conducting a national survey to gauge Canadians' opinions and perception with respect to bilingualism and linguistic duality.

So my question is this. When will the survey be done and who will be surveyed?

Mr. Fraser: We anticipate conducting the survey during the last year of my term. Right now, we're discussing our budget priorities in detail. I can't say for sure, but my successor may be the one handling the survey when he or she takes over in a year and a half. We are in the midst of deciding whether the survey will take place next year or whether it will fall to my successor. That

C'est ainsi que j'ai appris le français. J'avais une certaine base, comme tout étudiant du secondaire en Ontario. C'est en travaillant l'été au Québec comme étudiant à l'université que j'ai appris à maîtriser le français.

Selon moi, c'est une voie à suivre. Certains programmes existent, mais c'est assez limité. Vous avez entendu des témoins de SEVEC selon lesquels de plus en plus d'étudiants souhaitent faire partie d'un programme d'échange étudiant et qu'il y a des postes à combler.

Le sénateur Maltais : J'ai une toute dernière question à vous poser. Nous avons reçu des représentants du Conference Board récemment, et ils prêchent en faveur du bilinguisme, à juste titre.

N'y aurait-il pas moyen — je n'ai pas pensé à leur poser la question — de mettre à profit les échanges étudiants par l'entremise du Conference Board, puisque ce dernier regroupe de nombreuses entreprises? Mes trois enfants ont profité d'échanges étudiants en travaillant pendant l'été en Alberta, en Colombie-Britannique, à Kapuskasing, et cetera. C'est grâce à ces échanges qu'ils ont appris l'anglais.

M. Fraser : Effectivement.

Le sénateur Maltais : Le Conference Board pourrait-il — j'ai des remords de ne pas leur avoir posé la question — nous aider en ce sens?

M. Fraser : Je ne peux pas parler au nom du Conference Board, mais je crois que le gouvernement fait un effort en vue d'établir des partenariats avec le secteur privé ou avec des fondations. Par exemple, il y a des commanditaires dans le cadre des Prix du gouverneur général pour les arts du spectacle. On cherche à convaincre des commanditaires de participer à ce genre d'exercice. Cependant, là aussi, je réponds de façon spontanée, car cela ne fait pas partie de nos études ni de nos recherches. En outre, cela n'irait pas à l'encontre d'autres initiatives menées par le passé.

Le sénateur McIntyre : Je vous remercie, monsieur le commissaire, de votre présentation.

Vous avez eu l'occasion à trois reprises d'exprimer vos idées devant notre comité sur les meilleures pratiques à suivre, soit deux fois en 2013 et une fois en 2014. Décidément, cette étude vous tient à cœur. Dans l'un de vos rapports, vous indiquez que le commissariat effectuera un sondage d'envergure nationale sur les opinions et la perception des Canadiens sur le bilinguisme et la dualité linguistique.

Ma question est la suivante : quand ce sondage sera-t-il réalisé et qui y répondra?

M. Fraser : Nous avons prévu de mener ce sondage au cours de la dernière année de mon mandat. Nous tenons actuellement des discussions suivies concernant nos priorités budgétaires. Je ne peux pas vous donner de garantie, mais il est possible que mon successeur se charge de ce sondage lorsqu'il entrera en fonction dans un an et demi. Nous sommes à décider si ce sondage aura

means the survey will be conducted at either the end of my term or the beginning of my successor's. Since we are currently discussing budget issues, I can't give you an exact date at this point.

Senator McIntyre: According to your research, is Canada's level of French-English bilingualism stable or declining?

Mr. Fraser: The figures show that bilingualism, among both francophones and anglophones, is stable, sitting at about 17 per cent.

According to our observations, bilingualism has increased slightly among francophones and decreased slightly among young anglophones, which concerns me somewhat.

Senator McIntyre: On the same topic, what is the difference in second-language skill retention attributable to, as far as anglophones versus francophones are concerned?

Mr. Fraser: A French ambassador once told me that what he found so wonderful about Canada was the fact that French was the language people aspired to speak. In Quebec, that language is English, the language of international trade and the language spoken around the world. English is the language of Hollywood and the most commonly used language on the Internet.

In some parts of the country, learning the other official language isn't always easy. What often happens, even for young people who were in immersion programs in primary school, is that when they get to high school, they have to start making decisions and specializing. Specialty programs aren't usually available in immersion schools, immersion, itself, being a specialty. If students want to specialize in technology, robotics or another area of science, for example, they have to quit the immersion program. So that's a factor, in my opinion.

I hold immersion programs in the highest regard, as I mentioned in my statement, but there is another factor. As a result of the success of immersion programs, core French programs are losing respect and resources. It's believed that the only way to learn French is to take French immersion. And so core French classes are seen as being second rate and having less value.

Core French teachers in some schools don't even have their own classrooms; they have to drag a cart around from class to class. The more we attach greater value to immersion programs, the more they will monopolize our best core French teachers.

I spoke to one student who, after taking French immersion in elementary school, chose to switch to an English program in Toronto because she wanted to specialize in a particular area. When I asked her what she thought of the core French class, she said that the students spoke better French than the teacher did.

lieu l'an prochain ou si c'est mon successeur qui héritera de ce projet. Donc, le sondage sera réalisé soit à la fin de mon mandat ou au début du mandat de mon successeur. Comme nous tenons des discussions sur le budget, à l'heure actuelle, je ne puis vous donner de date exacte.

Le sénateur McIntyre : À la suite des études que vous avez menées, le bilinguisme français-anglais au Canada est-il stable ou en déclin?

M. Fraser : Selon les chiffres, le bilinguisme — francophones et anglophones y compris — demeure stable, et se situe à environ 17 p. 100.

Nous constatons une légère augmentation du bilinguisme chez les francophones et une légère diminution chez les jeunes anglophones, ce qui me préoccupe un peu.

Le sénateur McIntyre : Dans le même ordre d'idées, comment peut-on expliquer les différences dans le maintien des acquis en matière d'apprentissage d'une langue seconde chez les anglophones et les francophones?

M. Fraser : Un ambassadeur de la France m'avait dit, il y a plusieurs années, que ce qui l'a enchanté au Canada, c'est que le français est une langue d'ambition. Au Québec, c'est l'anglais la langue de l'ambition, de l'échange international, et du commerce. C'est la langue de Hollywood et celle utilisée le plus souvent sur Internet.

Dans certaines régions du Canada, ce n'est pas toujours évident. Ce qui se produit souvent, même pour les enfants qui ont fait leurs études en immersion au niveau primaire, c'est que lorsqu'ils arrivent au secondaire, ils se retrouvent devant des choix de spécialisation. Souvent, les programmes spécialisés ne sont pas offerts dans les écoles d'immersion; l'immersion devient une spécialisation en soi. Si on veut apprendre une spécialisation en technologie, en robotique — car il y a des programmes spécialisés dans le domaine des sciences —, il faut quitter le programme d'immersion. Je crois que c'est l'un facteur.

Un autre facteur c'est que, tel que je l'ai indiqué dans ma déclaration, je suis un grand admirateur du système d'immersion. Cependant, l'un des effets du succès de l'immersion est qu'il draine le respect et les ressources consacrés aux cours de français de base. Il y a une croyance selon laquelle la seule façon d'apprendre le français est de suivre un cours d'immersion. Le cours de français de base est donc un cours de seconde classe, souvent dévalorisé.

Il y a des écoles où le professeur de français de base n'a même pas de salle de classe; il a un chariot et il se promène d'une classe à l'autre. Autant on valorise l'immersion, autant ce programme va monopoliser les meilleurs professeurs de français de base.

J'ai parlé à une étudiante qui, pour des raisons de spécialisation, a fait son éducation primaire en immersion et est ensuite allée à l'école élémentaire en anglais, à Toronto. Je lui ai demandé comment elle trouvait le cours de français de base, et elle m'a répondu que les élèves parlent mieux le français que le professeur.

That's the trend. The flip side of the coin is that the success of immersion programs is having the unintended consequence of diminishing the value of a system where the majority of students will learn core French, skills that are very important in second-language learning. I, myself, am a product of core French. There was no immersion back when I went to school.

[English]

Senator Seidman: Thank you very much, Mr. Commissioner.

You presented to us in your presentation three recommendations that you had already put in reports. Obviously, you presented them because you thought they were worth repeating; they are important?

Mr. Fraser: Yes.

Senator Seidman: I'd like to ask you about them, if I may. The second one you put forward is this: "I recommend working together with provincial and territorial governments, as well as post-secondary institutions, to increase the number of programs in which students can take courses in their second official language." Can you explain what you mean by that?

Mr. Fraser: One of the things I was interested in doing when I first started was seeing how majority-language universities could improve their offerings of courses in the second language. We did a study, and we discovered that there are a variety of programs that do exist and exchanges that do exist but that are relatively unknown. You have to hunt for them; they are not given much publicity. When we presented that study to the Association of Universities and Colleges of Canada, they reacted favorably but said, "We'd be delighted to do that provided we got more money." I think any discussion about education ultimately comes down pretty quickly to matters of funding.

The federal government already contributes a substantial amount of funding to second-language learning and to minority language education, but I think that there are ways in which the federal government, as an employer, could be sending the message to universities. The example I always give is that if architecture schools or engineering schools were not giving adequate training to their graduates, engineering firms and architecture firms would speak quickly to those institutions and say, "Look, you're not giving your students what we, as employers, need." I think that the federal government has the responsibility to deliver a message. It has been made clear from a number of clerks speaking to deputy ministers that they are the recruiters-in-chief for the federal government in their various areas and that that message should be delivered to the client universities in those areas. If it's foreign affairs, that message is pretty clear. People know that if they want to become a Canadian diplomat, they have to speak both Canadian official languages. But it is not as necessarily clear

C'est un phénomène. L'envers de la médaille de l'excellence du programme d'immersion est la conséquence accidentelle de dévaloriser le système où la majorité des étudiants prendront des cours de français de base, qui sont importants à la maîtrise d'une langue seconde. Je suis un produit de ces cours de français de base. L'immersion n'existait pas lorsque j'étais à l'école.

[Traduction]

La sénatrice Seidman : Merci infiniment, monsieur le commissaire.

Vous nous avez présenté dans votre exposé trois recommandations que vous aviez déjà inscrites dans vos rapports. De toute évidence, vous les présentez parce que vous jugez bon de les répéter; elles sont importantes?

M. Fraser : Oui.

La sénatrice Seidman : J'aimerais vous interroger à ce sujet, si vous me le permettez. Votre deuxième recommandation est la suivante : « Je recommande de collaborer avec les gouvernements provinciaux et territoriaux, ainsi qu'avec les établissements d'enseignement postsecondaire, pour augmenter le nombre de programmes qui offrent aux étudiants la possibilité de suivre des cours dans leur seconde langue officielle. » Pouvez-vous nous expliquer ce que vous voulez dire par là?

M. Fraser : Quand je suis entré en poste, je souhaitais essayer de voir comment les universités en situation de langue majoritaire pouvaient améliorer leur offre de cours dans l'autre langue officielle. Nous avons effectué une étude, et nous avons découvert qu'il existe divers programmes et échanges, mais qu'ils sont relativement méconnus. Il faut vraiment les chercher; on leur fait peu de publicité. Quand nous avons présenté cette étude à l'Association des universités et des collèges du Canada, leurs membres ont très bien réagi, mais ils nous ont dit : « Nous serions ravis de le faire, à condition d'avoir plus d'argent. » Je pense que toute discussion sur l'éducation en vient assez vite aux questions d'argent.

Le gouvernement fédéral contribue déjà considérablement à l'apprentissage d'une langue seconde et à l'éducation dans la langue en situation minoritaire, mais je crois qu'il y a des façons dont le gouvernement fédéral, à titre d'employeur, pourrait envoyer un message aux universités. L'exemple que je donne toujours, c'est que si les écoles d'architecture ou de génie n'offraient pas une formation adéquate à leurs diplômés, les firmes de génie et d'architecture seraient assez promptes à aller voir les dirigeants de ces institutions pour leur dire : « Écoutez, vous ne donnez pas à vos étudiants ce dont nous, les employeurs, avons besoin. » Je pense que le gouvernement fédéral a la responsabilité de lancer un message. Les sous-ministres se sont fait dire clairement qu'ils sont les recruteurs en chef du gouvernement fédéral dans leur domaine respectif et qu'ils devraient faire passer le message aux universités de leur région où ils recrutent des candidats. Pour les affaires étrangères, le message est assez clair. Les gens savent que s'ils veulent devenir

that if you are interested in natural resources and thinking of working in an area of meteorological service, say, that language should necessarily be part of your training.

I was taken aback to discover how few public administration programs there are which include a language-training component. It's almost as if those institutions were saying, "We don't have to worry about that because the federal government will train those people if they go work for the federal government."

Just as I'm sure you heard all kinds of witnesses saying the younger the better in terms of language learning, that's also true for young adults. It is much easier and, dare I say, much cheaper for a university student to learn a second language than it is for a 45-year-old bureaucrat.

Senator Seidman: This is all about the continuum again.

Mr. Fraser: Yes.

Senator Seidman: It makes me think about one of the challenges we've heard about here which is that young people, young anglophones, trying to learn French language, in the rest of the country, not in Quebec, start to slide off at the age of 14 or so. In Quebec, it's the opposite. The anglophones strengthen their French language in their teen years and into their twenties. Perhaps they have more access to the continuum.

Mr. Fraser: I think there is also just the question of the environment they are living in. One of the huge advantages that the St. Lambert experiment had for teaching immersion in Quebec is that when those students left the classroom and walked to the bus stop, they were in a French-language environment. For an immersion school, even in Ottawa let alone Prince George, when they leave the immersion classroom into the corridor, let alone into the playground or on the street, the language disappears as a presence in their lives.

Senator Seidman: Exactly. So that's part of the challenge, the social and cultural environments.

If you talk about courses in the second official language at the university level, what about at the elementary and high school levels? Instead of just a 45-minute class in French, you might learn math in French, and maybe even something else, so that there would be more of an opportunity to apply what you're learning?

Mr. Fraser: That's certainly the immersion principle, and there are certainly all kinds of varieties of that principle that can be applied.

One of the innovations that has been developed over the last few years has been the idea of intensive French where, for a full year, I think usually Grade 6, there is a really intensive push on

diplomates canadiens, ils doivent parler les deux langues officielles du Canada. Il n'est toutefois pas nécessairement aussi clair, si l'on s'intéresse aux ressources naturelles et qu'on envisage de travailler pour le service météorologique, par exemple, que la langue devrait nécessairement faire partie de la formation reçue.

J'ai été sidéré de découvrir à quel point il y a peu de programmes d'administration publique qui comprennent un volet de formation linguistique. C'est presque comme si les dirigeants de ces institutions se disaient : « Nous n'avons pas à nous en soucier, parce que le gouvernement fédéral va former ces personnes si elles vont travailler pour lui. »

Comme je suis certain que différents témoins vous l'ont dit, plus on est jeune, mieux c'est pour apprendre une langue, et c'est vrai aussi pour les jeunes adultes. J'ose dire qu'il est beaucoup plus facile pour un étudiant d'apprendre une langue seconde à l'université, et que cela coûte bien moins cher, que ce ne l'est pour un bureaucrate de 45 ans.

La sénatrice Seidman : Tout est encore une question de continuum.

M. Fraser : Oui.

La sénatrice Seidman : Cela me fait penser à une autre difficulté dont nous avons entendu parler. Il semble que les jeunes, les jeunes anglophones qui essaient d'apprendre le français dans le reste du pays, pas au Québec, commencent à décrocher vers l'âge de 14 ans. Au Québec, c'est le contraire. Les anglophones améliorent leur français à l'adolescence et pendant la vingtaine. Peut-être ont-ils plus accès à ce continuum.

M. Fraser : Je pense que cela dépend simplement du milieu de vie. L'un des énormes avantages de l'expérience de l'apprentissage en immersion mené à Saint-Lambert, au Québec, c'est que quand ces étudiants quittaient la salle de classe et marchaient vers l'arrêt d'autobus, ils se trouvaient en milieu francophone. Quand un étudiant fréquente une école d'immersion, même à Ottawa donc imaginez ce que c'est à Prince George, dès qu'il quitte la salle de classe pour entrer dans le corridor, et je ne parle même pas des terrains de jeu et de la rue, la langue apprise n'est plus présente dans sa vie.

La sénatrice Seidman : Exactement. C'est donc une partie de la difficulté, le milieu social et culturel.

Vous parlez de cours dans la seconde langue officielle à l'université, mais qu'en est-il au primaire et au secondaire? Plutôt que d'offrir simplement une classe de 45 minutes en français, on pourrait enseigner les maths en français, peut-être même quelque chose d'autre, pour que les étudiants puissent appliquer ce qu'ils apprennent, non?

M. Fraser : C'est justement le principe de l'immersion, et il y a toutes sortes de façons de l'appliquer.

Il y a une nouvelle formule qui gagne en popularité depuis quelques années, c'est l'idée d'une année de français intensif, où pendant toute l'année, je pense que c'est habituellement en

doing the entire year in French, and then moving on to either 50-50 or 70-30. Even with the immersion programs, by the time immersion students get to high school, a fair number of their academic programs are being offered in English. It depends on the school board and the school which those are, but it's rare, I think, to have an immersion system in which the student has spent 100 per cent of their time in their second language all the way through.

But as I said earlier, in a lot of school boards, you are getting schools specializing and offering special programs, whether it's a sports program, whether it's a technology program, robotics programs, and in that context, students who have gone through primary and middle school and immersion will say, "You know, I'd love to continue in immersion if I were able to do that technology and robotics specialization in immersion, but that's the direction I want to go."

The other thing I think is important for post-secondary instruction is that all of those students who have spent 11 or 12, no longer 13, but 11 or 12 years in immersion suddenly go off to universities, and they are not having any courses offered. One thing that the University of Calgary does is that every semester there is a certain number, about half a dozen courses, and it changes every semester what those courses are, specifically designed for immersion students to offer them that opportunity to keep up their language programs.

The University of Ottawa is one of the few universities that offers a real immersion program at the post-secondary level, and they've made it work with two or three innovations that I haven't seen offered by other programs. They have a mentorship program, where an older student will mentor a student in first year so that if, for example, they are taking their physics course in French, for every two hours of lab and lecture, there will be one hour of tutoring from a mentor just to ensure that they understood the concepts and understood the vocabulary. They also have the option, if they are worried that they are going to lose their scholarship or their marks will not be good enough because they are doing some of their courses in French, they can choose a pass-fail option for one of those courses. Obviously not all the courses, but they can ensure that if they are taking a challenging course and they are worried their marks would not be as good as they would be if they took their course in their mother tongue, they won't be penalized for doing that.

That has been one of the obstacles for students, even those who have come out the French-language system if their school is in an overwhelmingly English-speaking area. The further you get away from a majority-French-speaking environment, the more a French-language school resembles an immersion school. The students sometimes feel, when they graduate from those schools, that their French really isn't at a level it should be for university courses.

sixième année, il y a vraiment un effort intensif pour que l'élève fasse toute son année en français, puis continue selon un ratio de 50-50 ou 70-30. Mais même quand un élève participe à un programme d'immersion, une fois qu'il arrive à l'école secondaire, beaucoup de programmes sont offerts en anglais seulement. Tout dépend de la commission scolaire et de l'école, mais je pense qu'il est rare qu'il y ait un système d'immersion qui permette à l'élève de passer 100 % de son temps dans sa seconde langue du début à la fin.

Par ailleurs, comme je l'ai déjà dit, dans beaucoup de commissions scolaires, il y a des écoles qui se spécialisent et qui offrent des programmes spéciaux, en sport par exemple, en technologie, en robotique, et dans ce contexte, les élèves qui ont fait leur primaire et le début de leur secondaire en immersion diront : « Vous savez, j'aimerais beaucoup continuer en immersion si je pouvais suivre ce programme spécial en technologie ou en robotique en immersion, mais c'est l'orientation que je veux prendre. »

Il y a un autre aspect que je trouve important au niveau post-secondaire, c'est que tous les élèves qui ont passé 11 ou 12 ans en immersion — ce n'est plus 13 ans, mais 11 ou 12 ans — arrivent soudainement à l'université, où l'on ne leur offre aucun cours. Il y a l'Université de Calgary, qui offre un certain nombre de cours, environ six par trimestre, dans l'autre langue, et la liste de ces cours change chaque trimestre, justement pour permettre aux élèves des programmes d'immersion de poursuivre leur apprentissage linguistique.

L'Université d'Ottawa est l'une des rares universités à offrir un véritable programme d'immersion postsecondaire, et elle innove de deux ou trois façons que je n'ai pas observées dans d'autres programmes. Elle offre un programme de mentorat, grâce auquel un étudiant plus âgé accompagne un étudiant de première année. Donc si cet étudiant prend un cours de physique en français, par exemple, pour toutes les deux heures de laboratoire et de cours magistral, le mentor offre une heure de tutorat pour vérifier que l'étudiant comprend bien les concepts et le vocabulaire. Les étudiants ont aussi l'option, s'ils craignent de perdre une bourse ou que leurs notes ne soient pas assez bonnes parce qu'ils suivent certains cours en français, de demander une note qualitative (satisfaisant ou non satisfaisant) pour l'un de ces cours. Évidemment, ils ne peuvent pas s'en prévaloir pour tous les cours, mais s'ils suivent un cours vraiment difficile et qu'ils craignent que leur note ne soit pas aussi bonne que s'ils l'avaient suivi dans leur langue maternelle, ils ne seront pas pénalisés pour autant.

C'est l'un des obstacles pour les étudiants, même pour ceux qui sont issus des programmes de langue française si leur école se trouve dans une région à forte prédominance anglophone. Plus on s'éloigne d'un environnement majoritairement francophone, plus l'école de langue française ressemble à une école d'immersion. Les étudiants ont parfois l'impression, lorsqu'ils sortent de ces écoles, que leur français n'est pas vraiment assez bon pour suivre des cours à l'université.

[Translation]

The Chair: Given how many people have questions, I encourage you to keep both your questions and comments as brief as possible.

Senator Poirier: Commissioner, in Canada, how many native French speakers are bilingual, as compared with native English speakers? Do you have those numbers?

Mr. Fraser: It varies from census to census, but roughly 48 per cent of francophones are bilingual, which means that about 60 per cent of francophones in Canada, or 4 million, speak only French. And I believe that 6 per cent of anglophones are bilingual, which is equivalent to around 2.5 million bilingual native English speakers in Canada.

Senator Poirier: So it's 6 per cent versus 48 per cent. Is that correct?

Mr. Fraser: Yes.

Senator Poirier: I'm curious to hear your thoughts on something. Even though New Brunswick is an officially bilingual province, not all New Brunswickers are bilingual, which means services have to be provided in both official languages.

A week or two ago, an anglophone group was causing a stir, calling for equal rights because of bilingual requirements for certain jobs. To your knowledge, do francophones and anglophones have access to the same number of second-language learning programs?

Mr. Fraser: I haven't looked at it in terms of programs, but I would say that learning opportunities are, to some extent, available to anyone with access to a radio or TV.

In Canada, we are fortunate that we can always access the other official language at the touch of a button or dial. If people really want to improve their skills in the other language, all they have to do is change the radio station in the car. In terms of the exact number of programs, however, I don't have that information.

Senator Poirier: That's what I thought. Native speakers of both languages have equal access to second-language learning opportunities.

I have one last question. Witnesses who have come before the committee have frequently pointed to the differences from province to province in terms of the number of hours of classroom instruction needed to learn a second language, the level at which students should begin second-language learning and the matter of making instruction mandatory after a certain number of years. According to you, that's a challenge.

[Français]

La présidente : Étant donné que plusieurs personnes veulent poser des questions, j'encourage des questions et des commentaires aussi brefs que possible.

La sénatrice Poirier : Monsieur le commissaire, quelle est la proportion des personnes de langue maternelle française au Canada qui sont bilingues comparativement aux personnes de langue maternelle anglaise? Avez-vous des statistiques?

M. Fraser : La proportion varie plus ou moins d'un recensement à l'autre, mais environ 48 p. 100 des francophones sont bilingues. Donc, environ 60 p. 100 des francophones au Canada sont unilingues, et il y en aurait environ 4 millions. Quant aux anglophones, je crois que 6 p. 100 sont bilingues, ce qui correspond environ à 2,5 millions d'anglophones bilingues au Canada.

La sénatrice Poirier : Donc, c'est 6 p. 100 comparativement à 48 p. 100. Est-ce bien cela?

M. Fraser : Oui.

La sénatrice Poirier : J'étais curieuse de connaître votre opinion, car, étant donné que le Nouveau-Brunswick est considéré comme étant une province officiellement bilingue, cela ne veut pas dire que tous ses habitants sont bilingues. Cela signifie que les services doivent être offerts dans les deux langues officielles.

Il y a une ou deux semaines, un groupe d'anglophones de chez nous a fait des pressions, parce qu'il croyait qu'il ne bénéficierait pas des mêmes droits concernant certains postes pour lesquels le bilinguisme est toujours exigé. À votre connaissance, est-ce que le nombre de programmes offerts aux francophones pour l'apprentissage d'une deuxième langue est égal au nombre de programmes offerts aux anglophones?

M. Fraser : Je n'ai pas chiffré cela en termes de programmes, mais je dirais qu'à certains niveaux, les occasions d'apprentissage existent pour tous ceux qui ont accès à la radio ou à la télévision.

Au Canada, on a la chance d'avoir accès à l'autre langue officielle à l'aide d'un bouton ou d'un cadran. Si on veut vraiment améliorer sa langue seconde, on peut tout simplement ajuster la radio dans la voiture. Toutefois, en ce qui concerne le nombre spécifique de programmes, je n'ai pas ce chiffre.

La sénatrice Poirier : C'est bien ce que je pensais. Les occasions d'apprendre une deuxième langue sont les mêmes pour les deux langues.

J'ai une dernière question. On a beaucoup entendu dire, de la part des témoins qui ont comparu à nos séances de comité, qu'il y avait des variations d'une province à l'autre en ce qui concerne le nombre d'heures d'étude en classe qui est requis pour apprendre une langue seconde, le niveau auquel on devait commencer son apprentissage, ou le fait que l'étude soit obligatoire ou non après un certain nombre d'années scolaires. D'après vous, il s'agit d'un défi.

How would you suggest addressing that challenge, in order to adopt a more uniform approach to second-language instruction so that students are better prepared and all on equal footing when they start university?

Do you have a sense of how many provinces would be interested in such an approach? I know education is a provincial domain, but is there anything the federal government can do to introduce some consistency?

Mr. Fraser: When I talk to visitors from other countries, I often say to them that the Fathers of Confederation decided that all important matters would fall under federal control, such as defence and economic policy, and that trivial or unimportant matters, such as education and health, would be controlled by the provinces.

Since the Second World War, Canadians have taken a different view than that of the Fathers of Confederation. Federal-provincial squabbling often arises from the division of powers, because all governments recognize that health and education are of the utmost importance to Canadians, hence why every government wants to have a hand in those areas.

The reality of Canadian federalism means that the federal government's ability to call the shots in the area of education is fairly limited. It can provide incentives, talk about best practices, offer scholarships and even organize an exchange system. In short, there are a whole slew of non-classroom-related initiatives at its disposal, but as soon as we get into schools, teachers and classrooms, provinces have all the power.

Senator Chaput: For years now, commissioner, you have been proposing solutions and making suggestions for best practices for second-language learning. In your 2009-10 report, you recommended best practices and priority sectors that could focus on success factors for learning. Are those good practices and priority sectors still relevant today, in 2015? Are there any you would add? Are they applicable and relevant to both official language communities, be it in terms of learning English in Québec or French outside Québec?

Mr. Fraser: Yes, those best practices are still applicable. There isn't anything I would add to the list. As far as differences are concerned, it's important to recognize that popular spoken English is more accessible to a francophone student in a majority or minority language community than French is to an anglophone student who isn't necessarily close to a French-speaking community. Nevertheless, minority language communities can be found in many municipalities, towns and cities. I have already encouraged immersion schools to build stronger ties with French-language schools. In some instances,

Quelles suggestions auriez-vous pour aider à relever ce défi de sorte que l'approche soit plus uniforme dans la façon d'enseigner la deuxième langue pour mieux préparer les étudiants afin qu'ils soient sur un même pied d'égalité avec les autres lorsqu'ils entament leurs études postsecondaires?

Avez-vous idée du nombre de provinces qui seraient intéressées? Je sais qu'il s'agit d'une compétence provinciale, mais y a-t-il quelque chose que l'on puisse faire pour ramener tout cela ensemble?

M. Fraser : Lorsque je m'adresse aux visiteurs étrangers, je leur dis souvent que les Pères de la Confédération ont décidé que tous les outils importants seraient entre les mains du gouvernement fédéral, comme la défense, les grands outils de l'économie, par exemple, et que les éléments secondaires, triviaux, comme l'éducation et la santé, seraient entre les mains des provinces.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, la population canadienne a eu une option différente de celle des Pères de la Confédération. Souvent, les conflits fédéral-provinciaux résident dans cette division des responsabilités selon laquelle tous les gouvernements reconnaissent que la population croit que les questions de santé et d'éducation sont d'une grande importance. Ainsi, tous les gouvernements veulent jouer un rôle à cet égard.

Lorsqu'on fait face à la réalité du fédéralisme canadien, le pouvoir du gouvernement fédéral de dicter la façon de faire est assez limité dans le domaine de l'éducation. On peut offrir des incitatifs, discuter des meilleures pratiques, offrir des bourses, ou organiser un système d'échange. En résumé, il y a toute une série d'initiatives que l'on peut prendre, qui ne concernent pas la salle de classe, mais dès qu'il est question de l'école, de l'enseignant et de la salle de classe, il s'agit pleinement de la compétence provinciale.

La sénatrice Chaput : Monsieur le commissaire, depuis plusieurs années, vous proposez des solutions et offrez des suggestions de meilleures pratiques d'apprentissage d'une langue seconde. Dans votre rapport de 2009-2010, vous aviez proposé de bonnes pratiques et des secteurs prioritaires qui pouvaient être des facteurs de réussite de l'apprentissage. Aujourd'hui, en 2015, ces bonnes pratiques et ces secteurs prioritaires que l'on retrouvait dans votre rapport de 2009 sont-ils toujours de mise? Y en aurait-il d'autres à ajouter? Sont-ils applicables et pertinents pour les deux communautés de langues officielles, qu'il s'agisse d'apprendre l'anglais au Québec ou le français à l'extérieur du Québec?

M. Fraser : Oui, les meilleures pratiques continuent de s'appliquer. Je n'ai pas de nouveauté à ajouter à cette liste. En ce qui concerne les différences qui existent, il faut reconnaître qu'il est plus facile pour un étudiant francophone en situation majoritaire ou minoritaire d'avoir accès à l'anglais populaire dans son milieu que pour un jeune anglophone dont la communauté francophone n'est pas nécessairement à proximité. Toutefois, il y a beaucoup de municipalités, de villes ou de villages où vivent des communautés minoritaires. J'ai déjà encouragé des écoles d'immersion à établir de meilleurs contacts avec des écoles

cooperation or, at least, opportunities for cooperation are possible, in terms of organizing performances, public speaking competitions and other cultural events or even book clubs. It's important, however, to recognize that the francophone space is often much less accessible to those who don't live close to Quebec.

Senator Chaput: If I understand you correctly, commissioner, basically you're saying that it's harder for a young anglophone to learn French anywhere in the country?

Mr. Fraser: Yes. English has an international presence, thanks to films, television, sporting events and all kinds of other cultural areas that appeal to young people. That is not to say that a young anglophone can't find those cultural elements; they simply have to be more determined about it.

Senator Chaput: I see. Thank you, commissioner.

Senator Jaffer: Thank you, commissioner, for your presentation. As you know, I'm from British Columbia.

Mr. Fraser: Yes.

[*English*]

Senator Jaffer: Where I come from in my province, sometimes Ottawa seems very far away, and we have our own culture. Sometimes when I land here, I feel I have come from another country; we are very different.

So our needs are different. When we speak about immigration and allophones, I can tell you that the people I work and deal with want French. But to give you one small example, when my young grandson wanted a place in French immersion, my daughter-in-law applied to 13 schools. He still didn't get a place. After three months he got a place on a waiting list. That's the interest in B.C. There is a great need for French immersion schools across my province, even though we are far away from Ottawa.

When you have these three things on leadership or what the federal government should do, may I respectfully suggest that we need to look first at the most important thing, which is "Who are we?"

[*Translation*]

Who are we as Canadians? Linguistic duality is very important to me.

[*English*]

That's something, for example, in my province people will ask why we want to learn French. There are Punjabis and Chinese, and those heritage languages are taught as well. The most important role the federal government should play, especially when you get so far away, is who are we, and the languages

françaises. Dans certains cas, il y a une collaboration, ou certainement des voies de collaboration possibles pour organiser des spectacles, des concours oratoires ou d'autres événements de nature culturelle, ou encore pour partager ses lectures, mais il faut reconnaître que la question de l'espace francophone est souvent plus difficile à trouver si on vit loin du Québec.

La sénatrice Chaput : Brièvement, si je comprends bien, M. le commissaire, il est plus difficile pour le jeune anglophone d'apprendre le français n'importe où au Canada?

M. Fraser : Oui. Il y a une présence internationale de l'anglais grâce au cinéma, à la télévision, au sport international, ou à toutes sortes d'éléments culturels qui exercent un pouvoir d'attraction sur les jeunes. Cela ne veut pas dire qu'il est impossible pour le jeune anglophone de trouver ces éléments culturels, mais il faut plus de détermination de sa part.

La sénatrice Chaput : Je comprends. Merci, monsieur le commissaire.

La sénatrice Jaffer : Merci, commissaire Fraser, de votre présentation. Comme vous le savez, je suis de la Colombie-Britannique.

M. Fraser : Oui.

[*Traduction*]

La sénatrice Jaffer : D'où je viens, dans ma province, Ottawa semble vraiment parfois très loin, et nous avons notre propre culture. Parfois, quand j'arrive ici, j'ai l'impression d'arriver d'un autre pays; nous sommes très différents.

Nous avons donc des besoins différents. Au sujet des immigrants et des allophones, je peux vous dire que les gens avec qui je travaille et que je côtoie veulent du français. Mais seulement pour vous donner un petit exemple, quand mon petit-fils a voulu une place dans une école d'immersion française, ma belle-fille a présenté des demandes à 13 écoles. Il n'a toujours pas obtenu de place. Au bout de trois mois, il a réussi à obtenir une place sur une liste d'attente. Il y a de l'intérêt en Colombie-Britannique. Le besoin d'écoles d'immersion française est très grand dans ma province, même si nous sommes loin d'Ottawa.

Au sujet du leadership nécessaire pour ces trois choses ou de ce que le gouvernement doit faire, puis-je souligner avec le plus grand respect qu'il faudrait d'abord nous poser la question la plus importante, c'est-à-dire « qui sommes-nous? »

[*Français*]

Qui sommes-nous en tant que Canadiens? Pour moi, la dualité est vraiment importante.

[*Traduction*]

Dans ma province, par exemple, les gens vont nous demander pourquoi nous voulons apprendre le français. Il y a des Punjabis et des Chinois, et leurs langues d'origine sont enseignées aussi. Le rôle le plus important que le gouvernement fédéral devrait jouer, particulièrement pour ceux qui viennent de si loin, c'est de se

should be more emphasized, the need to speak both languages. What happens is we speak about immigrants, but the people who are born here and people who have lived here for a long time sometimes don't embrace the language. When we talk about immigrants, they only learn from people who are around them.

I think the federal government has a very important leadership role to play in emphasizing the two languages all across the country. I would like to hear from you.

Mr. Fraser: I agree very strongly.

Let me reinforce what you were saying about the interest in immersion in British Columbia. A few years ago I was in British Columbia, and the father of a very prominent figure in British Columbia was telling me with some pride how he and his son and his son-in-law had taken turns staying up all night so that his granddaughter could get a place in immersion. Part of me thought, aren't we a democratic country, that this very prominent figure doesn't get special access for children to get into immersion? Another part of me thought, this is appalling, that this would be how you would distribute access to an important educational resource. If that was the way used to distribute access to the teaching of algebra or the teaching of trigonometry, there would be an immediate scandal and people would determine that the whole region was suffering from lack of educational opportunity because we're using a lottery to decide how well educated our children will be. We're distributing education places the way we distribute Rolling Stones tickets, and I think that this is a clear indication of the effects of the capping on funding.

There was an academic from British Columbia in the 1980s who predicted that if immersion continued to grow at the same rate that it was growing throughout the 1980s, there would be a million students in immersion by the year 2000. Well, funding got capped, and it has remained fairly constantly at \$300,000 ever since. The way those limited seats have been distributed has been with lotteries or on a first-come, first-served basis. And it's not simply immersion seats that are being limited. We've seen that the school board had to go to the Supreme Court to get the Government of British Columbia to recognize their obligation to deal with the pressures to expand and offer substantive equality in education, as in the case of the Rose-des-vents school.

There is a Supreme Court decision that's going to be coming out later this week on Yukon, where the territorial government responded to requests for expansion of the French-language school that's bursting at the seams by determining that if you kick out the students who are not rights holders through Article 23, you don't need an expanded school. It will be interesting to see whether the Supreme Court follows the tradition it has established of giving a generous interpretation of Article 23 or not.

demander qui nous sommes, et nous devrions davantage mettre l'accent sur les langues, sur la nécessité de parler les deux langues. Ce qui arrive, c'est que nous parlons des immigrants, mais les gens qui sont nés ici et qui vivent ici ne s'approprient souvent pas les deux langues. On parle des immigrants, mais ils ne font qu'apprendre des gens qui les entourent.

Je pense que le gouvernement fédéral a un rôle de leadership très important à jouer pour souligner l'importance des deux langues dans tout le pays. J'aimerais entendre ce que vous en pensez.

M. Fraser : Je suis tout à fait d'accord avec vous.

Permettez-moi de renchérir sur ce que vous dites au sujet de l'intérêt pour l'immersion en Colombie-Britannique. Il y a quelques années, j'étais en Colombie-Britannique, et le père d'un personnage très connu en Colombie-Britannique me disait avec fierté que son fils, son gendre et lui étaient restés debout toute la nuit pour faire la file à tour de rôle pour que sa petite-fille obtienne une place en immersion. Il y a une partie de moi qui s'est dit : « Ne sommes-nous pas dans un pays démocratique? Comment se fait-il que cette personne très importante n'obtienne pas d'accès spécial pour ses enfants au programme d'immersion? » Une autre partie de moi s'est dit qu'il est extraordinaire que ce soit ainsi que se répartisse l'accès à une ressource éducative importante. Si c'était la façon dont on pouvait avoir accès à l'enseignement de l'algèbre ou de la trigonométrie, on crierait immédiatement au scandale et on dirait que la région souffre d'une offre déficiente en matière d'éducation si l'on décide au hasard de la qualité de l'éducation de nos enfants. On distribue les places dans les écoles comme on distribue des billets pour un spectacle des Rolling Stones, et je pense que cela indique clairement quels sont les effets des plafonds financiers.

Il y a un chercheur en Colombie-Britannique, dans les années 1980, qui avait prédit que si l'immersion continuait de gagner en popularité au même rythme que pendant les années 1980, il y aurait un million d'élèves en immersion en 2000. Eh bien, le financement a été gelé et il reste assez stable à 300 000 \$ depuis. Ces places limitées sont donc distribuées au hasard, selon la règle du premier arrivé, premier servi. Et il n'y a pas que les places dans les programmes d'immersion qui sont limitées. Nous avons vu dans l'affaire de l'école Rose-des-vents que la commission scolaire a dû s'adresser à la Cour suprême pour pousser le gouvernement de la Colombie-Britannique à reconnaître son obligation de répondre à la demande croissante et d'offrir un accès vraiment équitable à l'éducation.

Il y a une décision de la Cour suprême qui est attendue cette semaine au Yukon, où le gouvernement territorial a répondu aux demandes d'agrandissement d'une école de langue française en plein essor que si l'on en expulsait les élèves qui n'y ont pas droit selon l'article 23, il ne serait pas nécessaire d'agrandir l'école. Il sera intéressant de voir si la Cour suprême suivra sa propre tradition d'interpréter l'article 23 de façon généreuse.

So the demand is there, it's growing, and the supply seems to remain fairly constant as school boards are resisting.

One of the realities one has to face is that there is no constitutional right to second-language learning. The constitutional right is defined as the right of the minority to have access to minority-language schools.

And I agree with you completely that the most effective way to advance the learning of the second language is through stressing how important it is in terms of the identity of the country, inspiring rather than requiring. I think that students and their parents respond to that inspiration.

One of the reasons why many of the immigrant families that I have spoken to feel so strongly about their children learning a second language is that they feel their children are becoming more Canadian by doing so. I think that one should not underestimate the powerful message that we had to two Governors General in a row who were visible minority refugees and who came to this country, one of them Adrienne Clarkson joining the English-language community and the other Michaëlle Jean joining the French-language community. Both of them decided as they were growing up that in order to become full participants in the public life of the country, they needed to become not just competent but eloquent in both official languages. When each one of them became Governor General, it sent an extraordinarily powerful message to the diverse parts of the country that this was a critical part of the success and of the identity of the country.

Senator Jaffer: Thank you.

[Translation]

The Chair: Commissioner, Senator Fortin-Duplessis would like to ask you a question about your annual report during this half of our meeting. We have just a few minutes remaining.

Senator Maltais: I have a short follow-up question for the commissioner, after Senator Fortin-Duplessis.

The Chair: If the commissioner agrees to stay a bit longer.

Mr. Fraser: Of course.

Senator Fortin-Duplessis: Commissioner, in your first recommendation, at point 5, you say, and I quote:

5. Develop long-term tools and incentives for Canadian employers to assist in the recruitment and selection of French-speaking and bilingual workers outside Quebec, thus allowing French-speaking communities to address past shortfalls and catch up in terms of their levels of immigration.

Bref, la demande est là, elle augmente, et l'offre semble rester pas mal la même, puisque les commissions scolaires offrent de la résistance.

Il y a une réalité qui entre en ligne de compte : il n'existe pas de droit constitutionnel à l'apprentissage d'une langue seconde. La Constitution protège le droit des membres de la minorité d'avoir accès à des écoles dans la langue minoritaire.

Je suis totalement d'accord avec vous pour dire que la façon la plus efficace de favoriser l'apprentissage de la langue seconde est de rappeler l'importance des deux langues pour l'identité du Canada, pour que ce soit une inspiration plutôt qu'une obligation. Je pense que les élèves et leurs parents répondent bien à cette inspiration.

L'une des raisons pour lesquelles beaucoup de familles immigrantes à qui je parle veulent tellement que leurs enfants apprennent une seconde langue, c'est qu'elles ont l'impression que leurs enfants vont devenir plus Canadiens de ce fait. Je pense qu'il ne faut pas sous-estimer la puissance du message que le Canada a envoyé en nommant deux gouverneures générales de suite arrivées au Canada à titre de réfugiées et membres d'une minorité visible : Adrienne Clarkson, qui s'était jointe à la communauté anglophone, et Michaëlle Jean, qui s'était jointe à la communauté francophone. Elles avaient toutes les deux décidé en grandissant que pour être des participantes à part entière à la vie publique du pays, elles devaient devenir non seulement compétentes, mais éloquentes dans les deux langues officielles. Quand elles sont devenues gouverneures générales, l'une et l'autre, nous avons envoyé un message extrêmement puissant aux diverses régions du pays selon lequel c'est un aspect essentiel du succès et de l'identité du Canada.

La sénatrice Jaffer : Merci.

[Français]

La présidente : Monsieur le commissaire, la sénatrice Fortin-Duplessis aimerait vous poser une question concernant votre rapport annuel dans le cadre de cette partie de notre réunion. Il ne nous reste que quelques minutes.

Le sénateur Maltais : J'aurais une brève question complémentaire à poser à M. le commissaire, après la sénatrice Fortin-Duplessis.

La présidente : Si monsieur le commissaire accepte de rester un peu plus longtemps.

M. Fraser : Tout à fait.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur le commissaire, dans votre première recommandation, au point 5, vous mentionnez ceci, et je cite :

5. Élaborer des outils et des incitatifs durables à l'intention des employeurs canadiens pour favoriser le recrutement et la sélection de travailleurs d'expression française et bilingues à l'extérieur du Québec et ainsi pallier les retards qu'ont connus les communautés francophones en termes d'immigration.

When coming up with that recommendation, you no doubt had certain long-term tools and incentives in mind. Could you give us an example?

Mr. Fraser: Employers often have little awareness of what an important role bilingual employees can play in their business and just how much immigrants can help their business. Too many business leaders are unfamiliar with the Destination Canada program, which gives employers an opportunity to participate in job fairs in Europe and connect directly with prospective immigrant employees. Even though the program has been scaled back, I think it's still a very good way to build those ties.

Other possible incentives could focus specifically on tax benefits. Budgeting often takes into account all kinds of employer tax incentives. My first job in journalism, in fact, was partly thanks to an employer tax incentive. It doesn't take a lot of money. In a nutshell, we need to foster better communication between employers and prospective immigrants.

Senator Maltais: Commissioner, your office makes a lot of requests of federal departments every year. Many senior officials and deputy ministers find your request forms to be very complicated. Would it not be possible to obtain the same information but make them a bit easier to fill out?

Mr. Fraser: That's a good question. I'll make a note of that. We are always trying to improve our procedures, and we are very grateful for the cooperation we receive from deputy ministers and departments. Good performance is important to them. They want to make sure their departments meet their language obligations.

I'll have a look at our procedures to see if there are ways we can make things more straightforward. We're in the midst of upgrading our computer system, with a view to simplifying our practices, as opposed to complicating them. But simplifying can be a complicated endeavour.

Senator Maltais: It's even more important now that we've just passed a bill to reduce red tape. It will be a follow-up item, then.

The Chair: Commissioner, thank you for contributing to our study; your presentation and recommendations are appreciated. Congratulations on your most recent report. Unfortunately, we didn't have time to discuss the report you tabled on May 7 in greater detail. Some of us didn't receive it until the end of last week.

I noticed that the report contains a sizable section on immigration, which is another important area to the committee. If we have time later, perhaps we can come back to the report. Otherwise, it will have to be at a later date.

Mr. Fraser: Absolutely.

Lorsque vous avez émis cette recommandation, vous aviez sûrement en tête une idée du type d'outils et d'incitatifs durables qui sont souhaités. Pourriez-vous nous en donner un exemple?

M. Fraser : Les employeurs ne sont souvent pas assez conscients du rôle important que jouent les employés bilingues au sein de leur entreprise ou ne savent pas à quel point les immigrants peuvent mieux servir leur entreprise. Trop de dirigeants d'entreprise ne connaissent pas le programme Destination Canada, où il est possible pour les employeurs de visiter des foires d'emploi en Europe et d'avoir un lien direct avec des employés immigrants potentiels. Même si ce programme a été restreint, je crois qu'il s'agit d'une voie encore très valable pour établir ces contacts.

On pourrait penser également à des incitatifs plus précis liés à des bénéfices fiscaux. Les budgets contiennent souvent toutes sortes de petits incitatifs fiscaux pour les employeurs. Mon premier emploi en journalisme a été favorisé par un incitatif fiscal pour l'employeur. Cela ne requiert pas énormément de fonds. Bref, nous devons améliorer les communications entre employeurs et immigrants potentiels.

Le sénateur Maltais : Monsieur le commissaire, votre commissariat adresse beaucoup de demandes aux différents ministères fédéraux, chaque année. Nombre de cadres et de sous-ministres trouvent que vos formulaires de demande sont très compliqués. N'y aurait-il pas moyen de les simplifier un peu tout en obtenant la même information?

M. Fraser : C'est une bonne question, et j'en prends note. Nous tentons toujours d'améliorer nos procédures. Nous apprécions beaucoup la collaboration des sous-ministres et des ministères. Ces personnes ont à cœur d'offrir une bonne performance. Elles veulent que leur ministère respecte ses obligations linguistiques.

Je vais examiner les procédures pour voir s'il y aurait une simplification possible. Nous procédons en ce moment à la mise à niveau de notre système informatique, toujours dans l'espoir de simplifier plutôt que de compliquer notre façon de travailler. Toutefois, il est parfois compliqué de simplifier.

Le sénateur Maltais : D'autant plus que nous venons d'adopter une loi visant à réduire la paperasse. Ce sera donc un suivi.

La présidente : Monsieur le commissaire, nous vous remercions de votre présentation et de vos recommandations dans le cadre de notre étude. Nous vous félicitons pour votre dernier rapport. Malheureusement, nous n'avons pas eu la chance d'approfondir notre discussion sur le rapport que vous avez présenté le 7 mai dernier. Certains d'entre nous ne l'ont reçu qu'à la fin de la semaine dernière.

J'ai constaté également que le rapport contient une section importante sur l'immigration, un autre sujet d'importance pour notre comité. Si nous avons le temps plus tard, nous pourrions y revenir. Sinon, nous y reviendrons à une date ultérieure.

M. Fraser : Tout à fait.

The Chair: For the second half of our meeting, the Commissioner of Official Languages will share his views on Bill S-205, An Act to amend the Official Languages Act (communications with and services to the public), sponsored by Senator Chaput.

For our TV viewers, I will, once again, introduce our witnesses. Joining us this evening is the Commissioner of Official Languages, Graham Fraser, and with him are Mary Donaghy and Johane Tremblay. Welcome to you all.

Commissioner, please go ahead.

[English]

Mr. Fraser: Madam Chair, honourable senators, good evening. I would like to begin by thanking you for this opportunity to present my position on Bill S-205, tabled by Senator Chaput. I support this bill, which aims to update Part IV of the Official Languages Act.

[Translation]

You have my brief, which provides a more detailed analysis of the bill. So, in my presentation, I will focus on a few key points.

Let me start by saying that I believe it is necessary to update Part IV of the Official Languages Act for at least two reasons.

[English]

First, the criterion of the particular characteristics of the English and French linguistic minority populations was not incorporated into the regulations related to Part IV, adopted in 1991, despite the importance attached to that criterion by the then Minister of Justice, the Right Honourable Ramon Hnatyshyn. When he appeared before the legislative committee tasked with reviewing the Official Languages Act, 1988, Mr. Hnatyshyn made the following statement:

The particular characteristics of that minority population . . . such as the existence of educational, religious, social or cultural institutions . . . may attest, perhaps better than numbers alone, to that population's vitality and potential as a community.

[Translation]

Second, the numerical criteria that are set out in subsection 32(2) of the act and used in the regulations to define significant demand do not take into account all of the people who use the minority language in the public or private sphere. For example, the current criteria as they are applied exclude at least three groups of people from the evaluation of significant demand. They are individuals whose first official language spoken is not the language of the minority, but who speak the minority language at home — as can be the case for a certain number of

La présidente : Pour la deuxième partie de cette réunion, le commissaire aux langues officielles présentera ses commentaires au sujet du projet de loi S-205, Loi modifiant la Loi sur les langues officielles (communications et services destinés au public), parrainé par la sénatrice Chaput.

Pour nos téléspectateurs, j'aimerais vous présenter de nouveau nos témoins. Nous accueillons ce soir le commissaire aux langues officielles, M. Graham Fraser. Il est accompagné de Mme Mary Donaghy et de M^e Johane Tremblay. Bienvenue à tous.

Monsieur le commissaire, veuillez nous présenter votre rapport.

[Traduction]

M. Fraser : Madame la présidente, mesdames et messieurs les sénateurs, bonsoir. Je voudrais d'abord vous remercier de me donner l'occasion de vous présenter ma position sur le projet de loi S-205 déposé par la sénatrice Chaput. J'appuie ce projet de loi qui vise à moderniser la partie IV de la Loi sur les langues officielles.

[Français]

Vous avez reçu mon mémoire qui énonce plus en détail mon analyse du projet de loi. Ma présentation se limitera donc à en souligner quelques points saillants.

D'abord, je crois qu'il est effectivement nécessaire de moderniser la partie IV de la Loi sur les langues officielles, et ce, pour au moins deux raisons.

[Traduction]

La première, c'est que le critère relatif à la spécificité des minorités n'a pas été retenu dans le Règlement d'application de la partie IV (adopté en 1991), et ce, malgré l'importance que le ministre de la Justice de l'époque, le très honorable Ramon Hnatyshyn, accordait à ce critère. Lors de sa comparution devant le comité législatif responsable d'étudier la Loi sur les langues officielles de 1988, il avait exprimé l'avis suivant :

Certaines caractéristiques de cette population, telles que ses institutions religieuses, sociales, culturelles ou d'enseignement (...) donnent — mieux que le font les chiffres seuls — une bonne indication de sa vitalité et de ses possibilités.

[Français]

La deuxième raison, c'est que les critères numériques prévus au paragraphe 32(2) de la loi et utilisés dans le règlement pour définir la demande importante ne permettent pas de tenir compte de toutes les personnes qui utilisent la langue de la minorité dans la sphère privée ou publique. Par exemple, l'application des critères actuels a pour effet d'exclure au moins trois catégories de personnes de l'évaluation de la demande importante. Ce sont des personnes dont la première langue officielle parlée n'est pas la langue de la minorité, mais qui parlent la langue de la minorité au

exogamous couples, newcomers and anglophiles or francophiles; who speak the minority language in the workplace; or who receive their education in the minority language.

[English]

I would now like to draw your attention to one of the provisions in the bill that your committee has discussed at greater length. I am referring to clause 5, amending subsection 32(2) of the Official Languages Act.

To be clear, the purpose of subsection 32(2) is not to define who is a francophone or to determine who should be included in the francophone minority communities; neither is its purpose to determine who is an anglophone in Quebec, nor to determine the size of Quebec's English-speaking communities.

[Translation]

However, the numerical criteria in subsection 32(2) for assessing potential demand for services in the minority language should be inclusive and relevant, while taking into account the purpose of Part IV of the act. For example, not everyone who can communicate in the language of the English or French linguistic minority population will choose to receive public services in the minority language. However, people who use the minority language in the public or private sphere could make that choice. That could be the case for the three aforementioned groups of people.

[English]

In conclusion, this third bill tabled by Senator Chapat is just as important and necessary as was Bill S-3, adopted in 2005 to amend Part VII. Bill S-205 will help fulfill the purpose of Part IV and enable official language minority communities to develop, thrive and strengthen their identity.

Thank you for your attention. I would be pleased to answer any question you or your colleagues may have.

[Translation]

Senator Fortin-Duplessis: Commissioner, Ms. Tremblay and Ms. Donaghy, welcome.

We have repeatedly been told that the Official Languages Act and corresponding regulations need to be modernized, an exercise that hasn't been undertaken since 1992. My question for you is a bit on the technical side. As far as workload and investigation time frames are concerned, do you currently have the necessary resources to put Senator Chapat's proposed amendments in place?

foyer, comme cela peut être le cas d'un certain nombre de couples exogames, de nouveaux arrivants et de francophiles ou d'anglophiles, ou qui parlent la langue de la minorité dans leur milieu de travail, ou qui reçoivent leur éducation dans la langue de la minorité.

[Traduction]

J'aimerais maintenant attirer votre attention sur une des dispositions du projet de loi qui a suscité davantage de discussions au sein de votre comité. Il s'agit de l'article 5 qui vise à modifier le paragraphe 32(2) de la Loi sur les langues officielles.

Il faut comprendre que l'objectif du paragraphe 32(2) n'est ni de définir qui est un francophone ni de déterminer qui devrait être inclus dans les communautés francophones minoritaires. Il ne s'agit pas non plus de déterminer qui est un anglophone au Québec, ni d'évaluer l'effectif des communautés d'expression anglaise au Québec.

[Français]

Cela dit, les critères numériques prévus au paragraphe 32(2) pour évaluer la demande potentielle des services dans la langue de la minorité devraient être inclusifs et pertinents, tout en tenant compte de l'objet de la partie IV de la loi. Ainsi, ce ne sont pas toutes les personnes qui peuvent communiquer dans la langue de la minorité francophone ou anglophone qui choisiront de recevoir des services publics dans la langue de la minorité. Toutefois, les personnes qui utilisent la langue de la minorité dans la sphère privée ou publique pourraient faire ce choix. Cela serait clairement le cas des trois groupes de personnes mentionnés plus haut.

[Traduction]

Pour conclure, ce troisième projet de loi déposé par la sénatrice Chapat est tout aussi important et nécessaire que l'a été le projet de loi S-3 adopté en 2005 afin de modifier la partie VII. En effet, le projet de loi S-205 contribue à réaliser l'objectif de la partie IV tout en permettant aux minorités de langue officielle de consolider leur identité, de se développer et de s'épanouir.

Je vous remercie. C'est avec plaisir que je répondrai maintenant à vos questions et à celles de vos collègues.

[Français]

La sénatrice Fortin-Duplessis : Monsieur le commissaire, mesdames Tremblay et Donaghy, soyez les bienvenus.

On a entendu à maintes reprises qu'il est nécessaire de moderniser la Loi sur les langues officielles et son règlement, ceux-ci n'ayant pas été modifiés depuis 1992. La question que je vais vous poser est plutôt technique : en ce qui concerne le volume de travail et les délais d'enquête, avez-vous, à l'heure actuelle, les ressources nécessaires afin de mettre en œuvre ces modifications proposées par la sénatrice Chapat?

Mr. Fraser: I am not the one who drafts regulations or amends them. My role is to provide advice and oversight, and to investigate. My responsibility is to determine what impact bills will have on linguistic duality and the vitality of official language minority communities. We will not be drafting the regulations. We support this bill for the reasons I listed, and there are a number of aspects I find extremely important, in addition to those I just highlighted in my statement: how can we emphasize the importance of the travelling public in this report, as well as put an end to strictly numerical rules, especially in terms of percentage?

I have always felt that using percentages to define the rights of the minority was unfair, as it allows the growth of the majority to define the rights and services of the minority, even if the minority is growing.

In 1991, when these regulations were presented and amended, the immigration rate was not as high as it is today. Since then, in terms of immigration rate, only 2 per cent of immigrants outside Quebec have been francophones. The more we continue to use a percentage to define access to services and rights, the more disadvantaged minority communities will be.

Senator Fortin-Duplessis: Thank you. If any time is left, I would like to ask a question in the second round.

Senator Chaput: Commissioner, I have a question about something I consider to be a key element of this bill — institutional vitality.

Let us say an active community has created institutions for itself. I think that is one of the main criteria the government should take into account to assess the potential demand. What is your opinion on that? I would like you to tell the committee how you view the institutional vitality criterion.

Mr. Fraser: I think that the institutional vitality criterion is extremely important. First of all, with my predecessor, and as part of my mandate, we have carried out a series of studies on the vitality of minority communities, and we have found the institutional vitality element to be extremely important.

That may address the concerns I sensed in Senator Fortin-Duplessis' question. Finding institutions is no more difficult than calculating the percentage. Is there a school there? Is there a community centre? Do community media exist? Are there other community institutions? What about an association of lawyers or business people? Those are all elements that are indicative of a community's existence and its vitality.

Another important element of the bill is the consultation requirement. The resulting dialogue could effectively establish that institutional vitality.

M. Fraser : Vous savez, ce n'est pas moi qui écris le règlement ou qui le modifie. J'ai un rôle de prestation de conseils, de surveillance et d'enquête. Ma responsabilité est de déterminer quel serait l'impact des projets de loi sur la dualité linguistique et la vitalité des communautés de langue officielle en situation minoritaire. Ce n'est pas nous qui allons rédiger le règlement. Nous appuyons ce projet de loi pour les raisons que j'ai énumérées, et il y a plusieurs éléments que je trouve extrêmement importants, en plus de ceux que je viens de vous souligner dans ma déclaration : comment peut-on souligner l'importance du public voyageur dans ce rapport, et, également, mettre fin aux règles strictement numériques, surtout en termes de pourcentage.

J'ai toujours pensé que le fait d'utiliser des pourcentages pour définir les droits de la minorité était injuste, parce que cela laisse la croissance de la majorité définir les droits et les services de la minorité, même si la minorité croît.

En 1991, lorsque ce règlement a été présenté et modifié, le taux d'immigration n'était pas aussi élevé qu'il l'est maintenant. Depuis, dans le cadre du taux d'immigration, seulement 2 p. 100 des immigrants à l'extérieur du Québec sont francophones. Plus nous continuerons d'utiliser un pourcentage pour définir l'accès aux services et aux droits, plus les communautés minoritaires seront défavorisées.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Merci. S'il reste du temps, j'aimerais poser une question au deuxième tour.

La sénatrice Chaput : Monsieur le commissaire, j'aurais une question sur ce que je considère comme étant la clé de ce projet de loi : la vitalité institutionnelle.

Il y a une communauté active qui s'est donné des institutions. D'après moi, c'est l'un des critères principaux dont le gouvernement devrait tenir compte pour évaluer la demande potentielle. Quelle est votre opinion sur ce sujet? J'aimerais que vous expliquiez au comité comment vous percevez le critère de vitalité institutionnelle.

M. Fraser : Je pense que le critère de la vitalité institutionnelle est extrêmement important. Tout d'abord, avec ma prédécesseure, et dans le cadre de mon mandat, nous avons fait une série d'études sur la vitalité de communautés en situation minoritaire, et nous avons trouvé que l'élément de vitalité institutionnelle était extrêmement important.

Cela répond peut-être aux inquiétudes que j'ai pu sentir derrière la question de la sénatrice Fortin-Duplessis. Il n'est pas plus difficile de trouver des institutions que de calculer le pourcentage. Est-ce qu'il y a une école? Un centre communautaire? Des médias communautaires? D'autres institutions de la communauté? Une association d'avocats, de gens d'affaires? Ce sont tous des éléments qui révèlent l'existence et la vitalité d'une communauté.

Un autre élément important du projet de loi est l'exigence de consultation. Le dialogue qui en résulte pourrait établir efficacement cette vitalité institutionnelle.

Senator Chaput: If time permits, I would like to ask another question in the second round.

Senator Maltais: Commissioner Fraser, we knew each other in another era, in another Parliament, during a language crisis. Bill S-205 aims to protect minorities. Conversely, in Quebec, we have to protect the majority. We suffered defeat three times in a row in the Supreme Court. We had to use the notwithstanding clause with Bill 178 and improve it with Bill 86.

Are you not worried that Bill S-205 might clash with Quebec's language legislation and the Charter of the French Language, and that we might once again get bogged down in endless and costly legal debates?

Mr. Fraser: No, not at all. I do not think that the future of the French language depends on the closing of federal offices in the regions in Quebec. One of the witnesses from the Treasury Board talked about 84 service points audited as part of the census. However, none of those federal service points will be closed in Quebec. For instance, if the percentage-based criteria or the figures on institutional vitality were changed, the provision of services in Montreal would not be affected.

Federal offices do ensure continuity of services to some extent. I am not talking about provincial institutions. The Charter of the French Language is not at all affected by this bill. Post offices and federal service centres will be audited in terms of continuity depending on whether or not community institutions exist.

If the Thetford Mines community was to disappear, for example, no services would have to be provided. However, if a community preserves the vitality of its institutions, I think it is entitled to continue to receive existing services.

Senator Maltais: You know perfectly well that the Charter of the French Language protects those small communities. As for the English language, show me a province with three anglophone universities, a number of colleges and schools funded by the government, with 20 per cent of the population.

Mr. Fraser: My argument has nothing to do with the Quebec education system. However, the Charter of the French Language does not apply to federal institutions, and service delivery to fragile and vulnerable communities will not change.

Senator Maltais: Bill S-205 is not enhancing those services in Quebec, as they already exist.

Mr. Fraser: Indeed. The objective of the bill is to guarantee their continued existence. Let's take Sherbrooke for example. If Sherbrooke continued to grow at the current rate, or if an industry set up in the region, it is entirely possible that the anglophone community would maintain its current size, which is fairly small.

La sénatrice Chaput : Si nous en avons le temps, j'aurais une autre question à poser au deuxième tour.

Le sénateur Maltais : Commissaire Fraser, nous nous sommes connus à une autre époque, dans un autre Parlement, en pleine crise linguistique. Ici, le projet de loi S-205 vise à protéger les minorités. À l'inverse, au Québec, nous devons protéger la majorité. Nous avons été défaits trois fois de suite en Cour suprême. Il a fallu invoquer la disposition de dérogation avec la Loi 178 et l'améliorer avec la Loi 86.

N'avez-vous pas peur que le projet de loi S-205 vienne heurter de front la loi linguistique du Québec et la Charte de la langue française, et qu'on s'enlise encore dans des débats juridiques interminables et coûteux?

M. Fraser : Non, pas du tout. Je ne pense pas que l'avenir de la langue française dépend de la fermeture des bureaux fédéraux en région au Québec. L'un des témoins du Conseil du Trésor a parlé des 84 points de service évalués en termes de recensement; or, aucun de ces points de service fédéraux ne serait fermé au Québec. Par exemple, si on modifie les critères liés au pourcentage ou les chiffres liés à la vitalité institutionnelle, cela n'influe pas sur la prestation de services à Montréal.

Là où il y a une certaine assurance de la continuité des services, c'est au niveau des services offerts dans les bureaux fédéraux. Je ne parle pas des institutions provinciales. La Charte de la langue française n'est aucunement touchée par ce projet de loi. Ce sont des bureaux de poste, des centres de services fédéraux qui seraient évalués dans leur continuité selon l'existence ou la non-existence d'institutions communautaires.

Si la communauté de Thetford Mines disparaît, par exemple, il n'y aura pas de services à dispenser. Cependant, si une communauté conserve la vitalité de ses institutions, je pense qu'elle a le droit de continuer à recevoir les services qui existent déjà.

Le sénateur Maltais : Vous savez fort bien que la Charte de la langue française protège ces petites communautés. Quant à la langue anglaise, trouvez-moi une province qui a trois universités anglophones, plusieurs collèges et écoles financés par l'État, et qui représente 20 p. 100 de la population.

M. Fraser : Mon argument ne porte pas sur le système d'éducation au Québec. Cependant, la Charte de la langue française ne s'applique pas aux institutions fédérales, et il ne s'agit pas de changements dans la prestation de services aux communautés fragiles et vulnérables.

Le sénateur Maltais : Le projet de loi S-205 n'améliore en rien ces services au Québec, puisqu'ils existent déjà.

M. Fraser : Effectivement. Ce que le projet de loi veut garantir, c'est qu'ils continuent d'exister. Prenons l'exemple de Sherbrooke. Si Sherbrooke continue à croître au rythme actuel, ou si une industrie s'implante dans la région, il est tout à fait possible que la communauté anglophone conserve sa taille actuelle, qui est assez petite.

In the Eastern Townships, the community is spread out over a territory the size of Belgium. However, if the francophone community grew more quickly than the anglophone community, the latter could lose the services provided at federal service centres. That has nothing to do with the Charter of the French Language.

Senator Maltais: Just to be clear, I have nothing against francophone communities; quite the opposite, I am a defender of francophone communities outside Quebec.

In Quebec, the situation is the opposite, as francophones are the majority. Commissioner Fraser, I remember well that, when Bill 178 was passed, a number of editors of anglophone newspapers were predicting the disappearance of Bishop University, in Sherbrooke, but Bishop is doing better than ever.

The same goes for the universities of Concordia and McGill. I am not saying there is no room for improvement. That can be done quite well under the existing Quebec legislation. We have consulted a number of individuals in Quebec during the study on Bill S-205, and they said that the bill was flagrantly contradicting Bill 86.

Mr. Fraser: In what sense? I don't really see the connection with the Charter of the French Language.

Senator Maltais: The first time you came to testify, I asked you a question about what you felt constituted a sufficient number. You told me that it was difficult to answer the question. What is a sufficient number for providing services in a language other than the language of the majority?

Mr. Fraser: That was established by the Supreme Court in an educational context. The Supreme Court ruled that there was no absolute number for determining it accurately, but that, if there was a sufficient number of anglophones to open a school or a community centre, in order to ensure institutional vitality, the growth of the majority should not result in the elimination of existing services.

The Chair: Senator Maltais, you could ask your last question in the second round.

Senator Maltais: I will be very brief, Madam Chair.

Commissioner, you have not gone through a language crisis in Canada. We have in Quebec.

Mr. Fraser: I was in Quebec during the debate on Bill 101.

Senator Maltais: Yes, I remember that.

Mr. Fraser: I spent the entire summer of 1977 on a parliamentary commission listening to the debate on Bill 101, the Charter of the French Language. I was at St. Andrew's when Premier René Lévesque offered reciprocity to the other provinces. I followed the developments very closely.

Dans les Cantons-de-l'Est, la communauté est dispersée sur un territoire qui a la superficie de la Belgique. Cependant, si la communauté francophone croît plus rapidement que la communauté anglophone, cette dernière risque de perdre la prestation des services offerts dans les centres de services du gouvernement fédéral. Cela n'a rien à voir avec la Charte de la langue française.

Le sénateur Maltais : Écoutez. Je n'ai rien contre les communautés francophones, bien au contraire, je suis un défenseur des communautés francophones hors Québec.

Au Québec, c'est l'inverse, c'est la majorité. Commissaire Fraser, je me souviens fort bien que, lors de l'adoption de la Loi 178, plusieurs éditorialistes de journaux anglophones prédisaient la mort de l'Université Bishop, à Sherbrooke, alors que Bishop ne s'est jamais aussi bien portée de sa vie.

C'est le cas également pour les universités Concordia et McGill. Je ne dis pas qu'il n'y a pas d'amélioration à apporter. Cela peut se faire fort bien à l'intérieur de la présente loi au Québec. Nous avons consulté plusieurs personnes au Québec dans le cadre de l'étude du projet de loi S-205, selon lesquelles le projet de loi heurte de plein fouet la Loi 86.

M. Fraser : Dans quel sens? Je ne vois vraiment pas le lien avec la Charte de la langue française.

Le sénateur Maltais : La première fois que vous êtes venu témoigner, je vous ai posé une question à savoir ce que représentait pour vous un nombre suffisant. Vous m'avez dit alors qu'il était très difficile de répondre à cette question. Un nombre suffisant pour donner des services dans une autre langue que la langue de la majorité, qu'est-ce que c'est?

M. Fraser : Cela a été établi par la Cour suprême dans un contexte scolaire. La Cour suprême a statué qu'il n'y avait pas de chiffre absolu permettant de le déterminer de façon précise, mais que s'il y a suffisamment d'anglophones pour ouvrir une école ou un centre communautaire, pour assurer la vitalité institutionnelle, ce n'est pas la croissance de la majorité qui doit mener à l'élimination des services existants.

La présidente : Sénateur Maltais, vous pourrez poser votre dernière question au deuxième tour.

Le sénateur Maltais : Je serai très bref, madame la présidente.

Monsieur le commissaire, vous n'avez pas vécu de crise linguistique au Canada. Nous en avons vécu une au Québec.

M. Fraser : J'étais au Québec au moment du débat sur la Loi 101.

Le sénateur Maltais : Oui, je m'en souviens.

M. Fraser : J'ai passé tout l'été de 1977 au sein d'une commission parlementaire à écouter le débat sur la Loi 101, la Charte de la langue française. J'étais à St. Andrew's lorsque le premier ministre René Lévesque avait offert la réciprocité aux autres provinces. J'ai suivi cela de très près.

Senator Maltais: So you know what happened with Bill 101. It was struck down by the Supreme Court, and Bill 178 had to be introduced. That is what really got to Quebecers because, to protect the provisions of Bill 101, we had to invoke the notwithstanding clause — in other words, suspend the Canadian charter and the Quebec charter to legislate, so that French would remain the language of the majority.

I do not want Quebec to go through another language crisis. The government is under enough pressure to amend and re-amend Bill 86, and I think that Bill S-205 is opening the door to a legal challenge.

Mr. Fraser: In all honesty, I do not see how this bill might violate the Charter of the French Language. There would be a continuation of services that already exist. I will ask my legal counsel, Ms. Tremblay, to give us her opinion. I may be wrong.

Johane Tremblay, Director and General Counsel, Office of the Commissioner of Official Languages: I have absolutely nothing further to add. I think that the commissioner answered the question very well. We actually share the opinion that there is no conflict with the Charter of the French Language.

Senator McIntyre: Commissioner, I want to draw your attention to your 2015-16 Report on Plans and Priorities. In that report, you say that the commissioner will work on finding solutions to the issue of active offer and services of equal quality in English and French in the provision of services to the public.

What exactly will that work consist of, and will your efforts be in line with Bill S-205?

Mr. Fraser: I admit that I have not made the connection. However, we have begun the study on the active offer. Despite the fact that this is part of the clearly expressed obligations in the legislation, we think it is an area where federal institutions regularly exhibit deficiencies.

Active offer means saying, “Hello, bonjour” or “Bonjour, hello,” at a service counter, and that is not part of the service culture in most federal institutions. We have been emphasizing this issue for years, and then we made recommendations.

It is often said that doing the same thing over and over again and expecting different results is a sign of stupidity or insanity. We will try to figure out why it is difficult for federal institutions to integrate that obligation into their service culture.

However, there are some exceptions. Prior to the Olympic Games, some institutions, such as Parks Canada, worked on explaining to their employees what an active offer is and how to provide it, even when someone does not speak both languages. So

Le sénateur Maltais : Vous savez donc ce qui est arrivé avec la Loi 101. Le Québec a été débouté en Cour suprême, il a fallu intervenir avec la Loi 178, et c’est ce qui a fait le plus mal au cœur des Québécois, parce que pour protéger les dispositions de la Loi 101, il a fallu invoquer la clause nonobstant, c’est-à-dire suspendre la charte canadienne et la charte québécoise pour légiférer afin que le français demeure la langue de la majorité.

Je ne veux pas que le Québec soit replacé dans le temps par une autre crise linguistique. Le gouvernement subit suffisamment de pression pour modifier et remodifier la Loi 86 et, à mon avis, le projet de loi S-205 constitue une porte d’entrée à une contestation juridique.

M. Fraser : En toute sincérité, je ne vois pas comment ce projet de loi pourrait être en contradiction avec la Charte de la langue française. Ce serait la continuité des services déjà existants. Je vais demander à ma conseillère juridique, Mme Tremblay, de nous donner son opinion. Peut-être que je me trompe.

Johane Tremblay, directrice et avocate générale, Commissariat aux langues officielles : Je n’ai absolument rien d’autre à ajouter. Je pense que le commissaire a très bien répondu à la question. En fait, nous partageons l’opinion selon laquelle il n’y a aucun conflit avec la Charte de la langue française.

Le sénateur McIntyre : Monsieur le commissaire, j’attire votre attention sur votre rapport concernant les Plans et priorités de 2015-2016. Dans ce rapport, vous indiquez que le commissaire travaillera à trouver des solutions au problème lié à l’offre active et à la prestation de services de qualité égale en français et en anglais aux membres du public.

En quoi consistera exactement ce travail, et est-ce que vos démarches iront dans le même sens que le projet de loi S-205?

M. Fraser : J’avoue que je n’avais pas fait le lien. Toutefois, nous avons entamé les démarches liées à cette étude sur l’offre active. De façon régulière, malgré le fait que cela fasse partie des obligations clairement exprimées dans la loi, nous croyons qu’il s’agit d’un élément où les institutions fédérales présentent des lacunes.

L’offre active, c’est le fait de dire : « Hello, bonjour » ou « Bonjour, hello » à un comptoir de services, et cela ne fait pas partie de la culture de services de la majorité des institutions fédérales. Nous avons souligné cette question pendant des années et, par la suite, nous avons fait des recommandations.

On dit souvent que le fait de répéter la même chose et de s’attendre à un résultat différent, c’est faire preuve de stupidité ou de folie. Nous allons tenter de savoir pourquoi les institutions fédérales ont de la difficulté à intégrer cette obligation au sein de leur culture de services.

Il y a certaines exceptions, toutefois. Avant les Jeux olympiques, certaines institutions, comme Parcs Canada, ont fait l’effort d’expliquer à leurs employés la nature de l’offre active et la façon de la rendre, même lorsqu’on ne parle pas les deux

we are trying to get to the bottom of things — with this year being an exception — and we are noting that the number of complaints has been on the decline over the last few years.

We have decided to conduct a study to determine whether the situation was similar to that experienced by other ombudsman offices. We have contacted 22 ombudsman offices and other agents of Parliament, ombudsman offices in Canada and abroad. When I was provided with an update on the status of the study, I noticed that all those we contacted were not only very generous with their time and participation, but were also very interested in the final results. Everyone wants to know what we have learned. When you notice a trend and repetitions, you wonder what the cause is. That is why we will carry out the study on the active offer and the assessment of service delivery.

In a year, I will submit my last annual report. I think the first question you will ask me next year will be, “Commissioner, you were in office for 10 years. Did you make any improvements? Did you stagnate or regress?”

To be able to answer that question, we had to reassess institutions and review the observations made at the beginning of the mandate. So we will make observations on 32 institutions. We will cover 17 of them this year, and the rest next year, in order to make a conclusive comparison. I expect some institutions to have made progress, others to have results that are more or less the same, and some to have regressed. I am speculating. I do not think the results will be universal — where the situation will have improved or deteriorated across the board. I have noted that the management in some institutions has really made a commitment to improving the situation, while recurring problems are noted in other institutions, where I expect to have the same results as those we had when I took office.

The Chair: Thank you. Before we move on to the second round of questions, I would like to ask you something with your permission, commissioner.

My question is about to the closing of certain federal offices following the 2011 census. In the wake of that regulation compliance review, 74 federal offices lost their linguistic designation. Had the institutional vitality criterion been used instead of an arbitrary statistic, could those offices have kept their linguistic designation?

Mr. Fraser: It is difficult to say without analyzing all those service points, but we might assume that some of those offices could have kept their designation. However, it is difficult to say unequivocally without having done an institutional analysis, as proposed in the bill.

langues. On essaie donc d’aller au fond des choses — cette année est l’exception —, et on remarque que, depuis un certain nombre d’années, il y a une tendance à la baisse en ce qui concerne le nombre de plaintes.

Nous avons décidé de faire une étude pour déterminer si la situation était semblable à celle que d’autres bureaux de l’ombudsman avaient vécue. Nous avons communiqué avec 22 bureaux d’ombudsman et avec d’autres agents du Parlement, des bureaux d’ombudsman au Canada et à l’international. J’ai remarqué, lorsqu’on m’a donné une mise à jour de l’état de cette étude, que tous ceux avec qui nous avons communiqué ont été non seulement très généreux de leur temps et de leur participation, mais aussi très intéressés par le résultat final. Tout le monde veut savoir ce qu’on a découvert. Lorsqu’on voit une tendance, des répétitions, on se demande pourquoi. C’est la raison pour laquelle nous ferons cette étude sur l’offre active et sur l’évaluation de la prestation de services.

Dans un an, je déposerai mon dernier rapport annuel. J’ai pensé que la première question que vous me poseriez l’an prochain serait celle-ci : « Monsieur le Commissaire, vous avez été en poste pendant 10 ans. Avez-vous fait mieux? Est-ce la stagnation ou le recul? »

Pour pouvoir répondre à cette question, il fallait faire une réévaluation des institutions et revoir les observations faites en début de mandat. Nous allons donc faire des observations sur 32 institutions. Il y en aura 17 cette année, et le reste ira à l’an prochain, afin de faire une comparaison en guise de conclusion. Je m’attends à ce que certaines institutions aient fait du progrès, que d’autres présentent des résultats qui seront plus ou moins les mêmes, et qu’il y ait du recul dans certaines institutions. Je spécule, ici. Je ne crois pas qu’il y aura un élément universel, à savoir que la situation s’est améliorée partout ou s’est détériorée partout. J’ai remarqué que dans certaines institutions, il y a vraiment eu un engagement de la part de la direction d’améliorer la situation, alors que dans d’autres, il y a des problèmes récurrents, où je m’attends à ce que les résultats soient les mêmes que ceux que nous avons obtenus au début de mon mandat.

La présidente : Merci. Avant de passer au deuxième tour de questions, j’aimerais vous poser une question, monsieur le commissaire, si vous me le permettez.

Ma question concerne la fermeture de certains bureaux fédéraux à la suite du recensement de 2011. À la suite de cet exercice de révision de l’application du règlement, il y a eu perte de désignation linguistique pour 74 bureaux fédéraux. Si le critère de la vitalité institutionnelle avait été utilisé plutôt qu’une statistique arbitraire, est-ce que ces bureaux auraient pu garder leur désignation linguistique?

M. Fraser : C’est difficile à dire sans avoir fait l’analyse de tous ces points de services, mais on peut penser qu’un certain nombre desdits bureaux auraient gardé leur statut. Cependant, c’est difficile à dire de façon définitive sans avoir fait une analyse institutionnelle, comme le prévoit le projet de loi.

The Chair: Do you think that, for the travelling public, Bill S-205 would require public access to services in both official languages in the major transportation centres? Do you think that is essential?

Mr. Fraser: In short, I do, but I will expand on that. There are two core aspects to the provision of services and two language policy targets that are fundamentally different, in a way. First, there are people who live in a place where measures are necessary to ensure their community's vitality. Those measures support communities.

Second, there are travellers. Travellers are often individuals, or sometimes a family, who find themselves alone and in a vulnerable situation. Travellers use a transportation system, but they must also use other systems. For example, they can register electronically when they get to the airport or even on the Internet before going to the airport. Those services are very important for individuals, but they do not necessarily help the community. The travelling individual needs information — especially if the situation changes — in order to know whether flights have been cancelled or there is a snow storm. The current rules in airports with at least one million passengers are really based on the needs of travellers who must receive information in their language.

We will always have to consider those two concepts — the language network and the linguistic space. The transportation system is the major Canadian network that facilitates our travel and our communications, and it enables Canadians to travel across the country without having to learn the language used by the majority in the region they are visiting. Those are often points of contact where travellers can know they will have the information they need in their language.

I remember talking to a television host who was very critical of my role as Commissioner of Official Languages in terms of the Official Languages Act and language obligations. When I ran into him on the street, he told me that, when he was in Quebec City for a conference, he felt relieved in the taxi taking him to the airport, knowing that he could be served in English. That confirmed my belief that a traveller who speaks a minority language feels vulnerable and looks for resources in their language in transportation systems.

The Chair: Do you think Bill S-205 meets those needs?

Mr. Fraser: Yes. It highlights the two important elements — the travelling public and the community space.

Senator Fortin-Duplessis: My question is for Ms. Tremblay. According to the lawyers who have testified, the government must take measures to conform to the jurisprudence and to respect the constitutional obligations of the Canadian Charter of Rights and

La présidente : Croyez-vous que, pour le public voyageur, le projet de loi S-205 exigerait un accès public à des services dans les deux langues officielles dans les grands centres de transport? Croyez-vous que ce soit essentiel?

M. Fraser : En un mot, oui, mais je vais m'expliquer. Il y a deux éléments centraux liés à la prestation de services et deux cibles de la politique linguistique qui sont, d'une certaine façon, foncièrement différentes. D'abord, il y a des gens qui habitent dans un espace où des mesures sont nécessaires pour assurer la vitalité de cette communauté. Ce sont des mesures qui appuient une collectivité.

Ensuite, il y a le voyageur. Le voyageur est souvent un individu, ou parfois une famille, qui se retrouvent seuls et dans une situation vulnérable. C'est le voyageur qui utilise un réseau de transport, mais qui doit aussi utiliser d'autres réseaux. Par exemple, il peut s'inscrire en arrivant à l'aéroport à l'aide d'une machine électronique ou même sur Internet avant de se rendre à l'aéroport. Ces services sont très importants pour l'individu, mais ils n'aident pas nécessairement la communauté. L'individu en voyage a un besoin d'information, surtout si la situation change, pour savoir si les vols sont annulés ou s'il y a une tempête de neige. Les règlements qui existent actuellement dans les aéroports qui reçoivent un million de passagers ou plus sont vraiment désignés en fonction des besoins du voyageur qui doit recevoir des renseignements dans sa langue.

Il faut toujours considérer ces deux concepts, le réseau linguistique et l'espace linguistique. Le système des transports est le grand réseau canadien qui facilite nos déplacements et nos communications et qui permet aux Canadiens de voyager partout au Canada sans avoir l'obligation d'apprendre la langue de la majorité dans la région visitée. Il s'agit souvent de points de contact où ces personnes peuvent savoir qu'elles auront les renseignements dont elles ont besoin dans leur langue.

Je me souviens avoir parlé à un animateur de télévision très critique de mon rôle en tant que commissaire aux langues officielles, quant à la Loi sur les langues officielles et aux obligations linguistiques. Il m'a dit, quand je l'ai croisé dans la rue : « Je dois vous avouer que, lors d'un congrès à Québec, dans le taxi me menant à l'aéroport, j'avais un sentiment de soulagement en sachant je pourrais y être servi en anglais. » Pour moi, cela confirmait mon impression que le voyageur de langue minoritaire se sent vulnérable et cherche ses ressources linguistiques dans les réseaux de transport.

La présidente : Croyez-vous que le projet de loi S-205 répond à ces besoins?

M. Fraser : Oui. Il souligne les deux éléments importants : le public voyageur et l'espace communautaire.

La sénatrice Fortin-Duplessis : Ma question s'adresse à M^e Tremblay. Selon les juristes qui ont témoigné, le gouvernement doit prendre des mesures pour se conformer à la jurisprudence et respecter les obligations constitutionnelles de la

Freedoms. Do you agree with them that Bill S-205 contains the necessary measures to accomplish that — to conform to the jurisprudence and respect the constitutional obligations?

Ms. Tremblay: Thank you very much for the question. Indeed, Bill S-205 would help the government focus more on the remedial nature of the language rights guaranteed by the charter. What I mean by remedial is that language rights must help the country's minority communities develop and flourish.

The objective of the amendments made by the bill is to establish institutional vitality of communities as the main criterion for defining significant demand. That certainly helps strengthen those communities' identities. More federal offices providing the service in both languages is a contributing element to the vitality of official language communities, so it is consistent with the remedial aspect of language rights.

The other aspect of Bill S-205 I think is very important is access to services of equal quality as defined by the Supreme Court in the *Desrochers* decision, the foundation of which is the obligation to take into account community needs when the government develops, implements and provides services.

The bill clearly imposes on the government the obligation to consult communities on the quality of services provided in both official languages. In that regard, the remedial nature of language rights and access to services of equal quality — two principles recognized by the Supreme Court over the past 10 years, but before the regulations were adopted, in 1991 — are at the core of this bill and explain why the commissioner is supporting the legislation.

Senator Chaput: As you know, I am the sponsor of Bill S-205, and I would like to tell you how much I appreciate the Senate of Canada allowing us to hold this political debate. I sincerely believe that discussions and debates on issues help us better understand everyone's realities, as Canada is a vast country.

Let me also say that I am very sensitive to the concerns of some of my colleagues and I have listened to them very carefully. I thank them for their courage and honesty in sharing their concerns about this bill.

Mr. Commissioner, when Bill S-205 is implemented, whether amended or not, do you think it would be possible to develop completely different regulations for each province, at least for the predominantly English-speaking provinces and the predominantly French-speaking province of Quebec?

Charte canadienne des droits et libertés. Êtes-vous d'accord avec eux pour dire que le projet de loi S-205 contient les mesures nécessaires pour accomplir ceci, c'est-à-dire se conformer à la jurisprudence et respecter les obligations constitutionnelles?

Mme Tremblay : Merci beaucoup pour la question. Effectivement, le projet de loi S-205 permettrait d'une part au gouvernement de tenir compte davantage du caractère réparateur des droits linguistiques qui sont garantis par la charte. Ce que j'entends par caractère réparateur, c'est que les droits linguistiques doivent permettre aux communautés minoritaires du pays de se développer et de s'épanouir.

Les modifications apportées par le projet de loi visent justement à faire en sorte que la vitalité institutionnelle des communautés soit le critère principal pour définir la demande importante. Cela contribue certainement à renforcer l'identité de ces communautés. S'il y a plus de bureaux fédéraux qui offrent le service dans les deux langues, cela fait partie d'éléments qui contribuent à la vitalité des communautés de langues officielles, et cela rejoint donc l'aspect réparateur des droits linguistiques.

L'autre aspect qui, à mon avis, est très important dans le projet de loi S-205, c'est le principe de l'accès à des services de qualité égale qui a été défini par la Cour suprême dans l'affaire *Desrochers*, dont la fondation est l'obligation de tenir compte des besoins des communautés lorsque le gouvernement développe, met en place et offre des services.

Clairement, le projet de loi impose au gouvernement l'obligation de consulter les communautés sur la qualité des services offerts dans les deux langues officielles. À cet égard, le caractère réparateur des droits linguistiques et l'accès à des services de qualité égale — deux principes reconnus par la Cour suprême au cours des 10 dernières années, mais avant que le règlement ne soit adopté, en 1991 — sont au cœur de ce projet de loi et expliquent les raisons pour lesquelles le commissaire y donne son appui.

La sénatrice Chaput : Comme vous le savez, je suis la marraine du projet de loi S-205, et j'aimerais vous dire à quel point je suis reconnaissante que le Sénat du Canada nous ait permis de tenir ce débat politique. Je crois sincèrement que c'est en discutant et en débattant des dossiers que l'on arrive à mieux comprendre les réalités de chacun, parce que le Canada est un vaste et grand pays.

J'aimerais aussi mentionner que je suis très sensible aux préoccupations de certains de mes collègues que j'ai écoutés très attentivement. Je les remercie pour leur courage et leur honnêteté à partager avec nous ce qui les préoccupe le plus au sujet de ce projet de loi.

Monsieur le commissaire, dans la mise en œuvre du projet de loi S-205, qu'il soit amendé ou non, croyez-vous qu'il serait possible de créer des règlements entièrement différents pour l'une ou l'autre des provinces, à tout le moins pour les provinces majoritairement anglophones d'un côté et, ensuite, pour la province majoritairement francophone, qui est le Québec?

Mr. Fraser: Anything is possible. We live in a system of asymmetrical federalism. Take, for example, denominational education. Newfoundland and Quebec have eliminated their denominational system whereas Ontario still has its system. We live in an extremely asymmetrical country and I think it is possible to accommodate Senator Maltais' fears. If those changes were seen as a threat — which I really do not think is the case — I do not believe that implementation of the bill needs to be completely uniform.

The important part about the consultation requirement and the obligation currently provided for in Part VII of the Official Languages Act is that the federal government has the duty to consider the specific needs of communities, and the *Desrochers* decision explicitly states that the concept of equal quality does not mean a translation of the services designed by the majority. Under Part IV of the Official Languages Act — not Part VII — federal institutions must consider the specific nature and needs of communities.

I see nothing in this bill that goes against the principles already set out in the legislation and in the Supreme Court decisions. I give the floor to Ms. Tremblay, who may be able to add something.

Ms. Tremblay: I would just add that, to develop new regulations, or even if the government decided to review the regulations bearing in mind the criterion of the institutional vitality of communities, it will very likely have to consult with the communities in each province and territory to determine the relevant vitality indicators, which might even vary from one province to another.

As the only officially bilingual province, New Brunswick is different from the others, and, as a result, implementing the regulations, amending the current regulations, could in fact yield different results because of this reality and the specific needs of each official language minority community.

Senator Chaput: If Bill S-205 used the criterion of the use of the language instead of the knowledge, how could we assess that criterion? Can you give us an example of what would be different and how we could assess it?

Mr. Fraser: I think some calculations are available. For example, the question about the language of work is part of the census.

For example, I have noticed that, in your community, at the Université de Saint-Boniface, the president, Gabor Csepregi, is not considered francophone. His mother tongue is Hungarian, but he works in French. I do not know what language he speaks at home.

The Vice-President, Academic and Research, is Peter Dorrington. His mother tongue is English. However, he works in French. I know him and I'm sure he expects service in French. The former Dean of Arts and the Faculty of Sciences is Ibrahimia

M. Fraser : Tout est possible. On vit dans un système de fédéralisme asymétrique. Je vous sou mets l'exemple de l'éducation confessionnelle; Terre-Neuve et le Québec ont mis fin à leur système confessionnel alors que l'Ontario continue avec le sien. On est dans un pays extrêmement asymétrique, et je crois qu'il est possible de tenir compte des craintes exprimées par le sénateur Maltais. Si ces changements représentaient une menace — je crois fondamentalement que ce n'est pas le cas —, je ne crois pas que la mise en œuvre du projet de loi doit être totalement uniforme.

Ce qui est important concernant l'exigence de consultation et l'obligation qui est stipulée actuellement dans la partie VII de la Loi sur les langues officielles, c'est que le gouvernement fédéral a l'obligation de tenir compte des besoins spécifiques des communautés, et la décision *Desrochers* stipule explicitement que la notion de qualité égale ne signifie pas une traduction des services conçus par la majorité. Il faut, en fonction de la partie IV de la Loi sur les langues officielles — pas la partie VII —, que les institutions fédérales tiennent compte de la nature spécifique et des besoins spécifiques de la communauté.

Je ne vois rien dans ce projet de loi qui aille à l'encontre de ces principes qui ont déjà été établis dans la loi et dans les décisions de la Cour suprême. Je donne la parole à M^e Tremblay, qui pourrait ajouter quelque chose.

Mme Tremblay : J'ajouterais simplement que, pour développer le nouveau règlement, ou même si le gouvernement décidait de revoir le règlement et tenait compte justement du critère de la vitalité institutionnelle des communautés, il devra fort probablement consulter les communautés de chaque province et territoire pour déterminer quels seraient les indicateurs de vitalité pertinents qui pourraient même varier d'une province à l'autre.

La province du Nouveau-Brunswick, étant la seule province officiellement bilingue, est tout de même différente des autres et, alors, la mise en œuvre d'un règlement, de modifications au règlement actuel, pourrait amener effectivement des résultats différents en raison de cette réalité et des besoins particuliers de chacune des communautés minoritaires de langues officielles.

La sénatrice Chaput : Si le projet de loi S-205 utilisait le critère de l'utilisation de la langue au lieu de la connaissance, comment pourrions-nous évaluer un tel critère? Pouvez-vous nous donner un exemple de ce qui serait différent et de la façon de l'évaluer?

M. Fraser : Je crois qu'il y a certains calculs qui sont disponibles. Par exemple, la question de la langue de travail fait partie d'un des éléments de recensement.

J'ai noté, par exemple, que dans votre communauté, à l'Université Saint-Boniface, le recteur Gabor Csepregi n'est pas considéré comme un francophone. Sa langue maternelle est le hongrois, mais il travaille en français. Je ne sais pas quelle langue il parle à la maison.

Le vice-recteur à l'enseignement et à la recherche est Peter Dorrington. Sa langue maternelle est l'anglais. Toutefois, il travaille en français. Le connaissant, je suis convaincu qu'il exige un service en français. L'ancien doyen des arts et de la faculté des

Diallo, whose mother tongue is Wolof. Those three people work in French, but they are not considered francophone under the current regulations. However, it is more than likely that they demand services in French. This is an anecdotal example to show how people like that are not considered francophone right now. However, the task would be very easy according to the census data.

It is a little more difficult for people studying in French. It would require consultation with the ministries of education or an assessment of the number of French-language or immersion schools in the area.

Senator Chaput: Mr. Commissioner, my understanding is that the existing census data would be sufficient to meet a criterion like that if we were ever to take that approach, correct?

Mr. Fraser: I think so, to an extent. For people using French or the minority language at work, we would use the national household survey, which is part of the census. It is a little more difficult for those studying in French, because the data is not in the census. However, there are other ways to get the data.

The Chair: I see no further questions. Would you like to add anything?

Mr. Fraser: I think we have covered everything.

The Chair: On behalf of the Standing Committee on Official Languages, I would like to thank you for being here today. I also thank you for your commitment and contribution, not only today, but for all your work on official languages.

(The committee continued in camera.)

(The committee resumed in public.)

The Chair: Honourable senators, I propose the adoption of a new budget for the Standing Senate Committee on Official Languages:

That, notwithstanding the approval by the committee on March 9, 2015 of a special study budget application in the amount of \$166,872 for the fiscal year ending March 31, 2016, the committee withdraw this application; and

That the following special study budget application for the fiscal year ending March 31, 2016, be approved for submission to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration: General Expenses: \$500.

Honorable senators, can I have a motion for the adoption of this new budget?

Senator Fortin-Duplessis: I move that this motion be carried.

sciences est Ibrahima Diallo, dont la langue maternelle est le wolof. Ce sont trois personnes qui travaillent en français, mais qui ne sont pas considérées francophones, en vertu du règlement actuel. Or, il est plus que probable que ces personnes demandent des services en français. C'est un exemple anecdotique pour illustrer comment ces gens ne sont pas considérés, à l'heure actuelle, comme des francophones. Toutefois, la tâche serait très facile, selon les données du recensement.

Pour les gens qui étudient en français, c'est un peu plus difficile. Cela exigerait une consultation avec les ministères de l'Éducation, ou en examinant le nombre d'écoles françaises ou d'immersion dans le secteur.

La sénatrice Chaput : Si je comprends bien, monsieur le commissaire, les données du recensement qui existent déjà suffiraient pour répondre à un tel critère, si jamais on adoptait cette approche?

M. Fraser : Je crois que oui, en partie. Dans le cas des gens qui utilisent le français ou la langue de la minorité au travail, il s'agirait de l'enquête nationale des ménages, qui fait partie du recensement. Dans le cas de ceux qui étudient en français, c'est un peu plus difficile, car les données ne se trouvent pas dans le recensement. Toutefois, il y a d'autres façons d'y arriver.

La présidente : Je vois qu'il n'y a pas d'autres questions. Aimerez-vous ajouter quelque chose?

M. Fraser : Je crois que nous avons fait le tour du dossier.

La présidente : Au nom du Comité sénatorial permanent des langues officielles, je tiens à vous remercier de votre présence, ici, aujourd'hui. Je vous remercie aussi de votre engagement et de votre participation, non seulement aujourd'hui, mais pour l'ensemble de votre travail dans le dossier des langues officielles.

(La séance se poursuit à huis clos.)

(La séance publique reprend.)

La présidente : Honorables sénateurs, je propose l'adoption d'un nouveau budget pour le Comité sénatorial permanent des langues officielles :

Que, notwithstanding l'approbation par le comité, le 9 mars 2015, d'une demande de budget d'étude spéciale de 166 872 \$, pour l'exercice se terminant le 31 mars 2016, le comité retire cette demande;

Que la demande du budget d'étude spéciale suivante, pour l'exercice se terminant le 31 mars 2016, soit approuvée en vue d'être soumise à l'examen du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration : pour une dépense générale de 500 \$.

Honorables sénateurs, puis-je avoir une motion visant l'adoption de ce nouveau budget?

La sénatrice Fortin-Duplessis : Je propose l'adoption de cette motion.

The Chair: Senator Fortin-Duplessis moved that the motion be carried, seconded by Senator Chaput.

Do you agree, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chair: Thank you. The motion is carried.
(The committee adjourned.)

La présidente : La sénatrice Fortin-Duplessis propose l'adoption de cette motion, appuyée par la sénatrice Chaput.

Êtes-vous d'accord, honorables sénateurs?

Des voix : Oui.

La présidente : Je vous remercie. La motion est adoptée.
(La séance est levée.)

WITNESSES

Monday, April 20, 2015

French for Life:

Michael Hudon, Communications and Project Coordinator,
Canadian Parents for French — Manitoba.

French for the Future:

Danielle Lamothe, Executive Director.

Society for Educational Visits and Exchanges in Canada:

Deborah Morrison, Executive Director.

The Conference Board of Canada:

Alan Arcand, Associate Director, Centre for Municipal Studies;
Pedro Antunes, Deputy Chief Economist and Executive Director,
Forecasting and Analysis.

Monday, May 4, 2015

Canadian Broadcasting Corporation:

Louis Lalande, Executive Vice-President, French Services;
Patricia Pleszczynska, Executive Director, Regional Services and
ICI Radio-Canada Première;
Shelagh Kinch, Managing Director of English Services in Quebec.

Société Santé en français:

Dr. Aurel Schofield, President;
Michel Tremblay, Executive Director.

Monday, May 11, 2015

Office of the Commissioner of Official Languages:

Graham Fraser, Commissioner of Official Languages;
Mary Donaghy, Assistant Commissioner, Policy and
Communications Branch;
Ghislaine Saikaley, Assistant Commissioner, Compliance
Assurance Branch;
Johane Tremblay, Director and General Counsel.

TÉMOINS

Le lundi 20 avril 2015

French for Life :

Michael Hudon, coordonnateur de projets et des communications,
Canadian Parents for French — Manitoba.

Le français pour l'avenir :

Danielle Lamothe, directrice générale.

Société éducative de visites et d'échanges au Canada :

Deborah Morrison, directrice générale.

Conference Board du Canada :

Alan Arcand, codirecteur, Centre d'études municipales;
Pedro Antunes, économiste en chef adjoint et directeur général,
Division des prévisions et de l'analyse.

Le lundi 4 mai 2015

Radio-Canada :

Louis Lalande, vice-président principal des Services français;
Patricia Pleszczynska, directrice générale, Services régionaux et ICI
Radio-Canada Première;
Shelagh Kinch, directrice principale des Services anglais au Québec.

Société Santé en français :

Dr Aurel Schofield, président;
Michel Tremblay, directeur général.

Le lundi 11 mai 2015

Commissariat aux langues officielles :

Graham Fraser, commissaire aux langues officielles;
Mary Donaghy, commissaire adjointe, Direction générale des
politiques et des communications;
Ghislaine Saikaley, commissaire adjointe, Direction générale de
l'assurance de la conformité;
Johane Tremblay, directrice et avocate générale.